

N° 972 DU 12 AU 18 NOVEMBRE 2021

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : RÉDA DALIL

TELQUEL

www.telquel.ma

20

ANS

**TELQUEL A
20 ANS DÉJÀ.
C'EST PARTI
POUR 20 ANS
DE PLUS!**

V O L V O

VOLVO S60 RECHARGE

LA PUISSANCE SANS COMPROMIS

À 600 000 DH



407 CV

T8 AWD PLUG-IN HYBRID

STOCK LIMITÉ

Scandinavian Auto Maroc

Casablanca
05 22 40 68 60
Fès
05 35 73 29 16

Rabat
05 37 28 27 25
Meknès
05 35 45 03 50

Tanger
05 39 34 03 62
Agadir
05 28 28 84 67

Marrakech
05 24 44 84 34

Test Drive sur rendez-vous.

www.volvocars.com/ma   

- 04 **Portfolio** Ils font *TelQuel*, envers et contre tout
- 10 **Entre nous** Vos réactions à l'actualité
- 11 **À nous deux** Une ligne dans le sable
- 12 **L'interrogatoire** Ahmed R. Benchemsi : "On a vécu une époque formidable"
- 16 **Laser** Ils ont dit - Décryptage
- Premier plan**
- 18 **Mairie de Rabat** Encore du riffi autour de Asmaa Rhlalou
- 20 **Armement** Le Maroc intéressé par le "dôme de fer" israélien
- 22 **Interview** Mahmoud Bah : "Le Maroc est notre plus grand pays partenaire en termes d'investissement financier"
- 24 **En couverture** *TelQuel* a 20 ans déjà. C'est parti pour 20 ans de plus !
L'éditorial Pour 20 ans de plus...
Médias Durer, est-ce possible ?
Témoignages Nous nous sommes tant aimés...
- Business**
- 50 **L'essentiel**
- 51 **Managers** Tawhid Chtioui, l'école intelligente
- Diaspora**
- 53 **#Investir au Maroc** Tourisme, tech, agriculture, médias... ces secteurs particulièrement dynamiques des nouveaux investissements israéliens au Maroc
- Culture**
- 58 **Cinéma** *Night in Paradise* : un thriller d'une grande élégance
- 59 **Série** *L'improbable Assassin d'Olof Palme* : Polar nordique et affaire non résolue
- 62 **Interview** Mohamed Nedali : "Le plus grand ennemi d'un écrivain, c'est l'indifférence"
- 65 **Livres** L'art de la rubrique
- 66 **Le livre par *TelQuel*** *Soleil amer* : la république et les exilés
- 70 **Com' d'entreprise**
- 72 **Zakaria Boualem** La chronique du Guercifi le plus célèbre de la planète
- 74 **Ta vie en l'air** Cher journal



16 Mairie de Rabat Encore du riffi autour de Asmaa Rhlalou



62 Interview Mohamed Nedali : "Le plus grand ennemi d'un écrivain, c'est l'indifférence"

53 Diaspora #Investir au Maroc



TELQUEL

Abonnez-vous à TelQuel

Connectez-vous sur telquel.ma/abo
ou scannez le QR code



UNE QUESTION ?
Écrivez-nous sur abo@telquel.ma

Ils font *TelQuel*, envers et contre tout

Si *TelQuel* fête son vingtième anniversaire, il le doit à l'abnégation d'une équipe toute entière consacrée à son succès. Des plus anciens aux nouvelles recrues, les voilà tous.

Réda Dalil. Notre directeur de publication. Il ne mâche pas ses mots, et livre des éditos aux petits oignons, garantis sans langue de bois. Son sacerdoce, produire un contenu digne de nos lecteurs et maintenir l'aura du premier magazine de la place, en dépit des dures périodes que traversent les médias.

Hassan Hamdani. La belle queue de cheval qu'il a perdue en cours de route témoigne de l'énergie dépensée depuis les débuts de ce magazine. Les nombreux stagiaires qui ont eu la chance de le côtoyer peuvent témoigner de ses talents et de ses conseils avisés. Notre conseiller à la rédaction est certes grincheux, mais il est capable de trouver une solution à chaque problème.

Wafaa El Ouilani, Yassine Lazrak et Zineb Mikou. Les trois mousquetaires qui s'acharnent activement à renflouer les caisses de la boîte, en décrochant des pubs dont dépendent la survie du magazine, une tâche loin d'être aisée. Connus dans le monde de la publicité, leurs carnets d'adresses valent une fortune.



Hassan Hamdani et Réda Dalil



Wafaa El Ouilani



Zineb Mikou





Khalid Er-Rouif



Hanane Himmich

Khalid Er-Rouif. La toute première recrue de *TelQuel*, l'homme à tout réparer qui a plus d'un tour dans son sac : électricien, informaticien, responsable magasin, actuellement responsable facturation pour le digital. Et toujours le mot pour rire !

Abdelhak El Faiz. Parmi les vétérans de *TelQuel*, il est chargé du recouvrement, et s'occupe de la réception des commandes pour notre service de vente de livres Qitab.



Fatima Boutouzaze



Hanane Khelf

Fatima Boutouzaze. Arrivée en 2002, en plus des différentes tâches administratives, elle se charge de la paie. Elle a vécu les périodes de prospérité et de vaches maigres mais ne vous en dira rien, secret d'Etat.

Hanane Khelf. La comptabilité et les tableaux Excel n'ont aucun secret pour elle, elle jongle entre les chiffres sans jamais se tromper.

Amine Bennouna. Notre mannequin et vedette du petit écran, il s'occupe de la gestion de la distribution du magazine.



Abdelhak El Faiz



Amine Bennouna

Hanane Himmich. Notre DAF. Les demandes incessantes n'ont aucun effet sur elle, elle garde une attitude sereine et zen dans toutes les situations. Sa phrase fétiche : *"Tout finira par s'arranger"*.

Si Hassan. Grand gaillard qui assure la sécurité des lieux depuis 2006. Il a été le bodyguard de l'un de nos journalistes, menacé de mort après la publication du dossier de *Nichane* sur les blagues au Maroc, en 2006.



Si Hassan

Abdennasser Maatalla Communément connu sous le nom de Nasser, chargé de la logistique, il est aimé de tous grâce à sa serviabilité et son sens de l'humour démesuré.



Abdennasser Maatalla

Abdelkrim Rassiane. Il régle ces petits problèmes administratifs agaçant.



Souad Ghomari

Souad Ghomari La boîte noire de *TelQuel*. Rien ne se perd chez Madame Ghomari, tout est soigneusement classé par cette pure Fassia qui répond aux appels des abonnés et des demandeurs d'informations.



Latifa Tigri

Latifa Tigri. L'ange-gardien qui veille sur nous depuis 2001. Parmi les toutes premières recrues, elle connaît les habitudes de chacun et semble étendre sa baraka sur tout ce qu'elle touche.



Zakaria Choukrallah

Landry Benoit, Adam El Harchaoui et Ibtissam Ouazzani. *TelQuel* 2.0, côte à côte, tout nouvellement débarqués, ils œuvrent à la création de nouveaux concepts pour le digital (podcasts, live streaming, capsules vidéo).



Landry Benoit, Adam El Harchaoui et Ibtissam Ouazzani

SERVICE DIGITAL

Zakaria Choukrallah, Mourad El Mazyani et Omar Ridmy. Toujours sur le pont, ils s'occupent du développement digital et travaillent pour assurer le bon fonctionnement du site tout en veillant à l'enrichir avec de nouvelles rubriques et concepts, comme la plateforme *Qitab.ma*.



Omar Ridmy



Doha Mahfoud
Chef de projet marketing.

Désiré Deiblo.
Community manager.



Abdelmoula Arafa



Khadija El Alaoui



Wassim Wahid



Nawal Hallaji et Ahmed Asmar



Rachid
Tniouni



Abdelkrim Rassiane



Yassine Toumi

Abdelmoula Arafa. L'illustre Arafa, correcteur hors-pair. Sa tâche ne se limite pas à traquer les fautes, il s'agit de notre référence lorsqu'on bloque sur un sujet.

Khadija El Alaoui. La mémoire vivante du magazine. Dénicheuse de photos introuvables. Ne craque jamais sous la pression et conserve un sourire à toute épreuve. La chouchou de la rédaction.

Yassine Toumi. Reporter-photographe ou artiste ? Difficile à déterminer. Mais une certaine Tilda Swinton s'est émerveillée devant le portrait qu'il avait capturé d'elle, et ça veut tout dire.

SERVICE TECHNIQUE

Nawal Hallaji et Ahmed Asmar, des piliers de l'équipe : les graphistes qui travaillent sans relâche, dans l'ombre, pour permettre au magazine d'être dans les kiosques chaque semaine.

Rachid Tniouni. Notre photographe qui connaît par cœur les arcanes du Parlement.

Wassim Wahid. Derrière chaque couverture, il y a la patte, ou plutôt la souris, de notre directeur artistique. Avec son talent, il souligne le travail des journalistes, leur permettant de toucher davantage de lecteurs.

LA RÉDACTION

Les journalistes, jeunes, fougueux, engagés, toujours débordés, toujours ballottés entre deux articles. Ils suivent l'actualité, mais n'oublient pas de l'analyser, la confronter, la mettre en perspective. Et la rédactrice en chef adjointe, Anaïs Lefébure, qui garde toujours son calme, même au milieu de la tempête du bouclage.



Anaïs Lefébure



Houssam Hatim.

Notre monsieur politique qui a battu le records de dossiers de Unes d'affilée.



Soufiane Chahid.

Ex-financier, il a abandonné un gros salaire et un bel avenir pour exercer une passion.



Safae Hadri. Sous airs candides, elle est impitoyable quand on lui confie L'Interrogatoire.



Leila Chik.

C'est aujourd'hui la journaliste qui maîtrise le mieux le sujet de la légalisation du cannabis. Un or vert qui a donné lieu à plusieurs Unes de *TelQuel*.



Amanda Chapon.
Méticuleuse, hyper-organisée, le chemin de fer est son domaine et elle y règne sans partage.



Soundouss Chraïbi.
Madame Qïtab dévore les livres et donne la parole aux auteurs. Elle tient une rubrique que beaucoup saluent.



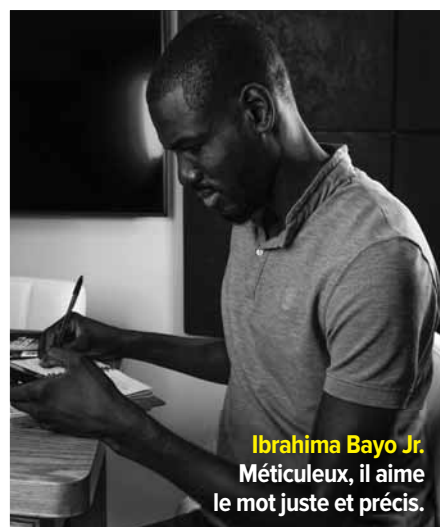
Bouchra Reddadi.
Femme de l'ombre, elle bosse sans chercher à paraître.



Mehdi Mahmoud.
C'est notre Lucky Luke, il écrit plus vite que son ombre.



Ahmed Mediani.
Membre de TelQuel Arabi, il a un réseau très utile quand on bloque au niveau des contacts.



Ibrahima Bayo Jr.
Méticuleux, il aime le mot juste et précis.



Mohamed Berrada.
Notre spécialiste du sport. Mais pas que.



Fanny Haza. Elle écrit, elle réécrit, elle ne fait pas de vague. Talentueuse et discrète.

IL Y A 10 ANS



Le n°496 du 12 novembre 2011 fait le portrait de “Zoulikha Nasri, la dame de fer”. Quelques semaines plus tôt, la première femme conseillère royale (depuis 1998), que l’on surnomme “l’œil de M6”, s’est vu confier la supervision du plan solaire, chantier de règne dont Abdelaziz Meziane Belfkih, décédé en 2010, avait la charge. “*La Madame Social de M6 va-t-elle devenir aussi sa Madame Économie ?*”, s’interroge TelQuel. La réponse est nuancée. “*Mohammed VI ne lui a pas confié tous les dossiers de Meziane Belfkih, mais seulement les prioritaires (...) C’est sa dame des missions difficiles*”, précise ainsi un proche de la conseillère. Les qualités de Zoulikha Nasri ? Puissance de travail, respect des instructions royales à la lettre et, surtout, absence d’ambition politique et personnelle. “*C’est la raison pour laquelle Mohammed VI lui accorde toute sa confiance*”, explique Nouredine Ayouch, qui la côtoyait au sein de la Fondation Mohammed V. C’est aussi ce qui la préserve des intrigues du sérail... “*Les autres conseillers royaux la jalourent, mais la respectent*”. Elle est décédée des suites d’un AVC en 2015, à 80 ans. ■



Réagissez sur facebook.com/telquellofficiel

Confusion GNL/ butane



Smail Mazrhi
Mes sincères respects, au Maroc on a l'habitude de faire un bon tagine sur la braise, qu'ils gardent leur gaz, d'ailleurs c'est mauvais pour la santé.

Le Qatar et les USA possèdent des navires méthaniers gigantesques pour livrer des pays en GNL. La pauvre Algérie ne fait pas le poids avec ses 2% de réserves mondiales face aux grands producteurs comme le Qatar, les USA, la Russie, le Nigéria, etc., qui se livrent à une lutte acharnée pour plus de marchés.

Agree to disagree



Mihoubi Dalil
Les Arabes se sont entendus

pour ne jamais s'entendre. Ce gazoduc avait pour but de réunir les peuples du grand Maghreb, dommage.

Quels médias ?



Naima Birafane
Ce qui est étonnant, c'est que les grands médias ne relaient pas l'information.

Tant qu'il y a du soleil



Anwar Asif Arif
On a le soleil toute l'année et un désert, de quoi alimenter toute l'Europe en électricité. Et si le Maroc a besoin de gaz,

L'important c'est de manifester



Adam Ben
Ces manifestations ne sont pas seulement

contre le pass (...) mais contre l'augmentation des prix alimentaires et contre ce gouvernement (...) Inchallah, lors des manifestations de dimanche nous devrions être tous unis contre ces mafieux...

Le Covid encarté



Rashid Nkin
Bientôt politisé. Nsito pseudo-Covid qui est politisé à grande échelle depuis sa naissance...

On n'est pas en Corée



Mohammed Guerouani
Des manifestations sont organisées dans tous les pays qui ont imposé le pass vaccinal, comme l'Allemagne, l'Italie et la France. C'est normal qu'une partie de la population n'adhère

pas à la stratégie de vaccination massive, on n'est pas la Corée du Nord... Il faut juste que ces manifestations gardent leur caractère pacifique.

Le droit de choisir



Nadyrah Isma
Aux États-Unis, la justice a suspendu l'obligation vaccinale. De même au Québec. La vaccination... un choix.





Yassine
Majdi

UNE LIGNE DANS LE SABLE

Si proches mais pourtant si loin. Il y a quelques années, les frontières séparant le Maroc et l'Algérie n'existaient pas. Une partie de ce qui constitue notre corps médical partait développer ses talents non pas en Algérie mais en Tunisie. Et chaque voyage depuis ou à destination de l'ancienne Carthage se faisait en train, du moins pour ceux qui désiraient faire quelques économies. L'occasion de vivre pleinement cet ersatz d'Union maghrébine dont seuls quelques Marocains ont pu profiter. L'occasion, aussi, de découvrir la culture de ces pays voisins, de parfois s'en amuser, comme lorsque des agents des forces de l'ordre algériens assimilaient les détenteurs de noms de famille marocains à consonance juive à des citoyens israéliens... Les relations entre les régimes étaient certes tièdes mais les échanges entre les peuples existaient bel et bien...

Si proches mais pourtant si loin. Depuis 1994 et la fermeture des frontières, les habitants des deux côtés de la frontière ne comprennent pas ce qu'il se passe.

Certains ont nommé leurs enfants d'après des villes situées à la frontière, d'autres ont été séparés de leur famille depuis la décision unilatérale d'Alger de fermer la frontière. Certains ont appris la mort de membres de leurs familles sans pouvoir se rendre aux funérailles. Car désormais ce n'est plus un déplacement de quelques centaines de mètres ou de kilomètres qu'il faut faire, mais un véritable périple de plusieurs milliers de kilomètres pour atteindre l'autre côté de la frontière. Les deux pays n'ont pas été aussi nettement divisés de-

puis des siècles. Victimes d'une décision politique, les habitants ne comprennent pas comment leur pays peut ignorer le facteur humain. Après tout, ni le Maroc ni l'Algérie ne sont ces colonisateurs venus d'Europe qui se sont partagé leur continent à leur guise, traçant des frontières à la règle, divisant ainsi des familles et des tribus. Ce n'est un secret pour personne, les puissances occidentales n'ont

que très peu de considération pour le facteur humain ou ethnique. Et cela, même sur leur propre continent (souvenons-nous de la fameuse Tchécoslovaquie créée de toutes pièces par les puissances occidentales au lendemain de la Première guerre mondiale).

Si proches mais pourtant si loin. Aujourd'hui, certains appellent à la guerre entre nos deux pays. Ils estiment que les journalistes et les politiques qui appellent à la paix sont "fleur bleue" et trop naïfs face à une "menace" qui serait grandissante. Ils semblent presque oublier qu'une guerre ferait les affaires des médias à travers une consommation plus accrue de l'information. Ils semblent également oublier les conséquences d'une guerre sur les finances mais surtout sur les populations des deux pays. Bien sûr, il ne faut pas être naïf. Le régime algérien est derrière le Polisario et c'est à lui qu'on doit le blocage actuel. Mais le régime algérien ne représente pas le peuple algérien. Nos voisins de l'est sont en pleine crise économique et politique, et les décisions et

déclarations de leurs dirigeants témoignent plus d'un mal-être qu'autre chose. Puisqu'il ne faut pas tirer sur l'ambulance, il faut aussi éviter d'appliquer la loi du Talion avec nos voisins. Quelques-uns de leurs journalistes nous souhaitent un hiver rugueux, tandis que certains de leurs "experts en géopolitique" (et anciens soldats) appellent à des attentats au cœur de Marrakech et de Casablanca... Cela fait froid dans le dos, mais témoigne surtout d'une situation de désespoir chez certains décideurs algériens. En anglais, l'expression

"a line in the sand" désigne un point de non-retour. Et pour le Maroc comme pour l'Algérie, la guerre serait un point de non-retour. A nos deux pays de tracer cette ligne sur le sable. Car une guerre aurait pour conséquence de davantage cultiver la haine sur des dizaines de générations entre deux peuples si proches et pourtant si éloignés. Est-ce l'avenir que l'on souhaite à nos enfants ? ■

VICTIMES D'UNE DÉCISION POLITIQUE, LES HABITANTS NE COMPRENNENT PAS COMMENT LEUR PAYS PEUT IGNORER LE FACTEUR HUMAIN

Ahmed R. Benchemsi

FONDATEUR DE *TELQUEL*

“On a vécu une époque formidable”

Smyet bak ?

M'hammed ben Ahmed.

Smyet mok ?

Fatiha bent Omar.

Nimirou d'la carte ?

(Sans réfléchir) BK 10 95 95

Qui a eu l'idée de l'Interrogatoire, rubrique-phare de *TelQuel* ?

Ben, moi. **Le premier interrogatoire, c'était Gad Elmaleh, dans une petite pièce sans fenêtres au Hyatt Regency où il logeait, de passage à Casa pour un spectacle.** Brahim Taougar, notre photographe de l'époque, avait amené une grosse machine à écrire pour le prendre en photo derrière – c'était le concept, à l'époque.

Les interrogatoires, ça te connaît... Combien au compteur ?

Une bonne vingtaine, je dirais. Mais je dois reconnaître que les flics ont toujours été corrects avec moi. Ils essayaient de me coincer à chaque fois, bien sûr, mais avec le sourire. Mon dernier interrogatoire, c'était dans un commissariat à Alger en 2019. Franchement, ça m'a rappelé Casa. Même ambiance mi-menaçante, mi-bon enfant...

Tu as été engagé par Naceureddine Elafrite pour

ANTÉCÉDENTS

1974

Voit le jour à Casablanca

2001

Fonde *TelQuel*

2006

Lance *Nichane*, pendant arabe de *TelQuel*. *Nichane* est fermé 3 mois pour avoir publié des blagues jugées comme une “atteinte à la religion musulmane”

2007

100 000 exemplaires de *TelQuel* et *Nichane* sont détruits pour avoir apostrophé Mohammed VI en couverture avec le titre “Fine Ghadi Bina Khouya”

2009

100 000 exemplaires de *TelQuel* et *Nichane* sont détruits pour avoir publié un sondage sur Mohammed VI

2010

Fermeture de *Nichane* suite à un boycott publicitaire. Démissionne de son poste de directeur de publication de *TelQuel*

2016

Deviens directeur de la communication et du plaidoyer pour le monde arabe auprès de Human Rights Watch

diriger le défunt *Téléplus*. Tu peux l'avouer aujourd'hui, tu testais la formule *TelQuel* avec beaucoup d'articles sociétaux et pas beaucoup de télé...

(Sourire) On remonte à loin, je vois... Oui, c'était en 1998. Je n'avais pas encore l'idée de *Tel-Quel* nettement en tête, mais c'était la première fois que je dirigeais une rédaction, donc oui, j'ai essayé plein de trucs nouveaux. Il n'y avait pas de politique, c'était le deal avec Elafrite. C'était honnête, et ça ne m'avait pas dérangé. Hassan II était encore là, et vu le climat, je ne pouvais pas aller au bout de mes pensées de toute façon. Alors va pour la culture et la société. On s'est beaucoup amusés à *Téléplus*. **J'ai démissionné le lendemain de la mort de Hassan II. Il était temps pour moi de commencer le “vrai boulot”.**

La première couv' de *TelQuel* était un dossier sur la police. Mauvais esprit dès le début...

Mais non ! (rises) Au contraire, il s'agissait de montrer le “visage humain” de la police. Si on met de côté ceux qui font le sale boulot, ça laisse des milliers de fonctionnaires comme les autres avec des familles, des traites à payer... En plus, les pontes de la DGSN de l'époque ont été sport avec moi, ils m'ont ouvert plein de portes – sauf celles de Derb Moulay Cherif, j'avoue, mais ce n'était pas le sujet. Ce sujet-là,



on l'a traité ensuite, plus d'une fois. Mais on a aussi souvent traité de problèmes de paie, d'avancement, de retraite dans la police, notamment dans *Nichane*... Crois-le ou pas, quand je me fais arrêter sur la route au Maroc, il arrive encore aujourd'hui que le policier évoque ces articles-là, en me remerciant. Franchement, ça me fait plaisir.

Comment tu as formé l'équipe historique de *TelQuel* ? Comment repérais-tu les journalistes de la place ?

En 2001, ça faisait déjà 6 ans que je bourlinguais dans le journalisme au Maroc, donc on se connaissait tous, c'était un petit milieu. C'était facile de repérer ceux qui avaient du talent. On se voyait souvent, on buvait des coups ensemble,

on discutait la future ligne éditoriale, on avait envie d'aventure... L'adhésion se construisait en amont. Aussi, pour attirer les meilleurs, pas de secret, il fallait payer plus. *TelQuel* a démarré avec des salaires 20% supérieurs à ceux du marché. Il fallait que le journalisme soit vu comme un job attrayant, une promesse de carrière. Ça a marché.

On venait de médias différents, avec des univers pas forcément communs. Dur de trouver un terrain d'entente en conférence de rédaction ?

Non, **tout le monde était d'accord sur la ligne éditoriale, et on avait un point commun : l'envie de faire quelque chose de nouveau,** avec un ton nouveau.

TelQuel était un groupe de presse libéral et progressiste. Si on voulait développer une vision conservatrice du Maroc, il fallait écrire dans d'autres journaux...

Tu misais dès le lancement de *TelQuel* sur 50 000 exemplaires vendus par semaine. La folie des grandeurs ou beaucoup de naïveté ?

D'où tu sors ce chiffre ? Revérifie tes sources, Hassan, c'est quoi ce boulot ? (rires) Non, c'est faux, j'essayais d'avoir une approche managériale. Les 3 premiers numéros ont été tirés à 30 000 exemplaires chacun, pour tester le marché. On en a vendu moins de 10 000 par semaine,

***TelQuel* a traversé une crise financière quelque temps après le lancement. As-tu eu peur de devoir fermer le magazine ?**

C'est vrai. En 2003, tous les chiffres étaient au rouge. En tant que chef d'entreprise, j'étais un bleu. J'ai commis beaucoup d'erreurs au début, fait des dépenses inconsidérées, y compris une campagne publicitaire de lancement à 1 million de dirhams ! J'en frémis encore tellement c'était absurde. Les ventes ne décollaient toujours pas, la pub restait faible, les fournisseurs me couraient après, la banque refusait de donner des nouvelles lignes de crédit... J'ai même baissé de 20% les salaires de toute l'équipe (y com-



LE PV

Le "je" est haïssable, mais je vais devoir y faire appel. Cet Interrogatoire était dur à mener car j'ai passé près de 20 ans dans ce magazine et que j'ai dû poser des questions à l'homme qui m'a recruté. La première fois qu'on s'est croisés, c'était dans un couloir à la fin des années 1990. Lui avait été recruté pour diriger *Téléplus*, je bossais à *Femmes du Maroc*. Voisins de bureau, on se parlait, des échanges à bâtons rompus. Puis, un jour, j'ai fait son interview pour le magazine féminin qui m'employait. L'entretien fini, il m'a dit qu'il devait me parler d'un projet. J'arrive chez lui, boulevard Ziraoui, où il me montre, affiché dans son salon, le numéro zéro de *TelQuel*, rubriquage finalisé. Ok, mais venant de *Femmes du Maroc*, l'esthétique était essentielle, la forme se devait d'accompagner le fond. Or, là, il y avait cette couleur orange qui rappelait une banque de la place. Ça faisait mal aux yeux. Bref, j'ai décliné son offre car les journalistes de la presse féminine étaient les mieux payés. À la mesure de ces annonceurs qui tombaient comme la pluie d'un ciel anglais. Abondants. On s'est revus plus tard. *TelQuel* était en place, ça roulait, il y avait un romantisme rafraîchissant. Et on s'est mis à bosser ensemble. Il n'y a que du "tu" dans cet interrogatoire pour la première fois, car il s'est posé la question du vouvoiement, étrange alors que l'on se connaît depuis près de 25 ans. Et après, il a posé cette question : "Je ne suis plus sûr pour le 'tu', cela risque de passer pour de la connivence". Et alors? Pas grave, les haters seront toujours des haters. Puis, il y a eu sa visite dans les locaux de *TelQuel* où il y a eu pas mal de poussières dans l'œil. Fin du pathos... ■

Parfois, c'était la foire d'empoigne quand même. Tu devais dialoguer avec un journaliste assez conservateur, certains qui ne juraient que par la modernité, d'autres qui étaient dans le détachement...

La foire d'empoigne, c'était voulu. Je l'encourageais même ! (rires) L'idée, c'était qu'aucun sujet proposé en conférence de rédaction n'était acquis d'avance. Chacun devait batailler pour convaincre – pas juste moi, mais toute la rédaction. L'idée c'est que si le groupe est convaincu, les lecteurs le seront. C'était ma méthode, et je pense qu'elle a donné de bons résultats. Après, des journalistes conservateurs, on n'en a pas eu beaucoup. A *Nichane* oui, il y a eu quelques cas – ça m'avait échappé quand je les ai recrutés ! (rires) Ecoute, j'assume mes responsabilités :

donc il a fallu réduire le tirage en essayant de maintenir un taux d'invendus de 30%. C'est la norme du secteur, en dessous, on perd des ventes. Quand on passait sous la barre de 30%, j'augmentais le tirage. Le pic, c'était 24 000 ventes hebdomadaires en moyenne sur l'année (en 2008, je crois) avec des records au numéro qui allaient jusqu'à 50 000. Mais – autre norme du secteur à l'époque – un exemplaire de magazine était lu par 5 personnes en moyenne (le père, la mère, les enfants, ceux qui le piquaient à la famille...), donc on atteignait parfois un quart de million de lecteurs sur une même semaine. On a vécu une époque formidable, quand même...

pris le mien) pour tenter de limiter la casse, mais rien à faire, les comptes continuaient à plonger. **J'ai touché le fond un jour de 2003 quand j'ai appelé Jean-Louis Servan-Schreiber, mon mentor et un actionnaire-clé du magazine, pour lui annoncer qu'il n'y aurait pas de prochain numéro.** Il n'a rien dit d'autre que "d'accord, Ahmed" avant de me saluer et de raccrocher. Il n'y avait pas de jugement dans sa voix, rien, un ton neutre. Mais j'ai quand même pensé que je l'avais déçu, et je n'ai pas supporté. Son opinion comptait énormément pour moi. Alors je me suis accroché, et on a continué. Plus tard, il m'a dit avec beaucoup de sagesse que ce jour-là, il m'avait laissé seul face à moi-même parce que j'avais besoin de toucher



» le fond pour rebondir. Progressivement, j'ai appris à faire des couv' plus accrocheuses, à mieux gérer les tirages. Le coup des 30%, je ne l'ai maîtrisé que bien après. **Plus tard, on a lancé les hors-série et la pub a crevé le plafond. En 2008, on a fait presque 5 millions de dirhams de bénéfice!** Tu dois t'en souvenir, Hassan, c'était l'année où tout le monde a eu un 13e mois (clin d'œil).

Quel a été le rôle de Jean-Louis Servan-Schreiber dans l'histoire de *TelQuel* ?

Jean-Louis était un grand homme, un visionnaire de la presse. Il m'a tout appris sur le plan professionnel, et énormément sur le plan humain. Je l'ai rencontré en 1995, quand il m'a engagé en tant que reporter à *La Vie Économique*, qu'il possédait alors et dont il avait fait un journal d'avant-garde qui a révolutionné la presse au Maroc. A l'époque, il avait déjà derrière lui un passé de grand mousquetaire de la presse française. Avec sa famille, il avait créé *Les Echos*, *L'Express*, *L'Expansion*... Imagine moi, 21 ans et zéro expérience, sollicitant un boulot en regardant mes chaussures, face à ce monstre sacré qui me toisait d'un œil curieux dans son bureau rue Abdellah Ben Yassine, à Casa. Il m'a demandé pourquoi je voulais être journaliste. J'ai répondu "parce que j'ai la flamme". Je ne savais pas moi-même ce que ça voulait dire, mais lui, ça lui a suffi pour m'embaucher. Plus tard, Jean-Louis est devenu, avec feu Kamal Mernissi (un autre grand monsieur - paix à leurs âmes tous les deux, ils sont partis à quelques mois d'intervalle, entre 2020 et 2021), l'actionnaire principal de *TelQuel*. Sans jamais intervenir dans le contenu éditorial – sauf quand moi je le sollicitais –, Jean-Louis m'a guidé du début jusqu'à la fin, surtout sur le plan managérial. Progressivement, il est devenu mon père spirituel, et même plus que ça. Sa mort m'a beaucoup affecté.

A quel moment as-tu senti que *TelQuel* devenait un magazine phare, une référence de l'indépendance journalistique ?

Disons que quand on a commencé à obtenir des prix internationaux de journalisme, les autorités ont commencé à s'inquiéter (sourire). Le pic, je crois, c'était cette couverture de *TelQuel*, en couleurs, à la Une du *Monde* en 2009, quand on a été interdits après l'affaire du sondage sur Mohammed VI. Jean-Louis avait appelé Eric Fottorino, à l'époque directeur du *Monde*, pour le remercier pour son édito de soutien à *TelQuel*, en Une lui aussi. Il lui avait dit "votre édito, c'est du Zola".

J'avoue, ce niveau de reconnaissance internationale, ça m'avait donné le vertige.

Regrettes-tu l'éditorial portant sur la torture après les attentats de 2003 où tu affirmais que l'on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs ?

Ah, la question qui fâche. Mais rien à dire, c'est un bon interrogatoire ! (rires) Sauf que je n'ai jamais écrit ça. Dans ce fameux édito, j'avais rapporté le débat qui faisait rage, dans le contexte post-attentats, entre les éradicateurs et les défenseurs des droits humains au Maroc. L'idée était de prendre de la "hauteur historique" en mettant les deux camps dos à dos, parce que j'estimais que condamner la torture allait tellement de soi que je n'avais pas besoin de le préciser. Là-dessus, j'ai eu tort : j'aurais dû clarifier ma position. Il n'est jamais trop tard pour le faire, alors allons-y. Puisque tu es un ancien, tu te souviens sans doute que *TelQuel* et *Nichane*, à mon époque, ont non seulement condamné la torture sans aucune ambiguïté, mais aussi largement donné la parole à des victimes de torture (y compris celles suspectées de terrorisme) et, surtout, exposé nommément des tortionnaires, à plusieurs reprises ! **Non seulement la torture n'est jamais justifiée, mais en matière de lutte antiterroriste, elle est aussi contreproductive, parce qu'elle fait avouer n'importe quoi à n'importe qui, pourvu que les coups cessent.** Un ancien prisonnier islamiste que j'interviewais un jour m'a dit une phrase marquante : "On a tous tué Kennedy". C'est ce que ses camarades de prison disaient, sarcastiquement, pour résumer les "aveux" qu'ils avaient faits sous la torture.

En 2009, *TelQuel* a publié quatre numéros sur les 10 ans de règne de Mohammed VI. Bourreau de travail, tu vivais quasiment au bureau. Tu comprends qu'on avait commencé à trouver ça inquiétant...

(Sourire) Ah oui, je me souviens bien de ces quatre numéros et des nuits blanches au bureau... Je n'ai jamais publié de livre, mais si on mettait ces quatre dossiers bout à bout, ce serait mon témoignage sur les 10 premières années de Mohammed VI. Chaque semaine, c'était un portrait du roi sous un angle différent : l'homme du sérail, l'homme politique, le businessman, Amir Al Mouminine (le dernier était signé Abdellah Tourabi)... Il y avait même un teaser en couv' pour annoncer les épisodes à venir. Pour le 5e et dernier épisode, j'avais juste mis "Et pour finir...", zaâma pour faire monter le suspense. Ce devait être le fameux sondage sur Mohammed VI et son



En visite à la rédaction.

bilan. Finalement, ça a été une grosse surprise, mais pas celle que j'attendais. La police a envahi l'imprimerie et détruit 100 000 exemplaires de *TelQuel* et *Nichane* !

Oui, les exemplaires étaient détruits alors que toute l'équipe fêtait la fin de la saison au Boultek ! Tu as ressenti quoi sur le moment ?

On avait fait la fête toute la nuit, beaucoup dansé, beaucoup bu... **La police m'a réveillé le lendemain, à midi, en sonnant en bas de chez moi. Ce que j'ai ressenti ? J'ai des-soufflé sur le champ ! (rires)** Mais bon, ce n'était pas la première fois que ça arrivait, donc on avait un protocole de gestion de crise. On a tout de suite mobilisé l'équipe commerciale, contacté les annonceurs pour les rassurer, réimprimé le numéro sans le contenu litigieux, organisé au débotté une conférence de presse (j'ai reçu la fameuse Une du *Monde* en plein milieu, il y a encore une photo de moi la brandissant), attaqué le ministère de l'Intérieur en justice pour destruction illégale d'exemplaires (on a perdu, évidemment)... Je pensais prendre mes vacances d'été au lendemain de cette fameuse fête, finalement, ça a attendu 3 jours...

Tu as quitté *TelQuel* fin 2010 après avoir signé un portrait très flatteur de Moulay Hicham. Quelques semaines plus tard, il t'a



© TOUMI

soutenu pour décrocher une bourse en tant que chercheur à l'université de Stanford, en Californie. Cela s'appelle un retour d'ascenseur...

C'est une relecture tentante de l'histoire, mais ce n'est pas ce qu'il s'est passé, il suffit de connaître le timing. Ma bourse pour Stanford avait été obtenue bien avant ce portrait. On ne planifie pas un changement de vie aussi complet, du journalisme à la recherche universitaire, du Maroc à la Californie, en quelques semaines. Et puis, "flatteur" si tu veux, mais ça ne m'avait pas empêché de lui poser des questions gênantes sur sa fortune —et de souligner l'absence de réponse— dans le portrait en question. Quoi qu'on lui reproche, Moulay Hicham, que je salue à cette occasion, est quelqu'un de transparent. Dans son autobiographie, parue quelques années plus tard, il a donné plusieurs clés sur le "trafic" (le terme est de lui) auquel lui et d'autres princes se livraient, sous Hassan II, pour "arrondir leurs fins de mois". En passant, on a aussi raconté que j'avais écrit la biographie de Moulay Hicham, mais je le redis encore, c'est faux. Si je l'avais fait, ça se serait appelé un "livre d'entretiens", genre journalistique très honorable, et mon nom aurait fièrement figuré sur la couverture.

Tu as quitté le Maroc juste avant le 20 février et les premières manifestations. Le timing, c'est pas ton truc.

En effet ! Le 20 février 2011, j'étais à Palo Alto, en Californie, et je regardais CNN en tournant dans ma chambre d'hôtel comme un lion en cage. J'ai vite repris l'avion pour assister aux manifestations du 20 mars. J'étais sur une terrasse de café du Boulevard Mohammed V, à Casa, je voyais les manifestants défiler et je pleurais d'émotion. C'était un moment très intense. J'aurais adoré le couvrir.

Comment gères-tu toutes les attaques ad hominem que tu subis ?

Je les ignore, c'est ce qu'il y a de mieux à faire.

Tu as défendu la darija dans *TelQuel* et *Nichane*. N'a-t-elle pas des limites quand il s'agit d'exprimer des concepts ?

Non, je ne pense pas. La darija est beaucoup plus sophistiquée que l'usage qu'on en fait tous les jours. Pense à Nass El Ghiwane ou, encore mieux, au malhoun. Ce matin encore, dans ma voiture, j'écoutais (Mzzine Ousoulek) de Jil Jilala. Ça commence comme une chanson d'amour sur les astres et les étoiles, et on finit par se rendre compte que c'est une dénonciation des prisons pendant les années de plomb. Cette langue est d'une richesse incroyable. Contrairement à l'arabe classique, la darija est super-flexible, ouverte à tous les néologismes, et n'a aucun complexe à emprunter à l'anglais, à l'espagnol... Et l'humour marocain ? Unique au monde ! Dima darija !

Tu as lancé *Free Arabs*, site spécialisé dans le monde arabe, dans la foulée des printemps arabes. Ça a un peu tourné à l'eau de boudin. Pas de regrets d'avoir investi autant d'espoir dans ces mouvements ?

Aucun. Je suis convaincu que le printemps reviendra. Les problèmes structurels qui ont fait surgir les jeunes de 2011, surtout l'éducation insuffisante et non qualifiante, le fossé entre les classes qui ne cesse de se creuser, l'injustice... Tout ça est toujours là, et les mêmes causes tendent à produire les mêmes effets. Tôt ou tard, les jeunes se réveilleront de nouveau. Espérons qu'ils le feront de manière aussi pacifique et inspirée que leurs aînés de 2011.

Il y a des propos qui reviennent souvent quand les gens parlent de *TelQuel*. "C'était mieux à l'époque de *Benchemsi*". D'accord avec eux ? (sourire) Joker.

D'autres estiment que le magazine a gagné en sérieux, car il a abandonné un certain style ultra-subjectif. Tu en penses quoi ?

Ça m'étonne que tu dises ça. Tu trouvais tes articles ultra-subjectifs, toi, à l'époque ? Non, je pense qu'on était très objectifs, au contraire. On était lucides sur le recul de la démocratie et des libertés, et la suite des événements nous a donné raison. Hélas !

Tu lis *TelQuel* aujourd'hui ?

Pas toutes les semaines, j'avoue.

Tu es un modèle pour beaucoup de jeunes journalistes. Ça te file la grosse tête ?

Non, ça me flatte qu'ils se souviennent de moi. Ça fait presque 12 ans que je suis parti, quand même...

Quand on lit les rapports de Human Rights Watch pour qui tu travailles, il n'y a rien de positif au Maroc. Tout est noir, il n'y a plus d'espoir ?

Non, il n'y a qu'à ouvrir les yeux : les grands chantiers structurants, les transformations urbaines, la diplomatie africaine du royaume... tout cela est excellent et j'en crédite Mohammed VI et ses équipes avec plaisir. Mais ce n'est pas notre job de parler de ces choses-là. Notre mandat, c'est de surveiller l'évolution des droits humains et des libertés. Là-dessus, force est de constater que les reculs sont largement plus nombreux que les avancées. Crois bien que je le regrette.

***TelQuel* a aujourd'hui 20 ans. Tu es heureux de voir que ton enfant a survécu à beaucoup de tempêtes ? Ou tout ceci ne te concerne plus ?**

Non, ça me concerne et j'en suis heureux. Cela dit, les enfants, ça grandit, ça tue le père, ça mue, ça change... Le contexte aussi change. Pareil pour les stratégies de survie. C'est la vie.

À quand ton retour dans la presse ?

Je ne sais pas. Des fois, j'ai envie de tout laisser tomber et de me lancer dans l'écriture, la fiction... Ou le cinéma, qui sait ?

Tu as interpellé Mohammed VI en écrivant "Fine ghadi bina khouya". On a envie de te répondre "ou nta, fine ghadi bina khouya" ? Ana a khouya ma ghadi b'tta chi 7add l'tta chi blassa. Je ne fais que défendre des idées, et je n'ai rien de plus qu'un clavier pour ça. ■



© AFP

“ JE SAIS CE QUE C'EST QU'UN HAUT RESPONSABLE QUI A ENVIE QUE ÇA BOUGE. LA PREUVE, C'EST QUE ÇA BOUGE DERRIÈRE ! SI ON EN EST LÀ AUJOURD'HUI, C'EST QUE CULTURELLEMENT IL SE PASSE QUELQUE CHOSE DE FORT ICI, QUI NE SE PASSE PAS EN ALGÉRIE, ET QUI NE SE PASSE PAS EN TUNISIE ”

Jamel Debbouze, humoriste, en montrant *TelQuel* avec en couverture “Much Loved, Le Scandale”, dans *telquel.ma* le 19 juin 2015.

● La culture bougeait, nous on soutenait.

“Contrairement à notre attente, la sentence disproportionnée prononcée à l’encontre d’Ahmed Benchemsi et de Karim Boukhari en première instance n’a pas été revue à la baisse (...) Si le verdict initial prononcé dans cette seconde affaire venait lui aussi à être confirmé, cela signerait le coup de grâce pour *TelQuel*”

RSF, à propos de la condamnation des deux journalistes à deux mois de prison avec sursis, 25 000 dirhams d’amende et un million de dirhams de dommages et intérêts pour diffamation à l’encontre de la députée Halima Assali, dans un communiqué le 17 août 2005.

● Ah ! ces séances interminables au tribunal où toute l’équipe était présente et qui retardaient notre bouclage.



© TOUMI

“La monarchie ne peut être mise en équation, même par la voie d’un sondage”

Khalid Naciri, porte-parole du gouvernement et ministre de la Communication, après la destruction des 100 000 exemplaires de *TelQuel* et *Nichane* ayant publié un sondage pourtant favorable à Mohammed VI, le 1^{er} août 2009.

● Ça nous a coûté une blinde cette destruction, mais on a survécu.



© DR

“Acha7a... Cha7i... Aaaa... Hmm... Al... Mmm... (a ta khalina n9raw)... Am ha ooo cha... al tassa... Acha7aha... (henina ! ma b9a 7ad y9ra m3akoum hnaya !)... Acha7acha... A7 2aha al hi- Ach7acha al... al... Kayna, kayna...”

Hassan El Fad, comédien, rendant hommage à *TelQuel*, qu’il tente de décrypter, suite à la Une “In bed with l’Couple”, sur Youtube le 29 juin 2014.

● De l’anglais dans le titre, dossier écrit en français sur une série en darija. Le Maroc, quoi...



© AFP

ÉCOLES PRIVÉES : VINGT ANS DE LARGESSES SCRUTÉS PAR LE CONSEIL DE LA CONCURRENCE

Ahmed Rahhou, président du Conseil de la concurrence.

Dans son avis rendu le 8 novembre, l'instance présidée par Ahmed Rahhou revient sur un secteur peu régulé, caractérisé par d'importants écarts entre *"la tarification et les services rendus"*.

Une régulation en question

Des écoles privées en dehors de tout contrôle ? C'est peu ou prou l'une des conclusions du gendarme de la concurrence après avoir mené une enquête sur le secteur à la suite d'une saisine de la présidence de la Chambre des représentants, en juillet 2020. Ayant interrogé les premiers concernés, mais aussi les parents d'élèves ou le corps enseignant, le Conseil relève que les établissements *"opèrent en absence presque totale du contrôle de leurs performances ou de sanctions appliquées à l'encontre des contrevenants"*. Et d'esquisser un sombre tableau des largesses qui profitent au



Ahmed Rahhou

secteur, celui d'un *"marché ouvert à la concurrence"*, où les frais de scolarité *"sont fixés librement par les opérateurs"*, et avec des écarts *"notables"* sur la qualité des prestations. Un *"ni contrôle, ni sanction"* qui affecte *"la qualité et la performance"* du modèle.

Gain et qualité, le grand écart

Les revenus du secteur sont pourtant faramineux. Le Conseil de la concurrence les estime, pour l'année 2019-2020, à près de 20 milliards de dirhams par an pour le privé national, sans compter les établissements rattachés à un système étranger. D'autant que le secteur est peu imposé : 124 millions de dirhams. Le marché est caractérisé par d'importants écarts entre *"la tarification et les services rendus"*, alors même que les *"caractéristiques des services commercialisés"* se trouvent *"difficiles à évaluer"*. Si la question des tarifs avait fait grand bruit au moment de la rentrée 2020 et du

retour post-Covid à l'école, l'étude évoque des frais variables, entre 4000 et 40 000 dirhams par an.

Ménages pris à la gorge

Pour le Conseil, *"il semble important d'instaurer un système complet d'information permettant de comparer les services offerts"* aux parties prenantes de ce marché, notamment les ménages. Le secteur est intrinsèquement lié au pouvoir d'achat de ceux-ci. L'accès à l'enseignement privé est ainsi quasiment limité aux enfants des classes moyennes et aisées, voire aux enfants uniques. L'instance préconise de mettre en place un système effectif de *"normes"* de qualité pour évaluer la *"performance"* des établissements. Un mécanisme aujourd'hui lacunaire : les opérateurs ont les coudées franches. Aux yeux du gendarme, fonder un établissement scolaire privé est une entreprise *"accessible"* et *"sans condition"*. L'investisseur bénéficie de la liberté de choisir le lieu ainsi que les modalités éducatives de son projet.

Une législation à revoir

La faute à un cadre caduc, promulgué au début des années 2000. *"La résolution d'un certain nombre de problèmes posés (...) est conditionnée par l'accélération de la révision des textes législatifs"*, note le Conseil. S'il préconise d'encourager la liberté des prix, il recommande à l'État de *"prendre en charge"* la rémunération et le recrutement du corps enseignant en contrepartie de leur contribution à la généralisation de l'enseignement. Mais la vitalité et la conformité du secteur pourraient surtout résider, aux yeux du Conseil, dans l'ouverture aux différents territoires et à une meilleure synergie avec le secteur public. L'école publique ainsi boostée pourrait offrir un dynamisme concurrentiel. Un autre grand chantier. ■

MAIRIE DE RABAT

Encore du rififi autour de Asmaa Rhlalou

La maire RNI de Rabat fait l'objet d'une demande de révocation initiée par les formations PJD et AFG de la capitale. En choisissant son mari en tant qu'avocat du conseil de la ville, Asmaa Rhlalou s'est attiré les foudres de l'opposition. Les détails.

Les débuts sont difficiles pour la maire fraîchement élue de Rabat, Asmaa Rhlalou, du RNI. Au conseil de la ville, le groupe du PJD et celui de l'Alliance de la fédération de gauche (AFG, anciennement FGD) travaillent déjà à sa chute. Les deux alliés de circonstance ont adressé, le 5 novembre, une lettre au wali de Rabat, Mohamed Yacoubi. Dans leur missive, ils appellent à l'enclenchement de la procédure de révocation contre la maire. Une procédure qui fait partie des attributions du wali en vertu de la loi organique relative aux communes. Rangés dans l'opposition, les coordinateurs des deux groupes, Lahcen Amrani (PJD) et Omar El Hayani (AFG), accusent Asmaa Rhlalou d'avoir "violé" la même loi en chargeant son conjoint, Me Saad Benmbarek (également vice-président RNI de la région Rabat-Salé-Kénitra), de la défendre en tant que maire dans un procès intenté par Farouk El Mahdaoui, conseiller AFG de Rabat, le 24 octobre. La maire se retrouve ainsi dans l'œil du cyclone moins de deux mois après son élection, et après deux sessions chaotiques du conseil de la ville.

LA MAIRE SE RETROUVE DANS L'ŒIL DU CYCLONE MOINS DE DEUX MOIS APRÈS SON ÉLECTION, ET APRÈS DEUX SESSIONS CHAOTIQUES DU CONSEIL DE LA VILLE

Baptême du feu

Les premiers accrochages entre Rhlalou et les groupes d'opposition remontent au 14 octobre, en pleine session extraordinaire du conseil consacrée à l'élection des chefs de commissions. La majorité de Rhlalou a soutenu l'élu UC Khalid Arsalane (désormais titulaire du poste) à la présidence des affaires culturelles et sportives. Or, l'opposition estime que cette commission lui revenait de droit, conformément à l'article 27 de la loi organique relative aux communes. Le PJD et l'AFG disposaient d'un candidat commun: Farouk El Mahdaoui (AFG), qui a déposé un recours devant le tribunal administratif visant à déclarer "invalide" l'élection de la présidence de ladite commission. Raison invoquée par le plaignant? L'UC serait "membre de la majorité puisque ses élus ont voté pour Rhlalou". C'est le procès pour lequel Asmaa Rhlalou a confié sa défense à son conjoint, l'avocat et homme politique Saad Benmbarek. Joint par *TelQuel*, le coordinateur de l'UC, Abdelkader Tatou, assure pourtant que son parti "est dans l'opposition du conseil de Rabat". La preuve: ses élus ne sont pas représentés dans le bureau de la maire. "RNI, PAM, Istiqlal et MP sont dans la majorité qui dirige, contrairement à nous", indique Tatou, ajoutant qu' "un seul élu UC a voté pour l'élection de Rhlalou en tant que maire".





© TMOJINI

Vote de méfiance

Bis repetita le 28 octobre lors d'une session consacrée à l'étude et au vote du budget du conseil pour 2022, pendant laquelle la maire fait expulser Farouk El Mahdaoui et Mustapha Jiaf (PPS). Ce dernier explique que Rhlalou l'a traité d'"avocat raté". "J'ai exposé dix erreurs contenues dans le projet de budget, ce que la maire n'a pas apprécié en faisant voter sa majorité afin de m'expulser de la salle", nous raconte-t-il. Le conseiller s'est notamment opposé à l'augmentation du budget alloué au carburant, "passé de 2 à 3 millions de dirhams". Son parti a d'ailleurs envoyé une question écrite au ministre de l'Intérieur sur "les mesures à prendre pour faire face à de tels comportements irresponsables", selon la députée PPS Nadia Touhami. Également exclu de la séance, Farouk El Mahdaoui a insisté pour prendre la parole dans le cadre d'un rappel au règlement intérieur. Une requête refusée par la maire, tandis que le groupe PJD a manifesté sa solidarité avec les deux élus en quittant la salle. Le lendemain, 29 octobre, le tribunal administratif de Rabat a décidé de ne pas donner suite à la plainte de Farouk El Mahdaoui sur l'élection de Khalid Arsalane (UC) aux affaires culturelles et sportives du conseil de la ville. Un

Asmaa Rhlalou justifie le choix de son mari pour la défendre en mettant en avant "qu'il ne prélèvera pas ses honoraires sur le budget de la mairie".

verdict justifié par "l'indisponibilité du procès-verbal de la séance de vote". Mais le répit de la maire n'a finalement été que de courte durée. Moins d'une semaine plus tard, la correspondance envoyée par les groupes PJD et AFG au wali de Rabat fait le buzz sur les réseaux sociaux. Dans la foulée, Asmaa Rhlalou déclare à ChoufTV que l'affaire n'a "rien à voir avec le conseil, qui dispose de trois avocats recrutés par le PJD durant son mandat". Quant au choix de son mari comme son avocat, elle estime être dans son droit, surtout qu'"il ne prélèvera pas ses honoraires sur le budget de la mairie".

L'arbitrage du wali

Contacté par *TelQuel*, le chef du groupe PJD, Lahcen Amrani, dénonce "une violation" de l'article 65 de la loi relative aux communes, interdisant à tout membre d'un conseil d'entretenir des intérêts privés avec la commune. Et que le mari de la maire plaide gratuitement en sa faveur ne change rien pour Amrani qui considère que l'acte juridique de l'avocat dans cette affaire est assimilé à un don. "Or, la loi stipule que c'est le conseil qui décide en cas de dons accordés au conseil", observe-t-il, précisant que cette question "n'a jamais été discutée en réunion". Notre interlocuteur attend de pied ferme la fin du délai maximum de 10 jours afin que la maire fournisse des explications écrites au wali de Rabat. Car Mohamed Yacoubi est le seul habilité à saisir le tribunal administratif, qui devrait statuer sur l'affaire "dans un délai ne dépassant pas un mois". La majorité conduite par Asmaa Rhlalou juge quant à elle "infondée" l'initiative de l'opposition. "Ce n'est pas sérieux comme objet de litige, au vu de l'énorme travail sur un budget transitoire pour réduire l'endettement du conseil et mieux maîtriser nos dépenses, ce qui ne semble intéresser personne", nous répond une source proche de la maire. Et de critiquer le bilan du précédent maire Mohamed Sadiki (PJD) : "Le conseil précédent (2016-2021) reportait les engagements juridiques qu'il ne pouvait payer à l'année d'après, pour diminuer les dépenses de fonctionnement. Le conseil nouvellement élu se retrouve face à un crédit de 600 millions de dirhams et doit assumer le remboursement des échéances", fustige notre interlocuteur, qui assure vouloir se pencher sur l'assainissement des finances communales "afin de dégager un excédent qui permette de tenir les promesses électorales". En attendant, la présidence du conseil de Rabat par Asmaa Rhlalou est déjà mal engagée. De là à être compromise? ■

ARMEMENT

Le Maroc intéressé par le “dôme de fer” israélien

Même s'il écarte la possibilité d'un conflit régional avec le Polisario ou l'Algérie, le Maroc muscle son arsenal militaire. Il s'apprêterait ainsi à acquérir — sans confirmation officielle — le “dôme de fer”, un système de défense antimissile israélien, qui servirait de parapluie contre une éventuelle attaque extérieure.

Aux côtés des Émirats arabes unis, du Qatar ou encore l'Arabie Saoudite, le royaume serait sur le point d'acquiescer le “dôme de fer”, un bouclier antimissile développé par l'armurier israélien Rafael Advanced Defense Systems. Les Forces armées royales (FAR) seraient même prêtes à déboursier 190 millions de dollars pour ce système d'interception de missiles et autres projectiles, selon les confidences d'une source à nos confrères du pureplayer Le Desk. Le contrat pourrait être ficelé en marge de la visite prochaine au Maroc de Benny Gantz, ministre israélien de la Défense, qui devrait permettre de sceller plusieurs accords dans le domaine.

Une “crise des missiles” ?

Cette visite devrait ainsi entériner le lancement d'une usine de production de drones de combat, en coopération avec l'équipementier israélien Blue-Bird Aero Systems Ltd., filiale d'Aerospace Industries. Et ce, alors que le Maroc aurait déjà acquis quatre drones Hermes 900 de fabrication israélienne. Le “dôme de fer”, quant à lui, est un parapluie antimissile qui, selon Rafael Advanced Defense Systems, a fait ses preuves en Israël. La société de défense israélienne revendique un taux de réussite de 90% avec plus de 2000 interceptions de missiles (de croisière ou téléguidés), roquettes, obus ou encore contre toute menace indirecte ou aérienne dans les zones de déploiement, notamment à Gaza, en Palestine.

L'acquisition annoncée de cette technologie de pointe pourrait se faire en réaction à une sorte de crise des missiles version maghrébine. La semaine dernière, photos à l'appui, le site espagnol La Ra-

zon s'inquiétait d'une guerre aux portes de l'Espagne en indiquant que l'Algérie avait déployé une batterie de missiles à sa frontière, en direction du Maroc. Ce déploiement belliciste fait écho à la menace de représailles d'Alger après la mort de trois camionneurs algériens dans des bombardements attribués au Maroc. Enfin, d'autres analyses font le rapprochement entre ce futur achat avec la volonté du Maroc de se protéger contre d'éventuels tirs du Polisario autour du mur de sable.

Le prix de la dissuasion

“Le dôme de fer est un produit unique au monde avec un système très efficace contre les roquettes non guidées, mais il me paraît un peu trop coûteux”, analyse pour sa part Abdelhamid Harifi, interrogé par TelQuel. Cet expert dans le domaine militaire ne semble pas convaincu de l'intérêt pour le Maroc d'acquiescer une telle technologie : ainsi, à Gaza, pour faire face à une roquette qui coûte moins de 10 000 dollars, l'Iron Dome doit tirer un minimum de 5 à 9 missiles qui coûtent 50 000 dollars pièce, ce qui fait entre 250 000 et 450 000 dollars l'intervention. Même Israël, son producteur, a dû recourir à un financement américain afin de supporter un tel investissement. Selon notre interlocuteur, l'acquisition de cette technologie — à condition qu'elle se confirme — n'aurait pas pour vocation de contrer les roquettes du Polisario. Selon lui, ces roquettes n'ont pas une portée de tir suffisante pour atteindre les civils ou les militaires marocains dans ce que le Polisario appelle sa “guerre d'usure” contre le royaume.

“Dans sa stratégie de défense aérienne, le Maroc est à la recherche de systèmes pour renforcer la protection de son territoire, ses installations stra-

**CE DÉPLOIEMENT
FAIT ÉCHO À LA
MENACE DE
REPRÉSAILLES
D'ALGER APRÈS LA
MORT DE TROIS
CAMIONNEURS
ALGÉRIENS
DANS DES
BOMBARDEMENTS
ATTRIBUÉS AU
MAROC**



© ANICHAÏ SOCHER_DF

tégiques ou son espace aérien. Depuis des décennies, la stratégie marocaine est axée sur l'aviation de chasse en accompagnement d'autres outils terrestres. Le dôme de fer n'entre pas dans cette configuration", explique Abdelhamid Harifi. L'expert concède que la présence d'un tel dispositif dans l'arsenal d'une armée peut avoir un effet dissuasif contre les menaces et leurs porteurs.

Qui veut la paix prépare la guerre ?

Quant au contexte régional acrimonieux, certains experts rangent le discours va-t-en-guerre de l'Algérie au rang de "gesticulations" servant de soupape à la crise économique et sociale du voisin de l'est. Pour seule réponse du Maroc à ce discours martial, une "source informée" anonyme a affirmé à l'AFP que "le Maroc ne se laissera pas entraîner dans une spirale de violence et de déstabilisation régionale". Malgré ce pacifisme affiché, la réponse du Maroc semble trouver son sens dans l'expression "qui veut la paix prépare la guerre". Hasard de calendrier ou simple coïncidence ? Au moment même où la presse conjecturait sur la possible acquisition du "dôme de fer" israélien, Norinco, un des fleurons chinois de l'industrie de l'armement, annonçait l'ouverture d'une usine de fabrication de matériel d'artillerie à Rabat ainsi qu'une autre prévue à Marrakech.

Une semaine auparavant, l'armée de l'air américaine avait lancé un appel à candidatures pour la préparation des bases aériennes marocaines de Sidi Slimane et Benguerir en vue de la livraison de 72 chasseurs multi-usages F-16. En attendant les autorisations nécessaires, la commande passée en 2019

Le principe du "dôme de fer" : quand une roquette est tirée vers une zone à risque (peuplée), des missiles sont lancés pour l'intercepter. Une batterie peut protéger une zone urbaine d'environ 150 km².

pour un montant de 3,7 milliards de dollars pourrait être livrée en 2024. Cette énième commande marocaine représente pour les États-Unis le renforcement des capacités de défense de leur premier partenaire régional majeur non membre de l'OTAN. Entre les lignes, la coopération militaire maroco-américaine pourrait aussi servir à contrer l'influence de la Russie, fournisseur et formateur presque exclusif de l'armée algérienne.

Moderniser les FAR

Au milieu des calculs géopolitiques, le Maroc a entrepris de diversifier ses fournisseurs. Avec une liste de commandes où se bousculent les États-Unis, la France, l'Espagne, la Chine, la Turquie, Israël et les Émirats arabes unis, les FAR ne sont plus très loin de leur objectif de modernisation. À l'horizon 2030, les FAR ambitionnent de porter à plus de 250 000 hommes les effectifs actuels de 175 000 (hors réservistes) de l'armée marocaine. Cette modernisation devrait aussi prendre la forme d'un renouvellement du matériel de l'armée de terre, de l'aviation et de la marine royale. Dans le Projet de Loi de Finances 2022, l'enveloppe de l'engagement par anticipation (couvrant les acquisitions et les réparations de matériel) est fixée à 115,6 milliards de dirhams, confirmant l'augmentation du budget de l'armée entamée l'année précédente. Elle devrait servir à l'accroissement du personnel, à l'augmentation des salaires et au financement du service militaire. Plus encore, elle devrait permettre de continuer les achats d'armes pour les différentes composantes (terre, air, marine) de l'armée marocaine. ■

MAHMOUD BAH

“Le Maroc est notre plus grand pays partenaire en termes d’investissement financier”

À une année de l’échéance du programme de coopération maroco-américain Compact II, le conseil d’administration du Millennium Challenge Corporation (MCC) en charge de sa mise en œuvre, a voté sa prolongation. Retour avec Mahmoud Bah, directeur général par intérim de MCC, sur l’état d’avancement du programme, ses missions et son impact auprès de la population.

Le programme Compact II s’articule autour de deux projets : “Éducation et formation pour l’employabilité” et “Productivité du foncier”. Pourquoi ces deux thématiques en particulier?

Millennium Challenge Corporation (MCC, programme gouvernemental américain, ndlr) a pour mission essentielle de réduire la pauvreté à travers la croissance économique. Pour y parvenir, dans tous nos programmes d’aide, nous avons recours à une approche fondée sur les preuves, qui vise à cerner les besoins spécifiques de chaque pays partenaire. MCC et les gouvernements partenaires peuvent ainsi structurer les investissements et favoriser une croissance économique durable et inclusive. Au Maroc, ce processus a commencé au moment où MCC et le gouvernement du royaume ont analysé l’économie en profondeur pour identifier les facteurs qui entravent l’accroissement des investissements, l’entrepreneuriat et la croissance économique. Nous avons aussi largement consulté les principales parties prenantes, notamment le secteur privé et la société civile, pour nous assurer que les données nous orientaient dans la bonne direction.

Chaque pays est unique, et à travers cette analyse, le gouvernement marocain a identifié deux secteurs clés sur lesquels il fallait se concentrer : l’éducation et la productivité du foncier. Le Compact, doté de 450 millions de dollars, cible non seulement ces priorités, mais aura également un impact sur la vie des familles. En offrant aux jeunes hommes et femmes une éducation de haute qualité et la capacité de concourir pour des emplois bien rémunérés, ainsi qu’en

facilitant l’accès au foncier pour les femmes et les groupes traditionnellement sous-représentés, MCC et le gouvernement œuvrent ensemble pour construire un avenir plus inclusif pour le peuple marocain.

À ce jour, comment évaluez-vous la mise en œuvre de Compact?

Les projets contribuent-ils réellement à créer un environnement plus inclusif? Bien que les projets ne soient pas encore achevés, MCC et ses partenaires au Maroc sont fiers des jalons atteints par Compact jusqu’à présent, et qui ont déjà un impact positif— en particulier sur les femmes et les jeunes. Par exemple, à travers le projet du foncier, nous soutenons la mise en œuvre d’importantes réformes juridiques qui garantissent le droit des femmes à l’héritage des terres collectives, à participer à la prise de décision et à partager les revenus de ces terres, consacrant ainsi l’égalité entre hommes et femmes telle qu’instituée par la Constitution. Dans les zones rurales, nous sommes fiers de soutenir la conversion de 66 000 hectares de terres irriguées collectives en exploitations agricoles privées, un

processus appelé “melkisation”, qui fournira des titres fonciers à environ 45 000 ayants droit dans deux régions du pays : le Gharb et le Haouz. Grâce au projet de l’employabilité, 90 établissements d’enseignement secondaire déploient un processus pilote, innovant, d’élaboration de plans d’amélioration : ce sont les élèves, les enseignants et la communauté qui identifient collectivement les priorités et disposent d’un budget autonome destiné

“Le Compact, doté de 450 millions de dollars, aura aussi un impact sur la vie des familles”



“Malgré la pandémie, presque toutes les activités du Compact seront complétées à la date prévue”, se réjouit Mahmoud Bah, directeur général par intérim de MCC.

© DR

à améliorer et entretenir l'école. Le Compact offre également des formations au profit de 6000 enseignants et cadres administratifs. En outre, un programme d'emploi innovant axé sur les résultats a formé environ 4870 femmes et jeunes Marocains. 1670 bénéficiaires ont pu trouver un emploi dans les secteurs de l'industrie, des technologies de l'information et de la communication et du tourisme, leur offrant ainsi un avenir plus sûr. Des résultats impressionnants qui nous rendent tous fiers.

Le conseil d'administration de MCC a récemment voté la prolongation de Compact au Maroc. En quoi consiste cette prolongation et quelle est la nouvelle échéance du programme? Lorsque le Congrès américain a créé MCC en 2004, il a exigé que la durée des programmes Compact soit limitée à cinq années, sans prévoir de dérogation pour une éventuelle prolongation. Ce qui garantit que les programmes d'aide sont conçus et exécutés de manière à maximiser l'impact de nos investissements, tout en adoptant les meilleures pratiques en matière d'affaires et de développement. Cependant, en décembre 2020, en réponse à la pandémie de Covid-19, le Congrès a autorisé MCC à prolonger un certain nombre de programmes Compact, dont celui du Maroc. Le

Compact MCA-Maroc devrait ainsi prendre fin le 30 juin 2022, mais nous travaillons avec le gouvernement marocain pour le prolonger de neuf mois supplémentaires, fixant ainsi la nouvelle date potentielle d'achèvement du Compact au 31 mars 2023. La prolongation doit encore être approuvée par le gouvernement du Maroc et formalisée par un avenant du Compact signé par les deux parties. Elle nous offrirait plus de temps pour achever les projets en développement. En revanche, les activités ne seront pas toutes prolongées, et MCC n'apportera pas de fonds supplémentaires autres qu'un financement limité pour la gestion du programme.

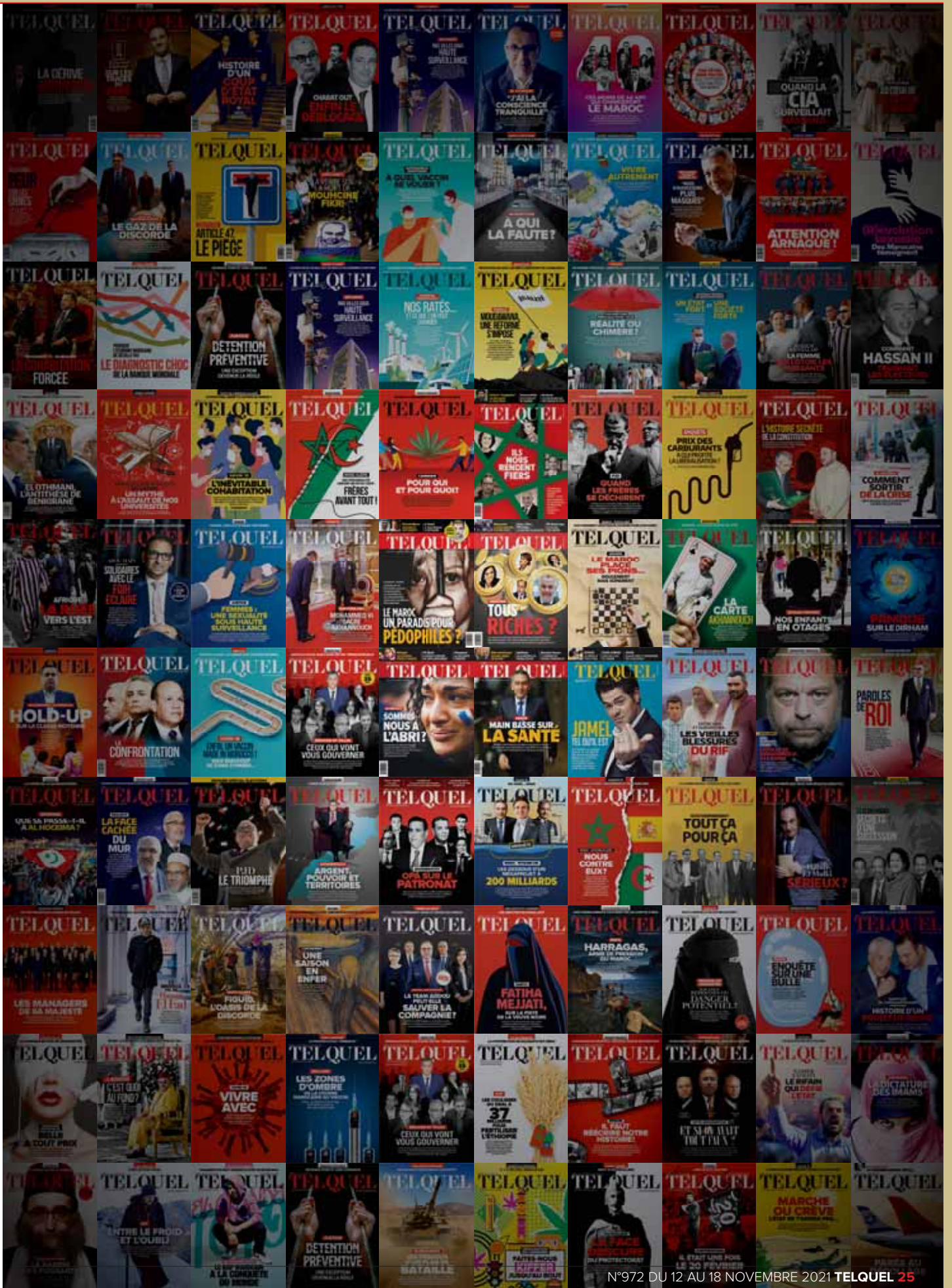
À fin septembre 2021, environ 40% des fonds du programme étaient décaissés. Sur cette base, pensez-vous que Compact achèvera tous ses projets avant la nouvelle échéance? Il est courant que les décaissements dans les programmes Compact de MCC démarrent lentement et s'accroissent par la suite. Souvent, il y a une augmentation considérable au cours des deux ou trois dernières années du programme. Dans le Compact MCC-Maroc, les décaissements ont été perturbés par le début de la pandémie, au moment où ils auraient dû s'accroître. Malgré ces défis, MCC est fier de la façon

dont MCA-Morocco et ses partenaires marocains ont continué à progresser dans la mise en œuvre du Compact tout au long de la pandémie. Ils ont effectué un travail formidable pour accélérer sa réalisation en 2021, les décaissements ayant doublé entre mars et septembre, ce qui est vraiment remarquable. Avec cette accélération des décaissements, et tenant compte des relations solides de collaboration entre MCC, MCA-Morocco et le gouvernement marocain, nous sommes confiants que presque toutes les activités du Compact seront complétées à la date prévue.

Aujourd'hui, quelles sont les priorités de MCC? MCC cherche continuellement à améliorer son modèle, en développant des moyens innovants, pour un plus grand impact dans les pays partenaires. À ce jour, MCC a investi 14 milliards de dollars d'aides dans près de 50 pays d'Afrique, d'Asie, d'Europe et d'Amérique latine, dont plus d'un milliard de dollars investis au Maroc au titre du premier et du deuxième Compact, faisant du Maroc notre plus grand pays partenaire en termes d'investissement financier. Nous prenons très au sérieux notre mission de réduire la pauvreté à travers la croissance économique, et nous nous efforçons de défendre et de maintenir nos valeurs, même si nos priorités évoluent. ■

20
ANS

En l'espace de deux décennies *TelQuel* a marqué son époque par son style, son audace, sa fougue et son engagement en faveur d'un Maroc plus démocratique et plus progressiste. Soufflant ses 20 bougies dans un contexte de fragilisation extrême de la presse écrite, l'hebdo mesure le chemin parcouru et se mobilise pour consolider sa longévité. Objectif : innover pour durer. Au moins 20 ans de plus !



Pour 20 ans de plus...

Que l'on me permette, une fois n'est pas coutume, de m'exprimer brièvement à la première personne du singulier et de vous parler de nous. Cette semaine, *TelQuel* fête ses 20 ans. Jeune adulte en 2001, je découvris ce magazine chamarré, traitant l'actualité avec originalité et impertinence. Tranchant avec des périodiques partisans, le jeune *TelQuel* propulsait soudainement la presse indépendante dans le XXI^e siècle. Éditos cinglants, reportages audacieux, prises de positions avant-gardistes, et toujours cette ironie latente, telle une trame courant de bout en bout du journal. Comme des milliers de jeunes, je devins addict à cette voix, à ce ton. Se mit en place le rituel du samedi matin. Sur une terrasse de café, la cigarette au bec et le noss-noss fumant, j'effeuillais la revue à la découverte de l'édito d'Ahmed Benchemsi, de la chronique de Karim Boukhari, des arabesques stylistiques de Hassan Hamdani et de l'humour pince-sans rire de Réda Alali alias Zakaria Boualem. *TelQuel*, c'était le Kinder surprise du week-end, fondant dans les neurones à la manière d'un bon chocolat. Un newsmag qui vous informait, vous stimulait, vous agaçait parfois, sans jamais vous ennuyer.

Au fil des années, *TelQuel* a brisé bien des tabous. Liberté d'expression, centres de pouvoir, conflits d'intérêt, égalité hommes-femmes, sexualité, liberté de conscience... notre magazine été de tous les combats progressistes. Il a encouragé une émancipation des esprits en dehors des clous conservateurs et d'une certaine pensée unique, formatée par une religiosité dominante et des poussées autoritaires. Il a participé, comme le dit Hassan Aourid, à forger "*une conscience politique*". Avec une prédilection pour les sujets qui fâchent, qui font débat, qui énervent, mais aussi avec un parti pris évident pour la culture sous toutes ses formes d'expression.

Cet élan de fraîcheur, de candeur, étranger à tout calcul politique ou économique, n'était pas du goût de tous, loin s'en faut. Et il ne l'est toujours pas. Mise au pilon de 100 000 exemplaires du numéro révélant les résultats d'un sondage pourtant favorable au roi Mohammed VI ; condamnations prononcées à l'encontre des journalistes de *Nichane*, pendant arabophone de *TelQuel*, pour un dossier traitant de simples "noukates" jugées subversives ; boycott publicitaire par de grands groupes économiques, rien n'a été épargné à ce journal. Son succès, il l'a forgé dans l'épreuve et continue de le faire.

RIEN N'A ÉTÉ ÉPARGNÉ À CE JOURNAL. SON SUCCÈS, IL L'A FORGÉ DANS L'ÉPREUVE ET CONTINUE DE LE FAIRE



RÉDA DALIL

Étiqueté irrévérencieux, *TelQuel* a bataillé dur pour asseoir une certaine idée du Maroc moderne, loin des clichés d'usage et des cartes postales folkloriques auxquels nous réduit souvent l'Occident, et des stéréotypes véhiculés par une bourgeoisie locale souvent hors-sol. "Le Maroc tel qu'il est" n'était pas simplement un slogan, c'était et c'est toujours un constant souci de demeurer au plus près des réalités, de dépeindre la souffrance des sans-voix, souvent loin des axes géographiques les plus visibles du royaume. Cette attention permanente au "Zeitgeist", à l'humeur populaire, parfaitement captée par les porteurs du projet initial, ainsi que par leurs successeurs, a fait de *TelQuel* un magazine qui imprime bien au-delà de son public naturel.

Loin d'être l'apanage d'une élite francisée, *TelQuel* appartient au plus grand nombre. Les chiffres de sa diffusion en font foi. A son apogée, le magazine écoulait jusqu'à 25 000 exemplaires par semaine, avec des pics à 50 000 pour les numéros

Souvent, des décisions sont prises à de hauts niveaux de responsabilité en réaction aux révélations de *TelQuel*.



doubles. Avec le numérique, ce sont aujourd'hui plus de 600 000 lecteurs qui nous lisent tous les mois. Galvanisé par ce formidable soutien, *TelQuel* a arraché sa liberté de s'exprimer, d'enquêter, d'analyser, non sans entraves, hélas ! De fait, l'histoire lointaine et récente de ce journal est jalonnée d'empêchements, d'obstacles. Sans doute est-ce le prix à payer lorsqu'on n'appartient à aucune chapelle, qu'on ne défend aucun intérêt particulier, qu'on ne nourrit aucun agenda occulte, si ce n'est celui, bien transparent, de voir éclore un Maroc plus moderne, plus démocratique, plus juste envers ses citoyennes et citoyens.

N'étant inféodé à aucune zone d'influence politique, économique ou autre, *TelQuel* peut pleinement impacter le réel. Les exemples sont légion. Du sujet local touchant la vie de tous les jours aux sujets stratégiques engageant parfois le futur de notre pays. Sans trop remonter le temps, il y a eu l'enquête menée au sein du mouroir de Tit Mellil, ce centre "social" où des pensionnaires délaissés périsaient à petit feu, dans l'indifférence totale des responsables des lieux. Après notre passage, les choses, soudainement, ont changé du tout au tout et les résidents de l'établissement ont recouvré leur entière dignité. Autres enquêtes, celles portant sur les prix exorbitants des médicaments, sur les pesticides dans le thé, les schémas de Ponzi dans les ventes pyramidales, la radicalisation religieuse dans les villages du Haut Atlas, les dégâts du froid dans les hauteurs du

Rif, les choix technologiques dans le solaire... Nous avions, les premiers, alerté sur les marges indues dont se sont repu les distributeurs d'hydrocarbures au lendemain de la décompensation des prix à la pompe. Avec la suite que l'on connaît.

Ce ne sont là que des échantillons de notre engagement au service d'un pays que l'on voudrait plus équitable et moins livré aux conflits d'intérêt. Souvent, des décisions sont prises à de hauts niveaux de responsabilité en réaction à nos révélations. La portée de notre travail, sa traduction sur le terrain ainsi que dans les politiques publiques, nous permet d'une certaine manière d'atténuer la pénibilité d'un labeur qui n'est pas sans risque. Ce n'est pas se vanter que de le dire. *TelQuel* fête donc son anniversaire en s'enorgueillissant d'avoir réussi à produire, pendant 20 ans, un contenu de qualité, avec parfois des compromis, mais jamais de compromissions.

La longévité ainsi atteinte ne saurait cependant masquer une réalité moins réjouissante et qui mérite d'être partagée, par souci de sincérité envers notre lectorat. Ces derniers mois ont été particulièrement pénibles, physiquement, moralement et financièrement. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, nos équipes ont consenti de nombreux sacrifices pour maintenir le navire à flot. Avec leur talent, leur engagement et une capacité de travail hors du commun, chaque jour, chaque semaine, ils perpétuent ce



TelQuel, à l'instar d'autres publications, a entamé le virage numérique pour répondre au changement des habitudes de ses lecteurs. Ainsi, 600 000 personnes visitent ses pages chaque mois.

© TOUMI



» supplément d'âme qui définit *TelQuel* et qui, nous l'espérons, se transmettra de génération en génération. Toutes nos énergies sont tournées vers cet objectif.

Conscient assez tôt des conséquences du déferlement de la vague numérique, *TelQuel* a basculé du seul hebdo papier à un groupe multi-support. Des investissements majeurs sont allés à la conception d'un site et d'un contenu de qualité. Plus récemment, de nouveaux supports ont vu le jour. Podcast audio, production vidéo, e-commerce (livres)... la mue vers le digital se fait donc de manière progressive mais soutenue. Mais en parallèle, l'érosion continue des ventes papier, accélérée par l'interdiction des ventes en kiosques, décrétée brutalement par les autorités en 2020, en pleine crise du Covid-19, déstabilise l'équilibre économique du journal. De plus, le basculement des budgets annonceurs vers les plateformes numériques que sont Google et Facebook, gourmands GAFA qui absorbent 80% de la manne publicitaire digitale, sans que l'Etat ne trouve à y redire, a privé notre magazine de rentrées vitales. Nos abonnements Web, pourtant en pleine croissance, ne suffisent pas encore à combler le manque à gagner. C'est bien simple, la pérennité de notre modèle économique est en jeu.

Lorsqu'on ajoute à cela la frilosité de certains annonceurs (rares fort heureusement), réticents à l'idée d'associer leur marque à un journal très lu mais très libre de ses propos, portant régulièrement la plume dans la plaie, continuant à promouvoir la pratique d'un journalisme indépendant, nous aboutissons à une situation d'une extrême précarité, aggravée malheureusement par la parenthèse Covid-19 qui refuse de se refermer.

Le soutien de l'État, pendant un an, a constitué une bouffée d'oxygène bienvenue pour notre secteur, permettant à de nombreux supports de continuer à exister. Mais les seules subventions ne peuvent soutenir toute une filière à vie. Un nombre trop important de planètes devront s'aligner afin que la presse retrouve un peu de son éclat d'antan. Dans l'immédiat, et pour notre cas, tout rebond passera par une nette augmentation de nos abonnements. Les revenus générés par les souscriptions ont cela d'intéressant qu'ils sont réguliers. Ils constituent un socle sur lequel *TelQuel* peut envisager un avenir moins volatil. Mis à l'abri des soubresauts financiers par nos abonnés, nous pourrions continuer à décrire le Maroc tel qu'il est, sans pression, dans la sérénité.

N'ÉTANT INFÉODÉ À AUCUNE ZONE D'INFLUENCE POLITIQUE, ÉCONOMIQUE OU AUTRE, TELQUEL PEUT PLEINEMENT IMPACTER LE RÉEL

Dans le célèbre incipit de son roman *Aden Arabie*, Paul Nizan attaquait : "J'avais 20 ans, je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie". Qu'on nous permette d'être en désaccord avec le génie qu'est Nizan. A 20 ans à peine, *TelQuel* bruit d'une énergie débordante, l'énergie d'une équipe jeune qui ne demande qu'à se déployer avec davantage d'intensité et soutenue par nos lecteurs.

Qui sait, pour 20 ans encore. Pour 20 ans de plus... ■

@TelquelOfficiel

TELQUEL

TELQUEL.ma TELQUEL

Directeur de la publication et des rédactions : Réda Dalil

Conseiller de la rédaction : Hassan Hamdani

Rédacteur en chef : Yassine Majdi

Rédactrice en chef adjointe : Anais Lefebure

Chefs d'édition : Houssam Halim, Soufiane Chahid

Secrétaires de rédaction : Ahmed Mediany, Ayla Mrabet, Fanny Haza

Responsable Newsletter et engagement : Desiré Beiblo

Rédaction : Charki Lahrach, Mehdi Mahmoud, Jassim Ahdani, Soundouss Chraïbi, Leïla Chik, Safae Hadri, Mohamed Berrada, Ibrahima Junior Bayo, Rachel Notteau

Chroniqueurs : Réda Allali, Fatym Layachi

Contributeurs : Abdeslam Kadiri, Kenza Sefrioui, Naoufel Tber, Saïd Ahmane, Lina Rhrissi

Rédaction audiovisuelle

Rédacteur en chef audiovisuel : Landry Benoit

Journaliste audiovisuelle : Ibtissam Ouazzani

Producteur et réalisateur audiovisuel : Adam El Harchaoui

Révision : Abdelmoula Arafa

Documentation, iconographie : Khadija El Alaoui

Directeur artistique : Wassim Wahid

Responsable technique : Nawal Hallaji

Maquettiste : Ahmed Asmar

Crédit photos : Rachid Trjouni, Yassine Toumi, AFP, AIC PRESS, MAP

Conception graphique : Rampazzo & Associés

Pour contacter votre correspondant par E-mail, tapez la 1^{ère} lettre du prénom, suivie d'un point puis de son nom @telquel.ma

ABONNEMENT :

Web : telquel.ma/abo

Mail : abo@telquel.ma

Tél. : +212 6 67 359 335

TelQuel, TelQuel.ma & TelQuel Arabi sont des publications du groupe TelQuel Media SA

Président - directeur - général : Khalid El Hariry

Rue Charam Achaykh N°34, 5^{ème} étage, Palmier - Casablanca. Tel. : 05 22 25 05 09 (LG) Fax : 05 22 25 13 37 E-mail : contact@telquel.ma Dossier de presse 24/01 Dépôt légal 0165/2001

Directrice commerciale print : Wafaa El Ouliani

Digital Sales Manager : Zineb Mikou

Business development Manager : Yassine Lazrak

Responsable développement numérique : Zakaria Choukraliah

Chef de projet numérique : Omar Ridmy

Product Manager : Morad El Mazzyani

Responsable administrative et financière : Hanane Himmich

Administration : Fatima Boutouzzaze, Abdelhak El Faiz, Khalid Er-Rouif, Souad Ghomari, Hanane Khelif, Abdelkrim Rassiane, Abdennasser Maatalla

Responsable distribution : Amine Bennouna

CTP et impression Les Imprimeries du Matin

— ESTD 1846 —

Dewar's®

DOUBLE AGED

• FOR EXTRA •
SMOOTHNESS





© TNOUINI

La presse papier vit une époque difficile, où les médias en ligne monopolisent le lectorat.

que les rentrées publicitaires allaient suffire à monétiser leurs contenus en ligne. *"Cette erreur était double puisque, d'une part, la publicité n'était pas au rendez-vous et que, de l'autre, cela a "dévalorisé" leurs contenus aux yeux du grand public - quelle est la valeur d'une information que l'on me donne à consommer gratuitement ?"*, s'interroge l'économiste Julia Cagé, co-auteur du livre *L'information est un bien public*, dans un entretien à *TelQuel* en mars dernier. Exemple de dégât collatéral : aux États-Unis, 23% des journaux ont disparu entre 2003 et 2021.

Grands gagnants de cette donne inédite, les GAFAM. Des plateformes comme Google et Facebook profitent des contenus proposés par les éditeurs de presse pour vendre de la publicité en ligne, captant au passage, pour le cas du Maroc, plus de 80% des budgets annonceurs. Ce paradoxe a connu une illustration parfaite durant le tsunami Covid-19. La décision des autorités de suspendre la diffusion des journaux en kiosque entre les mois de mars et mai 2020 a instantané-

Google, Facebook et les autres FAIRE PAYER LES GAFAM

Pour sauver leurs médias, certains pays ont engagé un bras de fer avec les géants du Web. L'exemple le plus frappant est celui de l'Australie, où le gouvernement a déposé l'année dernière un projet de loi visant à contraindre Google et Facebook à rémunérer les médias pour leurs contenus, sous peine d'être sanctionnés par de lourdes amendes. En représailles, Google a menacé de bloquer son moteur de recherche dans le pays. *"La grande majorité des gens qui utilisent Facebook pourraient continuer à le faire, mais nous ne serions plus en mesure de fournir des news"*, avait à son tour déclaré un haut responsable de Facebook devant le Sénat australien. La loi sera finalement adoptée fin février dernier, et Google a accepté de verser des *"sommés significatives"* en contrepartie des contenus de la presse australienne. Plus proche de nous, l'Union européenne a adopté en 2019 une directive sur le droit d'auteur et les droits voisins permettant une meilleure rémunération des éditeurs de presse à partir du trafic généré par leurs contenus sur des plateformes comme Google. S'appuyant sur ce texte, l'Alliance pour la presse d'information générale (Apig) française a engagé des discussions avec Facebook qui ont abouti à la signature, en octobre dernier, d'un accord fixant un cadre de rémunération des éditeurs français de presse quotidienne pour l'utilisation de leurs contenus. ■

ment fait décrocher les deux sources de revenus des éditeurs papier : les ventes au numéro et les insertions publicitaires. Privés de diffusion, les supports papier de presse ont, dans leur quasi-globalité, offert leur contenu gracieusement en ligne, participant à informer l'opinion publique des évolutions de la pandémie et à accroître la vigilance autour de cet insaisissable virus.

Or, jamais leurs revenus n'ont été aussi bas, et jamais ceux des GAFAM n'ont été aussi importants. La frustration d'être plébiscité par les lecteurs, sans pouvoir monétiser pleinement ce pic massif d'attention, pose la question d'un business model adéquat pour la profession. Cette frustration n'a jamais été aussi grande pour les entreprises de presse. Que l'on soit pure player ou support mixte papier/digital, c'est la quadrature du cercle. D'autant que l'État marocain n'ose guère taxer les plateformes numériques mondiales sur les chiffres d'affaires détournés des médias locaux. Dans un rapport publié en juin 2020, le Conseil national de la presse révèle que sur le montant total des »



Au Maroc, les géants du Web absorbent 80% de la publicité en ligne.

» investissements publicitaires alloués au numérique en 2018, soit 600 millions de dirhams, il ne reste aux médias digitaux marocains que moins de 120 millions, répartis entre plusieurs centaines de sites de la place. Le reste échoue dans les poches de YouTube, Google et Facebook.

La chute continue

Fragilisé à l'instar d'une profession en perte de sens, *TelQuel* tente de s'adapter. Ayant compris très tôt que seul le modèle freemium est capable de garantir la survie d'un support de qualité sur le long terme, dès 2018, notre hebdo a mis en place un paywall, soumettant une grande partie de son contenu Web à l'abonnement. Le raisonnement consistait en la préparation en douceur du basculement pressenti du print vers le digital payant. La chute continue des ventes depuis plus d'une dizaine d'années condamnait de facto le support papier, déjà très abîmé. Il fallait faire transiter les lecteurs vers un modèle axé sur le digital afin de parer aux déperditions occasionnées par le fléchissement accéléré de la diffusion papier. Seuls trois supports ont tenté l'expérience du freemium au Maroc, le Desk, *TelQuel* et plus récemment *l'Économiste*. Le nouveau modèle écono-

mique consiste en un contenu gratuit destiné au grand public, en plus d'un contenu premium pour les abonnés. En 2019, le fondateur de Médias24, Naceureddine Elafrite, avait aussi annoncé dans une tribune que son support se préparait à passer à l'abonnement. "Si les lecteurs veulent une presse de qualité, il faut qu'ils acceptent de payer le contenu", annonçait-il. Or, le basculement progressif du gratuit au freemium a été chamboulé par l'ouragan Covid-19. Un processus, qui aurait dû s'étaler sur cinq ans au moins, était brusquement appelé à se matérialiser en quelques mois. Mission impossible. De toute évidence, la décreue rapide des ventes ne pouvait être compensée par le nombre d'abonnés actuels, toujours très insuffisant pour assurer la survie d'un support média, ni par les insertions publicitaires, en chute libre à cause de la pandémie.

Pour maintenir les entreprises éditrices à flot, l'État, dans une démarche logique, a octroyé en dix mois 336 millions de dirhams de subventions. Une manne qui n'a fait que différer le problème, puisque à peine les aides interrompues, des supports comme *Al Massae* ont été contraints de réduire leurs effectifs. Du reste, nombre de périodiques du marché, comme *la Vie éco*, ont cessé de paraître en version papier, se contentant de diffuser un fichier PDF gratuit sur leur site. Le nouveau ministre de tutelle, Mehdi Bensaid, a promis une nouvelle série d'aides en 2022. Selon plusieurs professionnels du secteur, ce soutien risque de s'avérer insuffisant, ne faisant que retarder l'inévitable.

La question qui se pose pour les médias de la place est : comment garantir sa pérennité sans recourir aux aides de l'Etat ? A *TelQuel*, nous croyons fermement que la survie du secteur dépendra d'une évolution technologique notable et d'une redéfinition des relations commerciales avec les plateformes modernes. Déjà, *TelQuel* a concédé d'importants investissements pour lancer un podcast de décryptage de l'actualité, le Scan, lequel, en quelques mois, s'est inscrit dans les habitudes de milliers d'auditeurs. Des capsules vidéo, Le ring et L'interro, fédèrent un public de plus en plus nombreux. D'autres formats verront bientôt le jour. Se diversifier n'est plus un luxe. Pour *TelQuel*, qui a été parmi les premiers à faire le choix du freemium, la longévité dépendra de la propension des lecteurs à privilégier l'abonnement numérique. Les revenus stables et réguliers ainsi générés sont seuls à même de maintenir en vie (et en forme) votre hebdomadaire préféré... pour 20 ans de plus ! ■

20 ans que ça dure

En huit années passées à *TelQuel*, les lecteurs pourraient surtout retenir certains titres ou certaines couvertures. Mais *TelQuel*, c'est surtout une incroyable passion pour le métier de journaliste et une véritable aventure humaine.

“ **C** e n'est pas parce que votre CV m'a été transmis par un responsable de l'entreprise que votre recrutement est assuré”. C'est ainsi que mon histoire d'amour avec *TelQuel* a débuté un matin brumeux de novembre 2013. Le ton était donné. Le baksabbisme n'a pas lieu d'être dans une rédaction qui demande 100% d'engagement de ses journalistes. Le travail est parfois laborieux dans un environnement où les obstacles sont nombreux. Mais le jeu en vaut la chandelle. Et les récompenses sont nombreuses. Parfois, il s'agit d'une enquête parlementaire ou d'un dossier traité par le Conseil de la concurrence. D'autres fois, il s'agit de la satisfaction d'avoir couvert dans le moindre détail un événement significatif dans l'histoire du pays.

Un moment résume le mieux chaque semaine : le bouclage de ce magazine. On peut certes être fatigué, éreinté et parfois même malade. Mais rien ne remplace la satisfaction de ce mail incluant en pièce jointe le dernier numéro du magazine. Tous ceux qui sont passés par là vous le diront. Il y a cette adrénaline qui monte et qui vous empêche quasiment de dormir le jeudi soir. Ce sentiment de libération mais aussi de fierté de voir se concrétiser le fruit d'une semaine de



Yassine Majdi, rédacteur en chef de *TelQuel*.

travail. Imaginez la joie d'un footballeur après avoir marqué un but. C'est tout comme. Et la machine s'emballa la semaine suivante... Et ça fait maintenant 20 ans que ça dure.

TelQuel c'est l'histoire de plusieurs évolutions et de transformations. Les noms ont changé. Et les moyens de transmission de l'information aussi. En l'espace de huit ans, *TelQuel* s'est décliné en *TelQuel.ma*, en podcasts, newsletters et bien d'autres formats... Le fruit d'un travail laborieux mené par plusieurs générations d'équipes *TelQuel*, qui se dévouent et se dépensent sans compter. Et c'est sans doute ça le plus beau.

Ce qui fait le charme de *TelQuel*, c'est cette incroyable aventure humaine initiée par Ahmed Reda Benchemsi en 2001.

Et qui a, depuis, impliqué des centaines et des centaines de personnes. Des amitiés se sont formées dans les locaux de ce magazine. Certaines étaient éphémères. D'autres dureront pour la vie. Des couples, et ensuite des familles, ont pu être formés devant le reflet blanc d'une page word ou aux abords de la cafetière... *TelQuel* c'est surtout la culmination d'une passion. Celle pour un journalisme qui explique, décrit et décortique ce qui fait notre pays. Le bon, le moins bon et le mauvais. Et ça fait 20 ans que ça dure. ■

“Quand j’avais 20 ans...”

J’ai connu *TelQuel* en tant que lecteur, puis contributeur, rédacteur en chef avant de participer à sa transformation digitale. Récit de 15 ans d’évolution personnelle et professionnelle.

13 rue Fnideq. Je n’oublierai jamais cette adresse. Et la galère du taxi à dénicher cette villa à Anfa - Casablanca (la toute première adresse de *TelQuel*, ndlr).

C’était en 2006. J’étais alors étudiant en journalisme, grand lecteur notamment de *TelQuel* et du défunt *Le Journal*. Deux titres porte-étendards d’une nouvelle ère, qui était aussi celle d’un journalisme critique, irrévérencieux et briseur de tabous, notamment sociétaux, pour le cas de *TelQuel*. The place to be, en somme.

Je débarquais à la rédac’ un peu comme un groupe dans une loge de rockstars. Et pour cause ! C’était la flamboyante époque des joutes par éditeurs interposés entre *TelQuel*, *Attajdid* ou encore *Al Massae* ; de l’ambiance *Mad Men* en conf’ de rédaction, du soutien à la jeune scène artistique marocaine que *TelQuel* rêvait en *Movida* et des couv’ sur le sexe que des kiosquiers pudibonds cachaient sous une pile d’autres magazines.

De cette époque, je garde le souvenir de quelques articles écrits sous la supervision du très méticuleux Driss Ksikes, je me souviens aussi de l’exigence et de l’intelligence d’Ahmed Benchemsi, des portraits-enquêtes de Driss Bennani et de ses analyses sur le Sahara, des reportages couillus de Chadwane Bensalmia, des fines analyses économiques de Khalid Tritki, des billets d’humeur de Hassan Hamdani que je lui rappelle toujours dans les couloirs aujourd’hui...



Zakaria Choukrallah,
Responsable développement
digital TelQuel.

2015. Ayant pris un peu plus de bouteille après des expériences chez plusieurs médias, je rejoins cette fois la rédaction digitale en tant que rédacteur en chef. *TelQuel*, qui avait donné ses lettres de noblesse au newsmagazine marocain, investissait enfin le digital. Je ne pouvais rater ce virage, sentant que mon journal et moi évoluions dans la même direction. C’était l’époque du site *telquel-online.com*, hérité du site d’archivage, des bugs et de cette bande de jeunes qui font du Web. Avec quelques jeunes journalistes, des idées fraîches et le

soutien de Aicha Akalay, alors directrice de la publication et irréductible défenseuse de l’indépendance du site, *Telquel.ma* a gagné en galons, jusqu’à finalement fusionner avec son grand frère, le magazine *TelQuel*.

En 2018, *TelQuel* entamait - et moi avec lui - un nouveau virage : celui du revenu généré par les lecteurs à travers les abonnements. Une nécessité pour qui veut garder son indépendance et continuer à faire du journalisme malgré la concurrence des géants du Web. Un nouveau jalon aussi dans la transformation digitale de *TelQuel*, renforcée depuis par d’autres projets comme *Diaspora*, destiné aux Marocains du monde, et *Qitab.ma*, site de vente de livres par *TelQuel*.

En 20 ans, *TelQuel* a été pour ses lecteurs, comme pour ceux qui le font chaque jour, un laboratoire d’idées, un incubateur de talents et un média dont les pages papier et HTML sont porteuses de nos espoirs, de nos ambitions et de nos rêves. ■

“Plus que jamais, l’audiovisuel constitue un relais de croissance pérenne”

Et si le salut de la presse venait de l’innovation ?

TelQuel a choisi de se lancer dans l’audiovisuel à travers divers produits comme les podcasts, les vidéos et les lives.

TelQuel s’est diversifié en se lançant dernièrement dans les podcasts, vidéos et lives. Pensez-vous que l’audiovisuel soit un relais de croissance pérenne pour les médias en ligne ? Bien sûr. La consommation des médias évolue. La presse électronique et les réseaux sociaux occupent une part de plus en plus importante de cette consommation. Tout cela tient en un mot : smartphone. Nous y passons de plus en plus de temps. Il est donc logique de s’adapter et de créer des contenus adaptés. A cet égard, nous avons lancé des vidéos courtes (5 minutes) et au format vertical pour plus d’immersion à travers votre téléphone. C’est le cas de “L’Interrogatoire”. D’autres rendez-vous arrivent prochainement : une émission de cuisine, une émission immobilière... La formule : de l’émotion à côté de l’information. Des premiers budgets ont été débloqués pour ces émissions. Aussi, les premières publicités pour nos podcasts audio arrivent. Plus que jamais, l’audiovisuel constitue un relais de croissance pérenne.

Le public est-il au rendez-vous ? Comment se comportent les audiences ?

Pour la partie vidéo, nos audiences progressent. Nous avons lancé nos premières capsules et émissions il y a à peine six mois. Depuis, les rendez-vous enchaînent de plus en plus de vues et d’interactions. C’est vraiment le plus important pour nous. L’engagement

est un très bon signal. Surtout pour une audience francophone. Nous n’excluons pas la darija et la langue arabe dans nos contenus vidéo. Côté podcasts, “Le Scan”, le podcast d’actualité, a célébré sa première année en octobre. Nous sommes fiers d’avoir lancé le premier podnews de la presse écrite au Maroc. Les audiences ont été multipliées par cinq en un an. D’autres podcasts - comme “Qitab”, le podcast du livre - connaissent une audience de niche. Et nous souhaitons nous diversifier. Pour cela, nous lançons ce mois-ci un appel à candidatures pour tous ceux qui désirent faire du podcast ou diffuser leur podcast sur nos réseaux.

Landry Benoît, rédacteur en chef audiovisuel chez *TelQuel*.



Comment estimez-vous le marché publicitaire dans l’audiovisuel en ligne ? La marque *TelQuel* est-elle un argument convaincant auprès des annonceurs ?

TelQuel est synonyme d’indépendance et de qualité. C’est une marque qui a de belles valeurs et une histoire solide. C’est un avantage quand on démarque des annonceurs. Ils sont sûrs de s’engager auprès de contenus de qualité. De manière globale, le marché publicitaire reprend. Aussi, il cherche de plus en plus à se diversifier et c’est une bonne nouvelle. A *TelQuel*, nous faisons le pari de formats vidéo innovants. Une idée ou un concept est toujours plus marquant qu’un simple affichage. ■

Nous nous sommes tant aimés...

En 20 ans, *TelQuel* a croisé, voire égratigné, d'innombrables personnalités, tous bords confondus. Pas rancuniers, politiques, grands patrons, artistes, militants etc... livrent leur sentiment sur la place de notre hebdomadaire dans le paysage médiatique et, pour beaucoup, insistent sur la nécessité de faire perdurer l'espace de liberté que représente ce magazine. Mais avant cela, les témoignages de ceux qui, pendant deux décennies, ont fabriqué *TelQuel* : Driss Ksikes, Karim Boukhari, Abdallah Tourabi et Aicha Akalay.

La parenthèse enchantée

Driss Ksikes. Dramaturge, écrivain, directeur d'Economia-HEM. Ancien rédacteur en chef de *TelQuel* (2001 - 2006).

Quand je reconstitue le fil d'Ariane qui me relie à *TelQuel*, je garde avant tout l'image d'une parenthèse enchantée.. La première fois qu'Ahmed Benchemsi, alors en préparation du lancement de SON entreprise de presse, m'a contacté, il m'a accolé le titre de "journaliste intellectuel", comme la raison première qui l'a poussé à me solliciter. L'équipe rédactionnelle, éclectique, plurielle, joviale et studieuse, à la fois, s'est très vite transformée en communauté choisie. Je garde un souvenir ému de nos éditoriaux tournants, de nos débats enflammés autour d'une question sociale à approfondir par l'enquête, d'un tabou politique à faire tomber avec doigté, ou de choix cornéliens entre l'actualité immédiate à considérer et des sujets traversiers à décortiquer. Très vite, nos audaces, pourtant mesurées, ont clivé les quinze actionnaires du départ. Aussi, tous ceux qui avaient embarqué pensant qu'un tel newsmag serait (juste) une opportunité économique ou une manière d'être à la page sous la nouvelle ère Mohammed VI, ont vite déchanté et quitté le navire. Les huit restants, par conviction et par attachement à la ligne éditoriale résolument libérale, ont dès lors fonctionné comme un bouclier, préservant la liberté de ton adoptée par la rédaction. Nous vivions à l'époque (2002 - 2003) un premier tournant, technocratique, sécuritaire, post-alternance, de presse privée de plus en plus autonome et déjà chahutée. Mais nous étions portés par l'élan d'une mutation possible, souhaitée.

Nous prenions alors du plaisir, à coup de bouclages tardifs, à bichonner nos numéros hebdomadaires, à en faire des tentatives d'analyse et d'exposition de réalités criantes ou de phénomènes latents, jusque-là rendus invisibles ou restés inconnus. L'hebdomadaire fut alors et pendant un bon bout de temps, non seulement le reflet d'une société en mouvement, mais aussi une caisse de résonance d'idées en gestation et de revendications légitimes provenant de la société civile, de dynamiques culturelles et artistiques, et d'autres foyers innovants à la marge. Quand je reconstitue le fil des cinq années passées comme rédacteur en chef, trois anecdotes remontent à la surface. Elles me semblent révélatrices de la subjectivité de cette époque charnière et de



réflexes ancrés au sein de la société. La première concerne le statut de l'information aux yeux d'une partie de l'élite marocaine. Nous venions à l'époque de publier un reportage inédit sur Lagouira et révélions sa position géographique réelle, à quelques kilomètres au sud de la frontière avec la Mauritanie. J'ai alors rencontré inopinément un militant et responsable politique (supposé de gauche) qui me dit : "Ceci fait partie des vérités qui doivent rester entre nous (à ne pas divulguer)". Je lui ai alors rétorqué : "Notre boulot consiste justement à ce qu'elles soient connues du plus grand nombre". La seconde anecdote concerne le statut des archives. Ainsi, à la faveur de l'épisode de l'îlot Leila avec l'Espagne, j'ai

par réflexe appelé le ministère des Affaires étrangères de l'époque pour accéder aux archives gouvernementales sur les frontières. Et quelle fut ma surprise d'apprendre que l'ancien directeur, parti à la retraite, avait emporté chez lui les archives concernant les affaires frontalières. Il considérait que le roi défunt lui avait confié à lui - non à une quelconque institution - ce dossier épineux et qu'il devait du coup en être dépositaire. Il a fallu alors aller pêcher des données cruciales de sa bibliothèque personnelle. Avec le temps, les archaïsmes mais aussi les résistances n'étaient plus résiduelles mais organisées, instituées et parfois intimidantes. Quand j'ai décidé en 2007 de me consacrer à l'écriture, à la recherche, et de quitter le navire médiatique "pour ne pas devoir m'autocensurer", je me suis attelé entre autres à observer ce même monde par la loupe de l'étude et l'analyse. Au gré d'une rencontre académique, un des membres de l'élite éclairée, lecteur assidu de *TelQuel* m'a confié ceci : "Vous étiez jeunes et téméraires. Vous pensiez pouvoir faire bouger le mammoth". Il a résumé, alors, à mes yeux, tout le décalage qui persiste (encore) entre le désir d'un changement possible qui rend le journalisme nécessaire, et la posture d'une élite conformiste qui le juge incident face à la magnanimité de l'ordre (et des déséquilibres) établi(s). Les cinq premières années de ce magazine - qui perdure autrement en se renouvelant - ont constitué pour moi une parenthèse qui chantait des lendemains prometteurs. Mais, comme nous l'apprend Victor Hugo, l'avenir est comme un fantôme qui nous hante, nous promet beaucoup, mais ne nous donne rien, car seul le présent compte. Encore faut-il que les journalistes puissent encore aujourd'hui l'éclairer tel qu'il est. ■

“Ce qui compte, c’est le contrat moral qui lie directement celui qui écrit à celui qui lit”

Karim Boukhari. Ex-directeur de publication de *TelQuel* (Janvier 2011 - mars 2013)

J'ai dirigé *TelQuel* pendant la période, délicate et très particulière, du Printemps arabe. Ce fut un privilège. Je dirais

avec le recul que cette période fut étrange. Le temps s'était subitement accéléré. Surtout, personne n'était préparé. Pendant que chacun se posait des questions, et se demandait de quoi les lendemains allaient être faits, il a fallu tout de suite casser la "machine", c'est-à-dire les habitudes bien huilées, sur laquelle reposait la fabrication même de *TelQuel*.

L'actualité allait tellement vite que le magazine était en train de devenir une sorte de quotidien qui paraissait une fois par semaine. C'était une période assez folle, chaque jour il se passait des choses nouvelles, l'histoire du Maroc s'écrivait sous nos yeux, et elle s'écrivait vite, beaucoup plus vite que prévu. Rien, justement, ne pouvait être prévu ou décidé à l'avance. Il fallait donc organiser tout cela, trouver une boussole pour éviter de naviguer à vue, il fallait aussi donner du sens à ce qu'il se passait et prendre parti, faire comme le joueur de tennis obligé de "monter au filet", à chaque fois qu'il le fallait, c'est-à-dire très souvent. Quand on monte au filet, on peut sauver une balle de match et être applaudi à tout rompre. Mais on peut aussi tomber, se tromper, et finir par mordre la poussière.

C'était très excitant, et très fatigant aussi.

Je retiens aussi de cette période qu'elle fut celle de l'explosion des réseaux sociaux. Au-delà de l'attrait de la nouveauté, et de son aspect ludique, joyeux, je me sentais débordé à droite et à gauche par une infinité de voix nouvelles, jeunes, totalement libres, qui maniaient les mots comme des armes, et qui allaient plus vite,



plus loin, plus haut. J'étais soufflé. Dans les cordes. Complètement groggy. Je plongeais malgré moi dans une profonde remise en cause : de mon métier bien sûr, qui est celui de dessiner les mots et de les emballer, de les monter et les remonter avec un certain savoir-faire. Le virtuel faisait une irruption extraordinaire dans le réel. Des questions qui semblaient abstraites, lointaines, comme celles de la reconversion au Web, de la redéfinition des rapports qui lient le support à ses partenaires, ou de la réinvention d'un modèle économique viable, devenaient subitement concrètes, et brûlantes d'actualité. Je me rappelle avoir dit, devant un parterre d'initiés, au Salon du livre de Tanger, cette phrase dure : "Les réseaux sociaux nous ont ringardisés". Pour la première fois, je me suis senti vieux, je devenais

l'autre. Pour la première fois, je ne comprenais pas tout, je ne maîtrisais rien, mes certitudes s'envolaient, mon orgueil et ma fierté, ces béquilles sur lesquelles je me suis tant appuyé, étaient sérieusement malmenés. Paradoxalement, cette période de liberté a été aussi celle du doute et de la remise en cause. Et paradoxalement aussi, cette période qui a consacré la suprématie du virtuel a connu un vrai succès aux kiosques... Ce que je veux dire, aux anciens lecteurs de *TelQuel* et surtout aux nouveaux, et ils sont nombreux, c'est que la recomposition du marché, et les mutations par lesquelles transite la pratique du journalisme dans ce pays, ne toucheront jamais à l'essence de ce métier. Ce qui compte, c'est le contrat moral qui lie directement celui qui écrit à celui qui lit.

Entre les deux, c'est une histoire de partage et de courant qui passe. C'est ce lien intime, très fort, que *TelQuel* a su créer et préserver avec ses lecteurs, qui explique avant tout sa pérennité. Parole d'ex ! ■

“La gratification ultime était de voir son article ou son dossier monté en couv”

Abdellah Tourabi . Ex-directeur de publication de *TelQuel* (Avril 2014 - mars 2016)

Quand Réda Dalil m’a aimablement demandé d’écrire un texte à l’occasion des 20 ans de *TelQuel*, où je pourrais revenir sur mon expérience au sein du magazine, plusieurs manières d’aborder

cette demande étaient possibles : réfléchir sur le rôle majeur et important joué par *TelQuel* dans la défense de certaines valeurs qui ont fait l’identité du magazine, ou bien revenir sur les différentes phases et transformations qu’il a traversées et dont j’étais témoin ou observateur, ou bien évoquer ma modeste expérience au sein de *TelQuel* en tant que journaliste, responsable éditorial et enfin chroniqueur.

Mais, finalement, et plutôt par intuition, je préfère livrer quelques souvenirs épars, des fragments de mémoires, car ce sont ces derniers qui remontent les premiers quand le mot *TelQuel* est prononcé devant moi. Tout d’abord, c’est le souvenir d’une ambiance bohème, juvénile mais studieuse. Avant le virage digital et ses répercussions, l’hebdomadaire était le vaisseau amiral, admiré ou détesté, de la presse francophone marocaine. Les journalistes du magazine en étaient conscients.

La gratification ultime était de voir son article ou son dossier monté en couv’. Je me souviens alors de ces interminables réunions de la rédaction, qui se déroulaient pendant des heures et des heures, sous des nuages de fumée de tabac, et devant des montagnes de tasses de café et de thé amoncelées sur la table. Il ne fallait pas être timide ni incertain dans ses propositions et ses idées, car derrière l’ambiance décontractée, resurgissaient des comportements et des réactions qui frisaient parfois le mépris et la castration psychique. La notion d’horaire de bureau n’existait pas, car tout était mélangé : le temps de travail et le temps de repos, les jours fériés et les jours ouvrés, le bureau et le domicile personnel. Il était donc tout à fait normal d’arriver le matin aux locaux de *TelQuel* et de trouver des journalistes qui y ont passé la nuit, ou de se donner rendez-vous à minuit pour plancher ensemble sur un article. Le seul temps sacré et respecté est celui de la livraison des “papiers” et les délais de bouclage.

C’est aussi le souvenir d’un travail stimulant intellectuellement mais éreintant physiquement. Le journalisme, dans sa dimension technique, c’est-à-dire de s’asseoir, de se placer devant une feuille blanche et d’écrire rapidement selon des délais précis n’est pas du tout une partie de plaisir. C’est un travail mécanique, artisanal et profondément ennuyeux. Je me souviens donc de la tension lors du bouclage, que chacun essaye de camoufler comme il peut, de la fatigue physique et nerveuse qui s’installe, des moments de solitude des différents responsables du magazine, de la crainte de l’erreur ou de l’imprévu, des pages qu’il faudrait ajouter ou supprimer selon les impératifs commerciaux. Ces moments où d’autres personnes, qui ne signent pas les articles ni les chroniques, deviennent les dépositaires du produit final, en corrigeant les erreurs de langue et les fautes de style, en donnant aux pages une image, un sens graphique et une identité, et en envoyant l’ultime version à l’imprimerie. S’ensuit donc un sentiment de soulagement et un court répit, pour reprendre le lendemain la préparation d’un nouveau numéro du magazine. Sisyphé aurait été probablement journaliste. ■



“Cette institution est l’alchimie, par chance et par choix, souvent heureuse, d’un collectif”

Aïcha Akalay. Ex-directrice de la publication de *TelQuel* (2016-2019)

Tu es qui ? Par cette question est née la passion pour *TelQuel*. Il y a 20 ans, la lectrice à la sortie de l’adolescence y découvrirait les premiers sujets sur sa langue injustement méprisée, sa culture

bigarrée, son histoire complexe et souvent

cachée. Par procuration, on pouvait aisément s’imaginer titiller les puissants, revoir l’image de nos gouvernants non plus en totems écrasants, mais avec la saine illusion qu’ils pourraient presque être à hauteur d’homme. Surtout, la découverte d’une communauté de destin, ces Marocaines et Marocains qui, sans âpreté, trouvent dans la langue - la leur ou celle du colon, c’est selon – une façon de dire qui est à soi. Une communauté enveloppante pour les personnages insatisfaits, voulant faire un pas de côté devant l’image lisse et donc erronée de leur pays, que ce dernier protégeait à toute force. Après l’adolescence, et malgré une naïveté préservée, on comprend bien que la vérité ne se déclame pas par le “*Maroc tel qu’il est*”, et ne peut se résumer à un journal reflet de la réalité de son pays, mais qu’elle est à chercher dans ses hommes et ses femmes qui disaient le Maroc à leur image. Et ils l’ont fait avec tellement de courage et de talent que leurs plumes ont suscité des

vocations. *TelQuel* est donc devenu une institution. Avec résignation, et pour dire vrai, chaque égo doit reconnaître que cette institution n’a jamais été dirigée en reposant sur un homme ou une femme. Elle est l’alchimie, par chance et par choix, souvent heureuse, d’un collectif. D’autres en retiennent des leçons de journalisme, une fierté à braver

des tabous ou à bousculer l’ordre établi. Ici, on gardera ce théâtre de passions, d’amitiés, d’amour, de luttes et de combats, des aventures à la fois grisantes, enrichissantes et magnifiques, et absolument effrayantes et misérables.

Il est vrai que *TelQuel* offre un poste d’observation unique du Maroc, des autres, tous les autres. De nombreux ouvrages pourraient être écrits sur les différentes phases de ses 20 ans, sur les choix politiques d’une rédaction. Les positions, partis pris et luttes sincères. Les connivences voulues et les pressions subies. Ce que l’on regrette et ce que l’on emporte en reliques du passé. Glorieux, comme dirait le Guercifi fidèle. Mais ce journal, j’aime le croire, offre, plus qu’un autre, un poste d’observation unique de soi. Face à deux fronts, la journaliste acculée à choisir son camp fait ce choix, résumé par l’un des esprits les plus fins croisés à *TelQuel* : être contre l’un, mais aussi contre l’autre. Être ni l’un ni l’autre. Être l’autre, être soi. Être dans la nuance et en avoir le courage. ■



TELQUEL

Soutenez TelQuel

TelQuel est en partie financé par ses abonnés. Ce soutien nous permet de renforcer notre indépendance et de continuer à vous proposer un contenu crédible et innovant. Vous pouvez, vous aussi, contribuer au développement d'un journalisme de qualité en vous abonnant à TelQuel.

Abonnez-vous sur

TELQUEL.MA/ABO



Ou bien par WhatsApp
sur le 06 67 359 335

20
ANŞ
DÉJÀ



MEHDI BESAÏD
Ministre de la Culture,
de la jeunesse et de la
communication

“TelQuel est un des marqueurs les plus importants de la nouvelle ère, il a accompagné toute une génération par son engagement et celui de ses journalistes.”

J’ai été particulièrement marqué par vos publications qui ont suivi les attentats du 16 mai 2003, elles soulignaient de semaine en semaine le contraste qui s’était créé à l’époque entre des jeunes si proches et pourtant si éloignés. Si je devais en retenir deux, je retiendrais celle de “La poudrière” et celle de “La résistance”, qui sont pour moi le symbole de ce contraste, entre des jeunes Marocains qui ont fait le choix malheureux d’attaquer leur propre pays et d’autres qui, par la musique, par la culture, résistent. Cela fait écho à ma mission aujourd’hui, au service de ce Maroc ouvert tant sur sa propre culture que sur les autres cultures. Le combat mené par ces “résistants” continue et doit continuer. *TelQuel* est un des marqueurs les plus importants de la nouvelle ère, il a accompagné toute une génération par son engagement et celui de ses journalistes. *TelQuel* est le symbole d’une époque, d’un journalisme marocain libre ; et en cela, *TelQuel* doit continuer à pratiquer sa liberté, à dessiner le Maroc qu’il veut, à lui donner corps, et surtout à l’incarner. ■

FATHALLAH OUALALOU
Ancien ministre des Finances

“Ce journal me rappelle une autre revue : Lamalif”

Je suis un lecteur assidu de *TelQuel* et c’est avec un plaisir renouvelé que je retrouve votre hebdomadaire chaque vendredi en kiosque. J’y prends rendez-vous avec les éditorialistes, lesquels, chacun à partir de son approche, livre une analyse honnête de l’actualité nationale. *TelQuel* remplit un vide dans notre pays. Ce journal me rappelle, d’une certaine manière, une autre revue dans laquelle j’ai collaboré : *Lamalif*. Bien entendu, les contextes historiques sont différents. Mais ces deux revues, chacune à sa manière, ont apporté et apportent un élan au service de la

modernité, de la démocratie, des libertés, et des convergences régionales, comme celle du Maghreb qui demeure une utopie certes, mais une utopie essentielle. J’ajoute que j’apprécie particulièrement l’intérêt que vous accordez aux livres et à l’édition à travers votre excellente rubrique Qitab.

L’une des défaillances de ce pays réside dans le manque d’intérêt de nos concitoyens pour la lecture. Votre démarche tend à lutter contre cet état de fait et s’inscrit donc dans le bon sens. C’est donc avec enthousiasme que je souhaite à *TelQuel* de continuer sa belle aventure longtemps encore. ■



OMAR BALAFREJ
Ex-député

“Notre pays a besoin de subversion et de courage”

La Une qui m’a le plus marqué est celle de Nichane du 15 décembre 2006.

Les blagues sur “comment les Marocains rient au sujet de la religion, le sexe et la politique”. C’est à mon avis la Une la plus subversive, la plus insolente que le Maroc ait jamais vue. Elle bouleversait tous les codes avec courage. Notre pays a besoin de subversion et de courage. Il faut des journalistes et des militants capables d’aborder des sujets qui créent des ruptures. Pour *TelQuel*, j’ai donné de nombreuses interviews : à propos des Technoparks que j’ai dirigés pendant 9 ans, de L’Boulevard qui a ouvert le premier centre de musiques actuelles d’Afrique dans les sous-sols du Technopark de Casablanca, puis tout au long de mon mandat de parlementaire pour



m’opposer au gouvernement et surtout proposer des alternatives pour mon pays. *TelQuel* a souvent été, tout au long des 20 dernières années, le seul média crédible capable de transgression. Je dis bien crédible car votre média est capable de dire du bien de

programmes gouvernementaux lorsque ceux-ci sont bons et de critiquer ouvertement sans complexes et aborder des dossiers controversés avec sérieux. On ne peut pas construire de démocratie sans pluralité journalistique. Et je crois en la démocratie. C’est un système politique compliqué et parfois inefficace, mais c’est le seul qui puisse transformer un pays en développement en pays développé où la majorité de la population vit dignement et a de l’espoir. Bon vent *TelQuel* ! ■



MOHAMED BENCHAÂBOUN
Ex-ministre de l'Économie et des finances et nouvel ambassadeur du Maroc en France

“TelQuel, pour le segment de lecteurs à qui il s’adresse, pourra catalyser le débat avec bienveillance et engager un cercle vertueux”

Lecteur assidu de *TelQuel* depuis son lancement, je voudrais d’abord féliciter les fondateurs qui ont veillé, durant vingt ans, à maintenir l’indépendance et la crédibilité de cet hebdomadaire de qualité. Le management et les équipes de rédaction se sont toujours penchés, au fil de ces vingt ans, avec finesse d’analyse sur les sujets importants de notre pays avec, de surcroît, un travail minutieux d’investigation sur les dossiers centraux. Au moment où le Maroc, sous l’impulsion de Sa Majesté le Roi, a lancé des réformes structurelles et inscrit sa trajectoire future dans le cadre du Nouveau modèle de développement, une forte mobilisation de toutes les forces vives de la nation est attendue. Dans ce sens, le rôle des médias est crucial. *TelQuel*, pour le segment de lecteurs à qui il s’adresse, pourra catalyser le débat avec bienveillance et engager un cercle vertueux d’adhésion au train de réformes dont le pays a besoin

afin de poursuivre sereinement son développement. D’autre part, l’impérieuse nécessité d’une relance vigoureuse de notre économie post-Covid, dans le but de créer les conditions permettant de répondre aux attentes légitimes de nos concitoyens sur le plan social et en matière de réduction des inégalités, nécessite une grande pédagogie de communication pour susciter l’adhésion du plus grand nombre. Je suis convaincu que pour les sujets précités et pour bien d’autres, *TelQuel*, comme il l’a bien fait durant vingt ans, continuera à produire, avec objectivité, des articles de qualité et à enrichir le champ médiatique marocain. Je voudrais également profiter de cette occasion pour saluer le lancement du site Qitab.ma, initiative qui contribuera à faire aimer la lecture à beaucoup de jeunes de par son adaptation aux nouveaux modes d’achats en ligne. A l’occasion du 20e anniversaire de *TelQuel*, je souhaite, pour les deux prochaines décennies, davantage de succès au magazine et à toutes ses équipes. ■

HASSAN CHAMI
Ex-président de la CGEM

“Une ligne éditoriale qui continue à défendre les mêmes principes sans se mettre à dos le pouvoir est une meilleure révolution que de s’opposer frontalement”

Ce qui est marquant quand on regarde le parcours de *TelQuel* c’est la continuité de la défense d’un certain nombre de valeurs, notamment la démocratie et la liberté d’expression. Cette lutte a certes pris différentes formes mais la ligne éditoriale est restée immuable, l’ADN du journal n’a pas changé avec le temps. L’expression de la ligne éditoriale de *TelQuel* a des fois pris un trait virulent vis-à-vis du pouvoir



mais elle est revenue aujourd’hui à une meilleure convivialité tout en maintenant les principes éditoriaux. Et, personnellement, je trouve qu’une ligne éditoriale qui continue à défendre les mêmes principes sans se mettre à dos le pouvoir est une meilleure révolution que de s’opposer frontalement pour se retrouver obligé d’abandonner un journal et partir vivre ailleurs. On ne peut pas nier qu’au Maroc il y ait une évolution certaine sur les plans économique et social, mais cette évolution est accompagnée d’excès dans tous les sens. Avoir un journal avec une ligne de défense de la liberté de la presse, des valeurs démocratiques tout en garantissant la neutralité par rapport au courant politique qui s’exprime au Maroc est plus que jamais indispensable. *TelQuel* a réussi à trouver un équilibre, sans obéissance aucune et sans pour autant chercher à faire plaisir aux gens qui gouvernent. La seule chose qui compte aujourd’hui c’est la pérennité du magazine. ■



NOUREDDINE AYOUC
Publicitaire

“Je suis fier de voir que mon pays peut toujours proposer aux Marocains un média rigoureux et juste”

Aujourd’hui, la presse traverse des moments durs, difficiles et ardues pour assurer sa survie. La crise sanitaire liée au Covid-19 a stoppé net son élan depuis 2 ans.

Les réseaux sociaux et la multiplication des sites Internet se proclamant d’informations et s’octroyant un statut de média reconnu par le ministère de la Communication, qui tarde à mettre de l’ordre dans le Code de la presse, ont également porté un coup dur à celle-ci avec une concurrence rude, souvent déloyale. Les Marocains lisent très peu, c’est la faute à un enseignement défaillant et un État irresponsable. La presse est indispensable au développement socio-économique de notre pays. Depuis deux décennies, *TelQuel* a prouvé son engagement, son professionnalisme et son indépendance en offrant des sujets uniques, éclectiques et variés à ses lecteurs, dont je fais partie. *TelQuel* propose parmi ses nombreuses rubriques riches et variées, Qitab, qui me guide dans mes choix de romans par exemple. Je suis fier de voir que mon pays peut toujours proposer aux Marocains un média rigoureux et juste qui traite des sujets de notre société avec courage et honnêteté intellectuelle. J’invite mes compatriotes de tout âge, de toute catégorie socioprofessionnelle, de tout horizon à soutenir la presse, car elle est notre miroir, elle est notre alliée et notre boussole. Achetez *TelQuel*, abonnez-vous sur Internet et offrez-le aux amis qui vous sont chers, c’est le meilleur cadeau que vous puissiez leur faire. J’ai offert il y a quelques mois une dizaine d’abonnements à des amis et des stagiaires de Shem’s. L’un d’eux m’a dit quelques semaines après, que *TelQuel* l’a rendu plus riche intellectuellement et participé à son épanouissement. Quel beau témoignage. Longue vie au magazine et à la presse dans notre pays. Joyeux anniversaire *TelQuel* et longue vie. ■



SAMIRA SITAIL
Ex-directrice de l’information de 2M

“Vous venez nous concurrencer sur notre terrain puisque vous faites votre couv’ toutes les semaines sur le roi, ça fait vendre apparemment”

TelQuel a été un coup de fraîcheur, un coup de pied dans la fourmière, quand le magazine a été créé il y a vingt ans. C’est un média qui m’a fait découvrir un potentiel énorme de confrères dans la presse écrite, ça a été véritablement un découvreur de talents. C’est vrai, au niveau de la direction éditoriale, plusieurs noms se sont succédé, et pour certains peut-être, c’était un signe d’instabilité ou de confrontations d’idées internes, mais moi je dirais que c’est un signe de bonne santé du débat démocratique à l’intérieur de la presse. Il y a une anecdote qui me fait toujours sourire, c’est quand j’avais fait l’interrogatoire il y a quelques années : le journaliste me disait qu’on pouvait reprocher à 2M de toujours faire l’ouverture du journal sur le roi, et je lui ai répondu : “*Je peux vous faire le même reproche, vous venez nous concurrencer sur notre terrain puisque vous faites votre couv’ toutes les semaines sur le roi, ça fait vendre apparemment*”. Aujourd’hui, on sait que la presse est en crise et cette situation est très inquiétante pour le débat démocratique. Quels que soient les débats qui secouent actuellement la presse, voire pour certains médias leurs confrontations aux pouvoirs publics, l’État doit pouvoir encourager, aider à la préservation de ces médias, il y va de la crédibilité de ces pouvoirs publics eux-mêmes. Et dans un paysage médiatique où les valeurs journalistiques tendent à disparaître, *TelQuel* continue de se distinguer, de donner la preuve qu’on peut faire du journalisme professionnel dans ce pays malgré les moyens qui sont de plus en plus limités. Audace, professionnalisme, mais il y a aussi un sens politique au sein des équipes de *TelQuel*, un sens critique également, et c’est ce qui continue de distinguer cette publication des autres. ■



AHMED RÉDA CHAMI

Président du Conseil économique social et environnemental (CESE)

“Les premières années furent tumultueuses mais la persistance des équipes a permis au newsmag de s'épanouir, de résister”

En ma qualité de fondateur de *TelQuel* parmi d'autres, je suis ravi que ce journal fête ses 20 ans. Les premières années furent tumultueuses mais la persistance des équipes a permis au newsmag de s'épanouir, de résister. Grâce à sa ligne éditoriale indépendante et rigoureuse, *TelQuel* a pu se distinguer dans le paysage médiatique marocain. Les directeurs de publication qui s'y sont succédé ont chacun apporté leur pierre à l'édifice, permettant au magazine de porter une critique objective aux événements politiques, économique et sociétaux du pays. Une critique tournée vers le développement du Maroc. C'est cela qui a permis au magazine de se pérenniser et de constituer une voix singulière qui perdure. Cette ligne est un gage de démocratie pour le pays. Je souhaite donc longue vie à *TelQuel*. ■



DRISS GUERRAOU

Président de l'Université ouverte de Dakhla et ex-président du Conseil de la concurrence

“C'est une des voix de la culture, de l'espérance et de la croyance en un avenir meilleur”

T*elQuel*, comme j'ai pu l'observer depuis ses vingt dernières années, ce sont, d'abord, des femmes et des hommes porteurs d'une certaine vision de ce que devrait être une information au service d'un Maroc devant et pouvant relever les défis redoutables de la démocratie, de la modernité, du développement et du rayonnement international dans un monde de plus en plus ouvert, connecté et surtout incertain.

Ce sont, aussi, des valeurs en matière de communication et de conception de l'entreprise de presse que sont la libre pensée, l'audace, la rigueur et l'engagement citoyen, le tout porté par l'attachement à la recherche de la bonne source fiable, crédible et utile pour éclairer la société sur les enjeux majeurs de la nation. C'est, enfin, et ceci est important, une des voix de la culture, de l'espérance et de la croyance en un avenir meilleur, principes mobilisateurs dont a grandement besoin notre pays aujourd'hui, à la fois pour consacrer son exception en tant que système institutionnel multiséculaire et choix sociétal stratégique, et pour réinventer sans cesse son propre modèle de démocratie et de développement pour répondre aux besoins et aspirations des citoyens et aux impératifs et exigences de notre temps. ■



MOHAMED SAID SAADI

Economiste et ex-secrétaire d'Etat chargé de la Protection sociale

“*TelQuel* a réussi à relever le défi de la pérennité”

Lecteur fidèle et assidu du magazine *TelQuel*, je ne peux que me réjouir de le voir souffler sa vingtième bougie...

Alors que plusieurs publications journalistiques n'ont pu résister à l'épreuve du temps, aux coups politiques et autres pressions des intérêts en place, *TelQuel* a réussi à relever le



défi de la pérennité, d'abord grâce à sa ligne éditoriale à la fois libre, objective, crédible et indépendante. Grâce également au professionnalisme de ses journalistes, à la variété des thèmes abordés (politiques, économiques, sociaux et sociétaux, culturels, etc.), ainsi qu'à une certaine impertinence qui est sa marque de fabrique. Cette dernière ressort nettement de sa capacité à interpeller les pouvoirs dominants et à éclairer le/la lecteur/lectrice sur les défaillances de notre système politique et les maux qui rongent la société marocaine. Une autre qualité qui fait à mon avis la force de *TelQuel* est sa capacité à allier information fiable et de qualité et analyses et articles de fond. A ce titre, je voudrais souligner plus particulièrement le rôle "politique" qu'assume modestement *TelQuel*, contribuant ainsi à faire évoluer les rapports de force au sein de la société marocaine en faveur des valeurs de démocratie, de liberté, de dignité humaine et d'égalité entre les sexes. ■

MOHAMED ABDELWAHAB RAFIKI ALIAS ABOU HAFS
Chroniqueur à Zamane et ex-salafiste

“J’aime beaucoup votre magazine pour les enquêtes et les reportages qui osent parler de politique, de religion, et de sexe, cette “trinité interdite”

Je félicite *TelQuel* pour ce que vous avez fait durant deux décennies, ce n’est pas facile. Nous parlons d’un support indépendant qui a survécu à plusieurs problèmes



et qui a révélé beaucoup d’affaires à l’échelle nationale. Personne ne peut remettre en question la force de *TelQuel* dans le paysage médiatique marocain, une force qui réside dans sa ligne éditoriale et dans sa liberté de penser. Cette liberté peut varier selon le contexte politique au Maroc, mais *TelQuel* a toujours été avant-gardiste. J’aime beaucoup votre magazine pour les enquêtes et les reportages qui osent parler de politique, de religion et de sexe, cette “trinité interdite”. Evidemment, j’ai été marqué par la couverture où vous avez dressé mon portrait. D’abord, c’était une belle photo. Ensuite, mon interview sur l’héritage dans ce numéro a été déterminante pour moi. J’étais intervenu chez vous quelques jours après un passage très polémique sur 2M, suite auquel j’ai été ciblé par les menaces de plusieurs islamistes. Cette interview m’a permis de clarifier plusieurs points de ma pensée. Le paysage médiatique marocain aura toujours besoin de votre ligne éditoriale, qu’on soit d’accord avec vous ou pas. ■

HASSAN AOURID
Universitaire et ancien porte-parole du Palais

“Vous avez contribué à forger une conscience politique”

Si je devais retenir une Une en particulier, ce serait peut-être le premier numéro de *TelQuel*, “Voyage au cœur de la police”. Vous êtes un organe de presse avec une identité propre, un magazine d’information et d’analyse qui a toujours osé poser des questions et des débats importants pour le Maroc, sans pour autant verser dans l’invective. C’est ce côté sobre, mais avec retenue, qui lui a conféré cette identité lui permettant de s’inscrire dans le temps. *TelQuel*, c’était aussi le réceptacle de belles plumes de plusieurs journalistes



et intellectuels. J’ai suivi également avec beaucoup d’intérêt la version arabophone, *Nichane*, qui s’est distinguée, elle aussi, par son originalité et la qualité des débats qu’elle imposait. Malheureusement, elle n’a pas eu la même longévité que *TelQuel*. Cela

dit, les deux supports auront été durant cette période des cas d’école. Je le dis souvent, une nation a besoin d’un drapeau, d’un hymne, mais elle a aussi besoin d’un organe de presse. Ce sont aussi des organes de presse qui font les nations. Dans ce sens, vous avez contribué à forger une conscience politique et d’appartenance de ce pays. ■

MOMO
Cofondateur de L’Boulevard

“L’histoire d’amour entre L’Boulevard et *TelQuel* a commencé avec l’affaire des 14 musiciens accusés de satanisme en 2003”

Dans ma tête, *TelQuel* fait partie d’une sorte de mouvement qui a démarré au début des années 2000 avec les festivals L’Boulevard et Essaouira, dans *TelQuel* et *Le Journal*. La liberté qu’il y a eu à ce moment-là, ça fait partie du même pack. On a eu 5-6 ans exceptionnels, que ça soit pour l’art ou pour la presse. L’histoire d’amour entre L’Boulevard et *TelQuel* a commencé avec l’affaire des 14 musiciens accusés de satanisme en 2003 et la fameuse couv’ avec les manches

de guitare cassés. Cette couv’, c’est l’un des moments fondateurs de cette communauté qui a évolué après. Avant c’était un réflexe pour beaucoup de gens d’acheter *TelQuel* le samedi matin, c’était une tradition. C’est un média qui avait beaucoup de courage avant et



qui en a un peu moins aujourd’hui... C’est toujours bien d’avoir une bonne presse dans un pays, mais il faut avoir une presse courageuse aussi, qui ose. Il faut se battre pour ça, et *TelQuel* peut être en tête des médias qui se battent pour la liberté d’expression. ■

NEILA TAZI

Fondatrice du Festival Gnaoua d'Essaouira et parlementaire

“Le magazine a changé d'actionnaires et d'équipe tout en assurant la continuité sans jamais manquer son rendez-vous avec les lecteurs”

Parmi les 971 couvertures audacieuses de *TelQuel*, c'est incontestablement celle-ci, la numéro 33 datant de juin 2002, qui restera pour moi un souvenir impérissable. Je suis heureuse de me remémorer une époque où une rédaction toute entière avait suffisamment de passion et de cran, assez de moyens et de liberté pour consacrer une couverture et 16 pages à un festival ! Un festival pas comme les autres, un projet culturel qui allait devenir une véritable lame de fond et dont l'équipe de *TelQuel*, avec à sa tête Ahmed Benchemsi, avait compris et anticipé le sens profond. Triste parce que je dis cela 20 ans après, sachant que la passion de l'équipe *TelQuel* est toujours la même, mais à une époque où consacrer plus de deux pages à un festival relèverait de l'exploit tant les médias sont affaiblis par le manque de ressources et de moyens. Médias et culture même combat ! *TelQuel*, c'est le magazine marqueur pour toute une génération, un hebdomadaire qui, à côté d'autres malheureusement disparus, a su raconter, dénoncer, expliquer et accompagner la transition, puis résister face aux difficultés, changer d'actionnaires et d'équipe tout en assurant la continuité sans jamais manquer son rendez-vous avec les lecteurs. C'est la preuve même de la solidité du projet.

TelQuel c'est aussi un groupe média, avec le défunt *Nichane*, *TelQuel* Arabi, les éditions spéciales... et une équipe de pros qui se sont succédé tout au long de ces 20 années, dont de nombreux noms qu'on ne peut oublier tels que Hassan Hamdani, Yassine Zizi, Meriem Alaoui Mdaghri, Maria Daif, Ahmed Najim, Driss Ksikes, Ariane Melazini, Mohamed Boudersham, Karim Boukhari, Driss Bennani, Karim Tazi, Jules Crétois, Kawtar Oudhiri, Zainab Aboufaraj, Ahmed Arfaoui, Jassim



Ahdani, Wassila Slassi, Sara Barghout, Nizar Bennamate, Hayat Gharbaoui, Houssam Hatim, Ghita Ismaili, Yassine Majdi, Anaïs Lefébure, Imane Naciri, Mokhtar Omary, Ahmed Mediani, Abdallah Tourabi, Aïcha Akalay, Thomas Savage, Fatym Layachi, Rachid Tniouini et bien sûr Réda Dalil, directeur actuel, le romancier éditorialiste à la plume déconfinée, indépendant, impartial et honnête. Il y a aussi, bien sûr, Ahmed Benchemsi, le fondateur fonceur qui fait grincer des dents. Et Réda Allali bien sûr !

Et son désormais célèbre Zakaria Boualem, le Guercifi garant de la continuité de *TelQuel*. A travers ses plumes, *TelQuel* a su se rendre indispensable. De magazine papier, il a réussi le passage vers le digital. Heureux 20e anniversaire à l'occasion duquel je formule le vœu de voir le nombre

d'abonnés se multiplier pour assurer la longévité et l'indépendance de ce magazine de référence. Car une presse forte et indépendante est un des piliers de la démocratie. Hommage donc à Khalid El Hariry qui veille aujourd'hui à ce que *TelQuel* soit toujours là. ■



ASMA LAMRABET

Islamologue

“Il résonne en moi comme une dynamique, qui est celle de la jeunesse du Maroc”

Ma première entrevue avec *TelQuel* date de 2009. Je passais dans l'interrogatoire de la semaine, autour des réflexions que j'émettais sur l'islam. On avait



pris ma première réflexion avec des pincettes, avec une certaine critique, mais qui a toujours été constructive. Un peu moins de dix ans plus tard, en 2018, *TelQuel* m'a dédié une couverture qui défendait corps et âme mes positions. C'est un magazine qui, d'une certaine manière, m'a accompagnée. Il résonne en moi comme une dynamique, qui est celle de la jeunesse du Maroc. *TelQuel* a toujours fait dans la critique et le renouveau, mais jamais dans la colère ou la haine. La subversion s'est toujours faite dans l'apaisement, alors que l'on a souvent tendance à penser que les gens à contre-courant sont violents. En cela, *TelQuel* est aussi un accompagnateur de la jeunesse marocaine. C'est pour toutes ces raisons-là que *TelQuel* doit continuer à exister dans 20 ans. Au fil des années, la dynamique de *TelQuel* a reflété les mouvements de la société marocaine, ainsi que de profondes métamorphoses sociétales. Dans 20 ans, nous aurons besoin d'un média qui continue à faire ce travail. C'est aussi une action citoyenne que d'être solidaire avec des médias qui font leur travail pour la société. ■

ABDELLAH TAÏA

Écrivain

“Il n’existait pas de visage marocain qui incarnait la cause LGBT de manière franche et assumée”

Mon coming-out s’est fait sur *TelQuel*, mais pas avec la couv’. C’était un an plus tôt, en janvier 2006, dans un portrait d’une page, à l’occasion de la coédition de mon livre *Le rouge du tarbouche chez Tarik Editions*. La journaliste m’a demandé clairement si elle pouvait écrire que je suis homosexuel. La réponse était simple : oui ou non. C’était une histoire de secondes, mais il fallait que je mesure ma capacité à assumer ces propos. La littérature que je faisais déjà à l’époque est celle de la vie, pas de la fiction. Je ne peux pas écrire que je suis homosexuel dans un roman, et dire que je ne le suis pas dans la vraie vie. Il fallait casser cette contradiction. Alors j’ai répondu oui. Ça a bien sûr fait scandale. Je l’avais vu venir, d’autant plus qu’il n’existait pas à l’époque de visage marocain qui incarnait la cause LGBT de manière franche et assumée. J’ai par la suite été contacté par des médias arabophones, à qui j’ai donné

des interviews, et cela a pris de plus grandes proportions. Rachid Niny me dédiait des chroniques à charge, j’étais devenu sa bête noire, il disait même qu’il fallait interdire mes livres ! Mais *TelQuel* a continué à me soutenir. Je continuais d’affronter cette vague médiatique, seul, et je me disais que je n’avais pas le droit de renoncer ou de me taire. La

littérature était une arme pour donner de la visibilité à ceux qui ont vécu la même chose que moi, mais qui n’ont jamais pu parler. Je ne répondais pas directement aux attaques, car l’idée n’était pas de me défendre moi, mais de continuer à faire évoluer la cause malgré tout. *TelQuel*, qui était très proche des mouvances de la société marocaine, a vu tout ça. C’est comme ça qu’un an plus tard, Karim Boukhari m’a proposé cette couverture. Quand elle est sortie, une partie de moi était très fière et l’assumait. L’autre avait peur. J’avais beau avoir toutes les forces possibles pour écrire, je restais un



Marocain qui a vécu son homosexualité dans la solitude absolue. Je voulais faire face à ça, me donner la possibilité de faire quelque chose d’inspirant pour les autres, répondre à toutes les critiques de manière intelligente, et rester maître de mon discours. Je voulais être à la hauteur, mais je ne savais pas que cette couverture allait devenir aussi emblématique. Mon apparition en



tant qu’écrivain homosexuel marocain a coïncidé avec le moment où *TelQuel* faisait bouger des lignes politiques de manière cruciale. Après, il y a eu aussi la fameuse lettre *L’homosexualité expliquée à ma mère* que j’ai aussi publiée dans vos colonnes. Je crois que ça a encore fait plus scandale que la couv’, parce que d’un coup, on associait la figure de la mère et l’homosexualité, et certains y ont vu une sorte d’obscénité... Alors que c’était une lettre remplie d’amour. En 2009, il y a eu *Lettres à un Jeune Marocain*, que *TelQuel* a distribué avec son numéro d’été. C’est comme ça que *TelQuel* a joué un rôle dans l’accompagnement de la société marocaine, dans cette manière de provoquer des moments chocs, pour que les Marocains se regardent en face. Cette couv’ faisait partie de ces moments-là. En vingt ans, *TelQuel* a beaucoup croisé mon chemin : au fond, je dis que je lui dois énormément, et que je lui en serai à jamais reconnaissant. ■

NOUR-EDDINE LAKHMARI

Réalisateur

“Ils ont écrit : “Le Maroc qui s’assume”. Cette phrase m’a beaucoup marqué”

Al’époque où la couv’ sur *Casanegra* a été réalisée, une énergie incroyable se dégageait autour de ce film. Les journalistes de *TelQuel* m’ont contacté pour le voir, et ont tout de suite décidé de le soutenir. Je voulais qu’on en parle

comme un film sur le Maroc moderne et décomplexé, capable d’assumer ses qualités et défauts. Dans le dossier, ils ont écrit : “Le Maroc qui s’assume”.

Cette phrase m’a beaucoup marqué, parce que c’était ma vision, et ils l’ont tout de suite compris en regardant le film. Ils ont choisi de mettre le personnage de Zriek en couv’, ce qui, je trouve, était très symbolique. *TelQuel* a réellement accompagné ce film. Je ne l’ai pas vécu comme un soutien personnel, à moi en tant que personne, mais un soutien à la culture et toute la “nahda” culturelle qui avait lieu à ce moment. *TelQuel* faisait partie de ce mouvement d’ouverture sur un nouveau Maroc culturel : un Maroc adulte, que l’on ne va plus infantiliser avec des étrangers qui viennent nous filmer et raconter nos histoires. Dorénavant, on faisait nos propres films, livres, pièces de théâtre et musiques... Pour moi, cette couv’ soutenait le fait qu’aujourd’hui, les choses ont changé et que nos artistes créent et racontent leurs propres histoires et images, telles qu’elles sont. ■



CHAKIB ALJ

Président de la CGEM

“TelQuel a su relever avec brio le défi de la digitalisation et mettre en place de nouvelles plateformes comme Diaspora, Qitab ou encore des formats audiovisuels interactifs”

Il y a deux décennies, un nouveau média venait enrichir le paysage médiatique national et offrir aux Marocains un nouveau regard sur l'actualité de leur pays et au-delà. *TelQuel* a réussi, depuis, à garder sa place de support d'information de qualité. Il a également contribué, avec engagement et pluralisme, à enrichir le débat public sur des questions d'ordre social et économique. À l'occasion du 20e anniversaire de votre magazine, j'aimerais féliciter les femmes et les hommes du groupe pour leur rigueur, leur créativité, ainsi que pour la richesse et la pertinence de chacun des numéros, attendus avec impatience par les lecteurs fidèles. Je tiens également à saluer la stratégie de diversification adoptée par *TelQuel*, qui a su, d'une part, relever avec brio le défi de la digitalisation, et d'autre part, mettre en place de nouvelles plateformes comme Diaspora, Qitab ou encore des formats audiovisuels interactifs. La mobilisation de votre magazine, depuis le début de la crise du Covid-19, a aussi été remarquable, à travers un suivi et une analyse continus de la situation économique, notamment à travers les cahiers #restart. Au fil des épisodes, #restart représentait une tribune pour les acteurs économiques pour exposer, avec recul, leur vision et leurs idées innovantes pour une relance post-Covid rapide et effective. Je souhaite à *TelQuel* pleine réussite pour les nombreuses années à venir ! ■



IBTISSAME BETTY LACHGAR

Porte-parole du M.A.L.I

“Plus de 100 agents contre 10 sandwiches”

C'était la première action du Mouvement alternatif pour les libertés individuelles (M.A.L.I.), en 2009. Nous avons lancé, avec la journaliste Zineb El Rhazoui, un appel sur Facebook. À l'époque - aujourd'hui encore -, la désobéissance civile, qui consiste en des actions-chocs pour provoquer le débat, était mal comprise. L'idée de ce pique-nique pendant ramadan, c'était pour dénoncer l'article 222 (*“Celui qui, notoirement connu pour son appartenance à la religion musulmane, rompt ostensiblement le jeûne dans un lieu public pendant le temps du ramadan, sans motif admis par cette religion, est puni de l'emprisonnement d'un à six mois et d'une amende de 12 à 120 dirhams”*, ndlr). Une action purement symbolique : il ne s'agissait aucunement de manger sous le nez des passants en plein ramadan. D'ailleurs, l'action n'avait pas eu lieu puisque nous avons été virés de Mohamma par le maire lui-même. La ville était quadrillée : policiers à moto, à cheval, barrages... tout un arsenal pour six personnes qui voulaient pique-niquer dans une forêt. Le quotidien espagnol *El Mundo* avait titré *“Plus de 100 agents contre 10 sandwiches”*, un bon résumé (rires). L'action n'avait attiré que quelques journalistes espagnols, *TelQuel* et le *Journal*



Hebdo. Les autres nous ont descendus plus tard, la palme revenant à *Al Massae* qui avait piraté ma boîte mail et étalé son contenu en Une. Quant aux associations, seules l'AMDH et Bayt Al Hikma s'étaient prononcées. Heureusement qu'une certaine presse osait parler de ces sujets sensibles. On a ainsi pu voir le soutien franc et sans demi-mesure de *TelQuel*. Il y a eu un premier article, et la semaine suivante, la couv'. C'était très audacieux, mais pas étonnant : *TelQuel* a toujours été avant-gardiste, progressiste, libre. Un média qui n'a pas peur de bousculer pour provoquer la réflexion. En revanche, le bandeau sur les yeux, ce n'était pas utile : on ne s'est jamais cachées (rires)! Cette couv' a participé à ouvrir le débat sur ce sujet de la liberté de conscience et de la laïcité, et aujourd'hui, une partie de la société civile demande l'abrogation de cet article liberticide, ce qui est déjà une victoire. ■



AZIZ AKHANNOUCH RENCONTRE LES PRÉSIDENTS DES CRI

INVESTISSEMENT. Le Chef du gouvernement a présidé une réunion consacrée à l'examen de l'ensemble des mesures nécessaires pour stimuler la relance économique en encourageant et facilitant l'investissement. La réunion a concerné la contribution des CRI à la mise en œuvre, au niveau régional, des politiques publiques en matière d'investissement, et a permis de revenir sur le travail important effectué par ces centres au cours des deux dernières années, après la profonde réforme opérée sous l'impulsion de Mohammed VI. ■

CRI DE FÈS-MEKNÈS : APPEL À MANIFESTATION D'INTÉRÊT

DIGITALISATION. Le CRI de Fès-Meknès vient de lancer un appel à manifestation d'intérêt dans le domaine de la digitalisation de la commercialisation des produits au niveau de la région. Cet appel à projet intervient dans le cadre de la mise en œuvre de la convention signée, en juin dernier, entre le CRI Fès-Meknès et Glovo Maroc, entreprise spécialisée dans la livraison à domicile, portant sur le lancement d'un programme d'accompagnement des commerçants, des coopératives, des artisans et des traiteurs de la région. ■

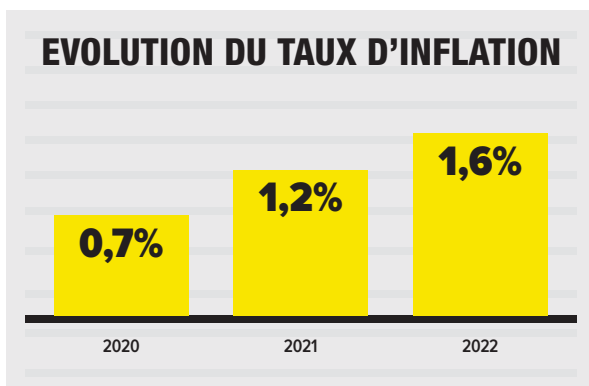


ÉLECTRICITÉ

LE GOUVERNEMENT ADOPTE UN PROJET DE LOI SUR L'ÉNERGIE ÉLECTRIQUE

Le Conseil de gouvernement, réuni le 11 novembre, a adopté le projet de loi n° 82.21 relatif à l'autoproduction d'énergie électrique. Présenté par la ministre de la Transition énergétique et du développement durable, Leila Benali, ce projet de loi vient adapter le cadre législatif et réglementaire régissant l'autoproduction d'énergie électrique. Il vise, notamment, à réglementer l'activité de cette autoproduction à des fins d'autoconsommation et ce, quels que soient la source de production, la nature du réseau, le niveau de la tension ou la capacité de l'installation utilisée, tout en assurant la sécurité du réseau électrique national et le respect des principes de transparence et de non-discrimination entre les différents intervenants. Ce projet de loi repose sur un certain nombre de principes fondamentaux, dont le droit pour toute personne physique ou morale de droit public ou privé de bénéficier du statut d'auto-producteur, à quelques exceptions près, conformément au principe de neutralité. ■

LE GRAPHE



©SOURCE : BANK AL-MAGHRIB

616 MDH

C'est le budget prévisionnel alloué à l'investissement pour le département du tourisme en 2022.



Indice de performance climatique 2022 : le Maroc toujours dans le top 10 mondial

CLIMAT. Selon le nouveau rapport publié par les ONG Germanwatch, The New Climate Institute et The Climate Action Network, en marge de la COP26 tenue à Glasgow, le Maroc figure dans le top 10 des pays leaders en matière de lutte contre le réchauffement climatique. Sur les 68 pays étudiés, le Maroc occupe la 8e place dans le classement avec un score de 71,64 derrière le Danemark (4e), la Suède (5e), la Norvège (6e) et le Royaume-Uni (7e). Le Maroc a perdu une place dans le classement mondial en comparaison avec l'année précédente. ■

L'ÉDUCATION
D'ABORD

Tunisien d'origine, Tawhid Chtioui grandit et fait l'essentiel de sa scolarité au pays du jasmin avant de poursuivre ses études universitaires en France. Diplômé d'un doctorat en sciences de gestion de l'université de Paris-Dauphine en 2007, il démarre aussitôt sa carrière dans le monde académique. Entre la France, l'Égypte, les États-Unis, la Chine ou encore la Russie, il enseigne diverses disciplines liées au management, à la stratégie et au contrôle de gestion dans différentes universités, en passant notamment par Reims Management School et l'EDHEC Business School de Lille. *"Depuis tout jeune, j'avais une idée précise de ce que je voulais faire plus tard : je voulais avant tout faire carrière dans le monde éducatif pour créer de l'impact", nous confie-t-il à l'autre bout du fil.*

RETOUR AU
CONTINENT

En 2011, il suit le programme de leadership de l'université Harvard à Boston, dans l'optique d'approfondir ses connaissances en pilotage des institutions de l'enseignement supérieur et de prendre plusieurs postes de responsabilité. Suite à cela, il évolue dans plusieurs fonctions dans différentes institutions académiques. Tawhid Chtioui est décoré Chevalier de l'Ordre des Palmes Académiques en 2016 par la France. Durant la même année, il retourne à son continent natal en rejoignant l'Emlyon business school pour le développement et le pilotage des activités de l'école au Maroc et en Afrique, avant de se voir confier en 2019 la direction générale du groupe. *"Les différents postes que j'ai pu occuper m'ont permis de découvrir d'autres aspects de l'enseignement supérieur, notamment ceux relatifs à l'ingénierie pédagogique et à la construction des programmes", explique-t-il.*

Tawhid Chtioui
L'ÉCOLE INTELLIGENTE

Après avoir lancé son école supérieure d'Intelligence artificielle en France, le serial entrepreneur dans le domaine de l'enseignement supérieur et la formation revient à son continent d'origine pour diriger, au Maroc, l'Institut supérieur d'ingénierie et des affaires (ISGA).



RÉDUIRE UN GAP

Après avoir mis son école sur les rails, Tawhid Chtioui retourne une deuxième fois sur le continent africain et prend, en novembre 2021, la présidence du conseil d'administration et la direction générale de l'Institut supérieur d'ingénierie et des affaires (ISGA) au Maroc, en acquérant, avec le fonds d'investissement AfricInvest, 80% du capital du groupe. L'entrepreneur aspire, à travers cet investissement, à apporter sa pierre à l'édifice du monde académique africain et à participer à réduire le gap numérique et de recherche scientifique entre le vieux continent et l'Afrique. *"Nous devons être en capacité de produire des connaissances propres à notre continent en prenant en considération les spécificités de notre culture et notre patrimoine, dans une logique d'employabilité et de développement économique", espère-t-il.*

UNE ÉCOLE INTELLIGENTE

Après une longue carrière déjà riche dans l'enseignement aux quatre coins du monde, il décide en 2020 de se tourner vers l'entrepreneuriat. Le déclic lui vient au tout début de la crise sanitaire quand il se rend compte que le futur appartient au numérique. *"En quittant Emlyon, j'ai eu plusieurs propositions dans la continuité de ce que j'avais déjà fait. Mais le soir du premier jour du confinement, alors que le monde s'arrêtait, j'étais en route, j'ai compris qu'on avait besoin de passer de la performance du plus à la performance du mieux en créant une école qui réponde aux enjeux d'un secteur de l'enseignement supérieur en pleine mutation".* C'est ainsi que Aivancity, la Grande École de l'Intelligence Artificielle et de la Data, voit le jour en France en 2021. Au-delà des défis techniques de l'IA, Tawhid Chtioui rêve d'offrir un nouveau modèle éducatif permettant plus d'hybridation, d'ancrage territorial, de diversité et d'inclusion. L'école est alors construite non seulement autour des aspects techniques de l'IA, mais également en considérant ses implications sur l'entreprise et son impact sur l'humain et la société.



Approfondissez votre suivi de l'actualité

JE M'ABONNE À TELQUEL

Sur telquel.ma/abo ou en remplissant le coupon ci-dessous

1 AN
à la Formule intégrale
(papier + digital) pour
799 DH*

1 AN
à la Formule
digitale pour
599 DH

1 AN
à la Formule digitale
étudiant pour
349 DH**

Mme M.

Nom et prénom :

Adresse de livraison :

.....

Code Postal : [] [] [] [] [] Ville :

Tél. (facultatif) :

Email :

* Prix à l'étranger : UE/MAGHREB : 200EUR - USA/RESTE DU MONDE : 250\$

** Une attestation de l'établissement d'enseignement est à joindre obligatoirement à ce coupon)

Pour plus d'informations, vous pouvez nous contacter :

✉ Par email sur : abo@telquel.ma

☎ Par téléphone ou WhatsApp au : 06 67 359 335

Ci-joint mon règlement à l'ordre de
TELQUEL DIGITAL par :

Chèque bancaire⁽¹⁾

Espèces⁽²⁾

Virement⁽³⁾

(1) Chèque libellé à l'ordre de Telquel Digital, barré et non endossable, à déposer directement dans nos locaux au 34 rue Charam Achaykh 5ème étage Quartier Palmier, Casablanca. Pour la collecte à votre domicile ou dans vos bureaux, nous contacter au 06 67 359 335. (Casablanca et Rabat uniquement).

(2) À déposer directement dans nos locaux au 34 rue Charam Achaykh 5ème étage Quartier Palmier, Casablanca. Pour la collecte à votre domicile ou dans vos bureaux, nous contacter au 06 67 359 335. (Partout au Maroc).

(3) Virement à l'ordre de Telquel Digital / RIB : 011 780 0000 14 210 00 61112 64 / CODE SWIFT : BMCE MAMC / IBAN : MA64.

Diaspora



Le ministre marocain Mohcine Jazouli (à droite) signant un accord avec le représentant israélien Shlomo Mor-Yosef, le 22 décembre 2020 à Rabat.

INVESTIR AU MAROC

Tourisme, tech, agriculture, médias...

Ces secteurs particulièrement dynamiques des nouveaux investissements israéliens au Maroc



LA NORMALISATION DES RELATIONS ENTRE LE MAROC ET ISRAËL A OUVERT LA VOIE À DE NOMBREUSES OPPORTUNITÉS D'AFFAIRES. ZOOM SUR LES SECTEURS PARTICULIÈREMENT DYNAMIQUES ET SUR LES PERSONNALITÉS ET INSTITUTIONS QUI FACILITENT CES ÉCHANGES ÉCONOMIQUES, DONT LE VOLUME POURRAIT PASSER DE 150 MILLIONS DE DOLLARS AUJOURD'HUI À PLUS D'UN MILLIARD D'ICI TROIS ANS.

Le 10 décembre 2020 est une journée dont se souvient encore, sourire aux lèvres, Adiv Baruch, président de l'Institut d'exportation israélien : *"Alors que le monde entier est empêtré dans une crise sanitaire sans précédent, nous avons enfin appris une bonne nouvelle."* Ce jour-là, les accords d'Abraham rétablissent les relations diplomatiques entre le Maroc et Israël, en échange de la reconnaissance américaine de la souveraineté du royaume sur le Sahara. Vingt ans tout juste après la fermeture des bureaux de liaison à Rabat et à Tel Aviv. Un *"jour historique"*, s'enthousiasme Adiv Baruch, où *"toutes les opportunités potentielles sont enfin devenues possibles"* et qui a donné des idées à de nombreux acteurs économiques, conscients de la manne que pouvait représenter la reprise des échanges commerciaux directs. Si, aujourd'hui, seuls 3000 juifs vivent encore au Maroc, ils seraient près de 800 000 Marocains en Israël. Soit autant de personnes susceptibles de vouloir se rapprocher de leur pays d'origine, quel qu'en soit le chemin.



Tourisme "généalogique"

Une partie d'entre eux choisissent par exemple de partir à la découverte de leur culture familiale. Cette année, le Maroc se prépare en effet à accueillir 200 000 touristes israéliens, au lieu de 50 000 habituellement, a fait savoir Nadia Fettah Alaoui, la ministre marocaine du Tourisme, sur la chaîne de télévision israélienne Kan. Pour les accueillir dans les meilleures conditions, le royaume a spécialement formé des professionnels du secteur sur la culture juive et sur l'histoire du patrimoine juif marocain, à travers des séminaires et des formations dédiés. La compagnie nationale Royal Air Maroc a également nommé un représentant en Israël, en vue d'ouvrir une ligne directe. C'est déjà chose faite pour les concurrentes israéliennes, puisque Israir et El Al proposent, dès le 25 juillet, des liaisons Tel Aviv-Casablanca et Tel Aviv-Marrakech. Arkia, un autre transporteur israélien, devait lancer la sienne le 3 août.

"Attente immense" de la tech israélienne

Après l'été et la fin des vacances, ces vols serviront aux hommes et aux femmes d'affaires des deux pays. Car, selon Adiv Baruch, *"l'attente est immense du côté oriental de la Méditerranée"*, notamment dans les secteurs des nouvelles technologies et de l'informatique. *"Les sociétés israéliennes regardent désormais le Maroc avec intérêt, elles ont très envie de travailler avec le royaume sur ces questions, assure-t-il. D'autant plus depuis la pandémie de Covid-19, où la technologie a beaucoup été mise à contribution, à des fins médicales notamment."* Pour le responsable israélien, *"cette crise nous a fait entrer dans une nouvelle ère digitale. (...) À nous, Israéliens comme Marocains, d'exploiter ce potentiel et d'en récolter les bénéfices."* Si la dy-



Des manifestants pro-palestiniens devant le parlement à Rabat, dimanche 16 mai 2021.

namique s'enclenche "à hauteur de nos exigences, le volume des exportations de produits israéliens vers le Maroc pourrait, d'ici à trois ans, dépasser un milliard de dollars", espère Adiv Baruch.

Agriculture, eau, pisciculture... les priorités de la CCIM

Daniel Rouach, lui, est "certain qu'en matière de technologie, les Israéliens vont signer des accords très importants avec le Maroc dans le domaine de la défense, de la sécurité [un partenariat sur la cybersécurité a été conclu à la mi-juillet entre les autorités des deux pays, d'après un tweet de David Govrin, le chargé d'affaires israélien à Rabat], de l'irrigation, de la santé", a-t-il affirmé au micro de Radio J, station de la communauté juive de France. Pour faciliter les échanges et atteindre cet objectif, les représentants de l'État hébreu pourront désormais s'appuyer sur la Chambre de commerce Israël-Maroc (CCIM), lancée à la mi-juin à Tel Aviv et dont Daniel Rouach assure la vice-présidence. Les priorités de l'organisation présidée par Yehuda Lancry, ancien ambassadeur d'Israël à Paris et à l'ONU ? L'agriculture, la pisciculture, la gestion de l'eau et l'agroalimentaire. Un dernier secteur qui a d'ailleurs fait l'objet, le 1^{er} avril, d'un accord entre l'Association marocaine des exportateurs (Asmex) et l'European Kosher, qui prévoit la mise en œuvre d'une stratégie de labellisation des produits casher marocains. Pour le moment, "la CCIM rassemble des hommes d'affaires de Jérusalem, de Tel Aviv et de Beer-Sheva. Mais nous avons eu beaucoup de demandes de Marocains qui souhaitent également [en] faire partie", a fait savoir Daniel Rouach. En pointe dans l'automobile, le textile, l'industrie chimique et l'agriculture, le Maroc pourrait profiter de la normalisation des relations pour booster ses

spécialités phares. Une importante délégation marocaine s'est d'ailleurs rendue à Tel Aviv, les 14 et 15 juin 2021, afin de participer à la 30^e édition d'AgroMashov, gigantesque salon consacré à l'agriculture. Le plus grand producteur et exportateur d'avocats du Maroc, Adil Simo Abdu, avait notamment effectué le déplacement.

"Nouveau Moyen-Orient" médiatique

Le nouvel intérêt israélien pour le Maroc s'incarne aussi au sein des grands groupes médiatiques. Après l'ouverture en juin d'un bureau aux Émirats arabes unis – également signataires des Accords d'Abraham –, la chaîne israélienne d'informations en continu i24news pourrait-elle s'installer dans le royaume ? "Nous le ferons dès que l'opportunité se présentera, c'est une certitude", répond Frank Melloul, son PDG. "Nous allons d'abord y installer un correspondant, puis une antenne lorsque des partenariats seront conclus au Maroc." "La forte demande du public, le succès des reportages et des sujets sur le royaume, ainsi que les audiences enregistrées le jour de l'annonce de la normalisation" ont convaincu le patron de se lancer dans le projet. Et de diffuser, dans le pays, sa vision d'un "nouveau Moyen-Orient". Au Maroc, pourtant, cette conception ne convainc pas tout le monde, moins de la moitié de la population (41 %) approuvant la normalisation des liens avec Israël – selon l'Arab Barometer, qui souligne néanmoins le caractère particulièrement élevé de ce pourcentage par rapport aux autres nations arabo-musulmanes. Une partie de la société s'inquiète ainsi des conséquences de ces Accords sur le soutien du royaume à la Palestine. Et ce, même si le roi Mohammed VI a assuré dans un communiqué que "ces mesures n'affectaient en aucune manière l'engagement permanent et soutenu du Maroc en faveur de la cause palestinienne juste". Le sujet, sensible, pourrait expliquer le décalage entre montants officiels et officieux des échanges entre Tel Aviv et Rabat. Selon Daniel Rouach, "les chiffres sont couverts par une sorte de secret défense". Si, officiellement, les sommes "s'élèvent à 50 millions de dollars", en réalité, elles avoisineraient plutôt les "150 millions", a-t-il déclaré, "puisque beaucoup de ces échanges sont faits via des pays tiers. Vous avez par exemple des produits israéliens qui arrivent en France et qui sont ensuite exportés vers le Maroc." Reste à savoir dans quelle proportion la normalisation changera la donne.

CULTURE

Habib Dechraoui, un parcours tout en Arabesques

SINUEUX, FOISSONNANT, JALONNÉ DE NŒUDS CLÉS AUX RAMIFICATIONS FÉCONDES, L'ITINÉRAIRE DE HABIB DECHRAOUI, À L'IMAGE DES ARABESQUES, DU NOM DU PLUS GRAND FESTIVAL EUROPÉEN DES ARTS ARABES QU'IL A CRÉÉ EN 2006 À MONTPELLIER, NE S'APPUIE PAS MOINS SUR DE SOLIDES RACINES ET SUR UNE LIGNE DIRECTRICE MÉLANT TOUJOURS EXIGENCES ESTHÉTIQUES ET FIBRE SOCIALE. PORTRAIT.

Dans le dédale de l'ancien cabinet médical que son association loue depuis quelques années, sur les hauteurs de l'arrondissement populaire de la Paillade à Montpellier, Habib Dechraoui ouvre toutes les portes pour nous présenter son équipe de 14 salariés et les adolescents que celle-ci accompagne, glissant un mot ou une anecdote à chacun. Ce tour du propriétaire accompli, le "grand frère" s'assoit dans le haut fauteuil de son bureau traversant. Sous l'air habité de la chanteuse algérienne Souad Massi, au milieu des photos des géants de la musique arabe venus se produire sur les planches d'Arabesques, le directeur est à l'aise pour plonger dans les méandres de ses riches souvenirs. Né dans la maison familiale située au cœur de la médina de Meknès, le petit Habib ne connaît du Maroc que les trois mois de séjours estivaux rituels entre cousins – après une longue caravane processionnelle à travers l'Espagne, où son taiseux et iconoclaste père, zelligiste reconverti carreleur, a travaillé durant plusieurs années. Lui grandit dans la cité de Phobos - "peur" en grec - , sur l'autre rive de la Méditerranée. "La vie était bien plus difficile qu'à la Paillade aujourd'hui, mais j'aimais beaucoup cette ambiance cosmopolite aux influences gitanes, espagnoles, portugaises", se remémore le Montpelliérain de deuxième génération, la pupille étincelante. Alors qu'il est tout juste majeur survient le premier de ces



"faits marquants" qui vont changer le cours de son existence : un copain d'enfance meurt d'un coup de couteau en tentant de séparer les protagonistes d'une rixe. "J'ai ressenti une terrible injustice et le besoin de partir, de quitter tout ça", confie-t-il. Le Franco-Marocain trouve refuge dans les stations de montagne pyrénéennes, près de la frontière ibère, se faisant moniteur de ski l'hiver et animateur

l'été. Une époque salvatrice pendant laquelle il sort pour la première fois de sa zone de confort, découvre un autre univers et lit beaucoup.

Boss Phobie

Au bout de quelques saisons, celui qui est devenu un homme se sent "mûr pour revenir". Il s'inscrit à l'université pour suivre un cursus d'histoire. En parallèle, il rassemble ses potes et ses économies pour relancer et pour professionnaliser son collectif de hip-hop, Boss Phobie - verlan du nom de son

quartier d'origine. *"On a décidé d'arrêter les faces B et de sortir notre propre maxi"*, expose l'ambitieux compositeur-interprète, tiraillé entre les sonorités arabes classiques de l'autoradio paternel - Oum Kalthoum en tête - et le funk des walkmans de ses cinq frères et sœurs aînés. Le succès arrive rapidement et les tubes s'enchaînent, portés notamment par la vague du rap marseillais initiée par IAM et la Fonky Family. Produit par la major BMG, la bande assure des premières parties prestigieuses, avant d'effectuer de longues tournées en France, en Europe, dans le bassin méditerranéen et jusqu'à New York. C'est à cette période-là qu'intervient le deuxième *"fait marquant"* de notre voyage. Après une série de dates en Palestine, le leader laisse s'envoler ses collègues et choisit de rester sur place quelques semaines supplémentaires. *"Je voulais m'imprégner de l'atmosphère. On était juste avant la seconde Intifada, c'était dur, mais je dormais chez l'habitant et j'ai rencontré des gens extraordinaires. Quelque chose m'a traversé. La cause, cette soif de justice, et en même temps cette intelligence et cette absence de haine"*, analyse avec recul et sagesse le *"presque quinquagénaire"*.

Formules magiques

À son retour, au tournant des années 2000, de jeunes confrères l'attendent pour qu'il les aide à faire décoller leurs groupes. La coqueluche cofonde pour cela Uni'sons, délaissant peu à peu une *"carrière honorable"* pour se consacrer à l'associatif. Au Levant, il s'est rendu compte de l'extrême diversité du monde arabe, et s'est interrogé sur ce qui en faisait tout de même l'unité. Un ami de ses parents lui souffle la réponse : la langue et la culture. Selon ce dénommé Omar, ce sont même celles-ci, unies sous le vocable générique d'*"arabesques"*, qui auraient permis aux Occidentaux de comprendre ce vaste ensemble hétéroclite. La définition semble approximative, mais l'idée et l'appellation de la manifestation ont bel et bien éclos ! Le climat post-Attentats du 11 septembre porte un coup d'arrêt temporaire au projet. Uni'sons en profite pour se structurer et pour étoffer sa palette de compétences, des ateliers d'écriture et de l'enregistrement d'albums à l'insertion sociale. En 2005, une *"édition zéro"* fait salle comble au théâtre Jean Vilar de 400 places. Concerts, contes, expositions, dégustations gastronomiques... la formule magique pluridisciplinaire est là. Elle fera de plus en plus recette au fil de la décennie suivante.



Habib Dechraoui
lors du Festival
Arabesques 2020.

Engagements

Habib Dechraoui marque une pause dans son récit, et se lève pour changer de pièce. Le patron et l'un de ses employés — bénévole sur l'événement avant de rejoindre l'entreprise comme médiateur — se rappellent alors les meilleurs moments, de la fantasia organisée en plein centre-ville à l'entrée de l'Orchestre de l'Opéra du Caire dans l'emblématique théâtre de la place de la Comédie, en passant par la grandiose prestation au domaine d'Ô de Marcel Khalife... dont certains Franco-Libanais avaient critiqué les places trop bon marché pour un maître si honorable ! *"L'exigence artistique n'est pas négociable, mais nous sommes aussi attachés à voir la diversité sur scène et dans le public"*, réplique le fondateur en riant. En 2020, face à la pandémie de coronavirus, Arabesques est l'une des rares grands-messes populaires à avoir été maintenue. Malgré des jauges réduites de moitié, aucune déambulation, une programmation *"revue quatre ou cinq fois"* et une affluence de 10.000 spectateurs en huit jours - contre 200.000 personnes touchées les années précédentes -, le budget de 400.000 euros se retrouve finalement à l'équilibre grâce à des subventions publiques et aux dons accrus de certaines fondations. De quoi redonner de l'espoir et des rêves à tout le navire et à son capitaine. *"Dans les années à venir, nous aimerions travailler davantage sur de grosses créations que nous pourrions exporter, en accueillant notamment des artistes en résidence dans notre nouvel espace L'Art est public"*, conclut habilement Si Habib... nommé au début de janvier Chevalier de l'ordre des Arts et des Lettres.

Cinéma

Night in Paradise : un thriller d'une grande élégance

Renversement de situations, scènes opératiques, interprétation bouleversante des acteurs, *Night In Paradise* est un thriller à couper le souffle.

Comme toujours, il y a du sang, de la culpabilité et surtout une grande soif de vengeance. Les thrillers coréens nous ont désormais habitués à cela. Mais la particularité de *Night In Paradise* de Park Hoon-jung, moins connu malheureusement que ses pairs Bong Joon-ho et Park Chan-wook, réside dans son mélange des genres (thriller, comédie, romance) et sa narration particulière. Tae-gu est lieutenant dans un cartel très agressif de la mafia coréenne. Fin stratège, il est convoité par un gang concurrent. Sauf qu'il est plutôt du genre fidèle et refuse cette offre. Quand sa nièce et sa sœur sont assassinées et les meurtres déguisés en accident de voiture, Tae-gu décide de venger sa famille en s'attaquant directement au chef de la mafia adverse. Par la suite, il part se réfugier sur l'île de Jeju et se lie d'amitié avec une certaine Kim Jae-yeon.

Narration tragique

Trahison, amour, manipulation, coups du destin et émotions exacerbées (culpabilité, traumatismes remontant à l'enfance)... Autant d'éléments qui rappellent les codes de la tragédie et sont utilisés par le réalisateur Park Hoon-jung pour raconter cette histoire épique. Si Tae-gu est un mafieux, il a tout de même le sens des responsabilités et une grande loyauté envers ses proches et son gang. Pour lui, la trahison n'est pas envisageable. Quant aux antagonistes qui sont à sa recherche, ils témoignent du même sens de l'honneur que lui. Pareil pour Kim Jae-yeon qui traîne différents traumatismes en raison des événements tragiques auxquels elle a été confrontée durant son enfance.

Quant au récit, il n'est pas construit sur une courbe linéaire classique : exposition heureuse, événement dramatique qui fait évoluer le personnage et lui permet d'atteindre son but. La trame est plutôt structurée à la manière d'un opéra avec des thèmes qui s'achèvent à chaque partie de la narration : événement dramatique, fuite, événement heureux... situation dramatique, vengeance, fuite... jusqu'à l'épilogue qui rassemble les éléments, à leur point culminant, et se conclut par une tragédie. Une méthode d'écriture que le réalisateur



© DR

Park Hoon-jung avait déjà utilisée, notamment quand il avait collaboré (en tant que scénariste) au très sanglant thriller *I Saw the devil*.

La force du récit est soulignée par la mise en scène. Les images sont léchées, les scènes sont chorégraphiées de manière impressionnante : le combat de couteaux dans un bain turc, les moments, au début, où une certaine intimité s'établit entre Tae-gu et Kim Jae-yeon, la scène d'assassinat de l'oncle de cette dernière... Le tout, accompagné de musiques orchestrales bouleversantes. Certaines scènes évoquent notamment, en leur rendant hommage, les films de genre hongkongais réalisés par John Woo et Johnnie To dans les années 1980. ■



Disponible sur Netflix.



Série

L'improbable Assassin d'Olof Palme : Polar nordique et affaire non résolue

Avec cette mini-série suédoise sur le meurtre du Premier ministre Olof Palme en 1986, les scénaristes explorent une piste où le véritable assassin serait parvenu à se faire passer pour un simple témoin.



Disponible sur Netflix.

Comme pour John Fitzgerald Kennedy, Malcolm X ou encore Martin Luther King, l'assassinat du Premier ministre suédois Olof Palme, en 1986, n'a jamais été résolu. Mais si la police suédoise n'a pas réussi à interpellier le véritable tueur, elle pense avoir toutefois réussi à identifier l'assassin... Sans jamais réussir à le prouver. Inspirée de faits réels, la mini-série suédoise *L'improbable assassin d'Olof Palme*, est d'une grande densité. En 5 épisodes, elle raconte comment le graphiste Stig Engström est passé de témoin à être soupçonné d'être le meurtrier d'Olof Palme. Engström est décédé en 2020, sans être inquiété par la justice.

Polar nordique

Une teinte grise. Un rythme à moitié lent. Une création sonore où le silence prime. Des visages atypiques et une décoration artistique marquée par des tons froids. Plus que l'univers du polar, qui est généralement construit de la même manière partout dans le monde, c'est l'atmosphère du cinéma scandinave qui marque. Au niveau de la dramaturgie, l'assassin présumé est très vite révélé. Les scénaristes préfèrent jouer sur un autre tableau. Une sorte d'écriture shakespearienne, où chaque personnage constitue un monde en soi. Ainsi, la narration peut construire toute une ambiance de complots. De cette manière, le suspense est plus intense. Les complots existent au sein même de la police qui enquête sur l'affaire. Deux clans s'op-

posent. Celui des policiers qui cherchent plus de tapage médiatique, et une autre cellule, beaucoup plus discrète et fûtée, qui tente de rassembler les preuves contre le premier suspect. Parmi les hommes politiques qui entouraient le Premier ministre assassiné, une partie cherche aussi à étouffer l'affaire. En termes de forme du récit, la série, qui passe au-delà de l'enquête policière pour nous offrir une partie d'échecs, fait fi de la linéarité pour adopter une structure circulaire. Elle installe une sorte de timeline (1983-1986-2006), où chaque époque influe sur l'autre.

Stig Engström ou Joseph K.

Mais le personnage le plus fascinant est le principal suspect, Stig Engström. Un homme très conformiste, effacé et sans histoires. Comme le Joseph K. du *Procès* de Franz Kafka, sa courbe dramatique n'est pas sensationnelle. Elle n'est pas construite autour d'actions ou de grands événements. Un personnage très simpliste, dont la vie se résume à deux ou trois micro-événements : passer sa journée au bureau tout en exécutant les ordres de ses supérieurs hiérarchiques, marcher dans la rue seul en direction de la maison et retrouver sa femme le soir afin de regarder la télévision ensemble. Une vie d'un profond ennui. Et pourtant, il va se retrouver engouffré dans des événements qui le dépassent et auxquels il doit s'adapter. A partir de là, la personne banale décrite dans le prologue va se révéler dotée d'un grand sens de la manipulation et de la stratégie. ■

TELQUEL

Abonnez-vous et accédez à 20 ans d'archives

Accès digital illimité aux archives
TelQuel depuis le numéro zéro.

Plus de 900 numéros
numérisés

Abonnez-vous sur

TELQUEL.MA/ABO

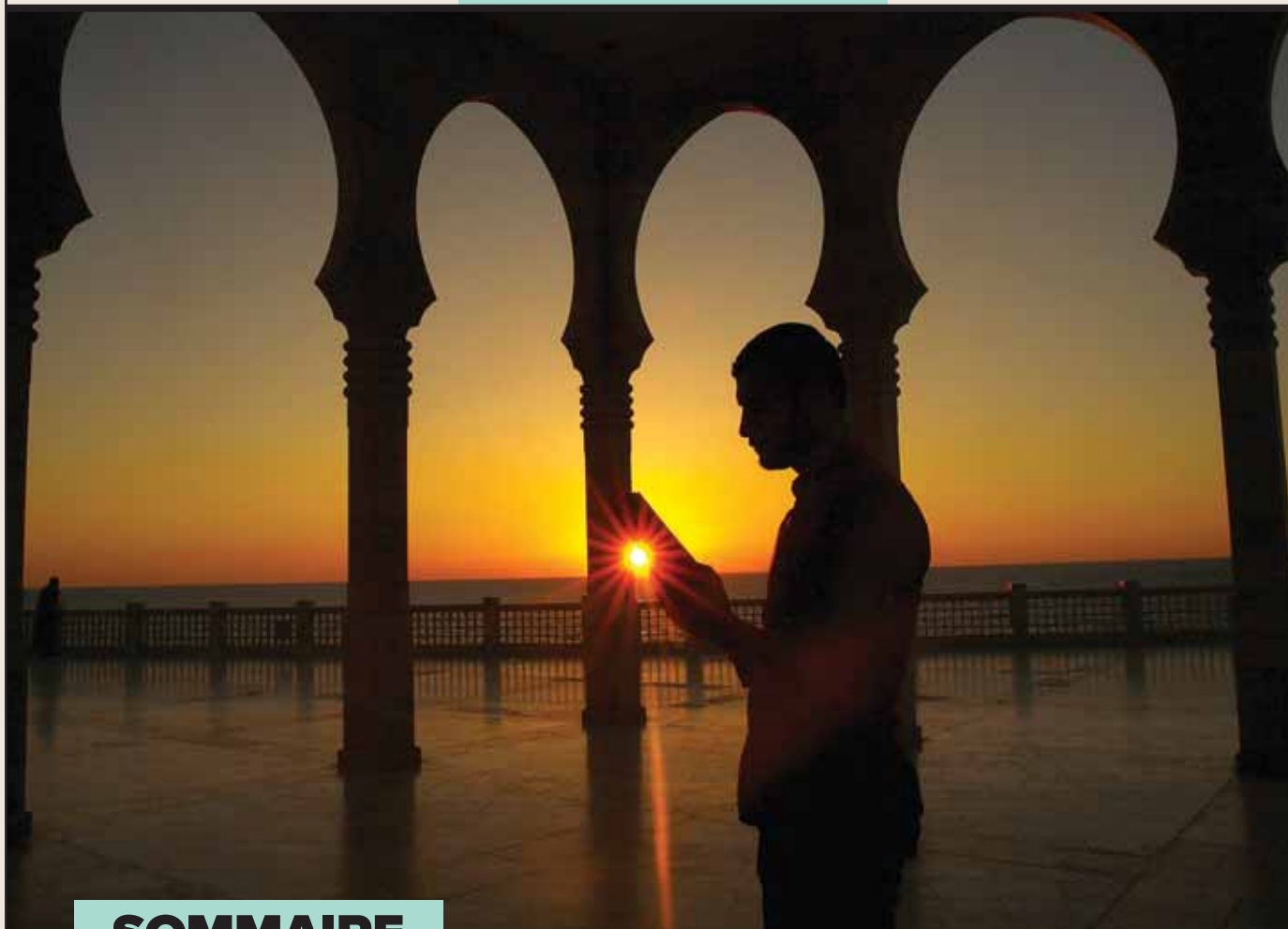


Ou bien par WhatsApp
sur le 06 67 359 335



20
ANS
DÉJÀ

Qitab



SOMMAIRE

62. INTERVIEW Mohamed Nedali

Le poète de Safi est le dernier roman de Mohamed Nedali, tout juste paru aux éditions de l'Aube. Une fable dont le protagoniste est un poète déchu et désespéré, qui souffre du néant littéraire de son pays.

65. PARUTION L'art de la rubrique

En racontant l'histoire de la presse sous l'angle de ses rubriques, le collectif dirigé par Marie-Ève Thérénty et Sylvain Venayre décrypte les différents points de vue sur le monde.

66. LE LIVRE PAR **TELQUEL** Soleil amer : la république et les exilés

Dans ce deuxième roman, Lilia Hassaine décrit avec superbe, parfois en prose, inspirée de Rimbaud, qu'elle cite et qui inspire le titre de son livre, toute la difficulté de s'intégrer pour une personne issue d'une culture différente dans une société qui ne fait pas de cadeau, où rien n'est gratuit.



Qitab.ma
Le livre par
TelQuel

INTERVIEW

Mohamed Nedali

“Le plus grand ennemi d’un écrivain, c’est l’indifférence”

LE POÈTE DE SAFI EST LE DERNIER ROMAN DE MOHAMED NEDALI, TOUT JUSTE PARU AUX ÉDITIONS DE L'AUBE. UNE FABLE DONT LE PROTAGONISTE EST UN POÈTE DÉCHU ET DÉSESPÉRÉ, QUI SOUFFRE DU NÉANT LITTÉRAIRE DE SON PAYS.



livre une critique acerbe de la situation des poètes et écrivains arabisants, mais aussi de la corruption intellectuelle qui sévit dans les milieux littéraires marocains. Le roman fait près de trois cents pages ; l'écrivain, lui, est plutôt mesuré dans ses réponses. Mohamed Nedali décrypte le labyrinthe de symboles qu'il a semés dans *Le poète de Safi*, en attendant la parution prochaine de son premier roman... en amazigh.

Dans *Le poète de Safi*, le protagoniste est un poète qui commet le crime d'envahir la sphère religieuse avec la littérature et la poésie. Que représente cette métaphore ?

Ce roman est un hommage aux poètes de langue arabe, mais aussi, à la ville de Safi. Le poète de Safi profane une mosquée en lisant ses vers dans le mégaphone du minaret. Dans un pays où l'islam est la religion d'État, c'est un crime très grave. Au départ, je suis parti d'un fait divers, qui se serait déroulé dans les années 1990 à Safi. Un poète arabisant était éméché, et il a eu l'idée d'entrer dans une mosquée et de commencer à lire ses poèmes. J'ai voulu en faire un roman.

Depuis 2006, Mohamed Nedali publie ses romans aux Éditions de L'Aube. Pourtant, chaque contrat qu'il signe avec son éditeur français est clair : il dispose d'une coédition systématique avec une maison d'édition marocaine, qui bénéficie de l'exclusivité du marché marocain. "Je pense qu'un Marocain lambda n'a pas toujours les moyens d'acheter un livre publié et importé de France à plus de deux cents dirhams. Il faut encourager le lecteur, mais aussi le marché du livre marocain", explique l'écrivain, auteur de près d'une dizaine de livres, romans et essais confondus. Une initiative tout à son honneur, dont la dimension militante se traduit dans sa toute récente parution : *Le poète de Safi*. Un roman aux allures de fable, qui raconte l'histoire d'un jeune poète safiot. Celui-ci, faute d'avoir trouvé un éditeur et un lectorat, désespéré par l'indifférence dont souffre sa poésie, décide de déclamer ses vers à travers le minaret d'une mosquée. Derrière cette intrigue au fondement quasi anecdotique, Mohamed Nedali



© DR

Mohamed Nedali est l'auteur de près d'une dizaine de romans et essais, dont *Grâce à Jean de la Fontaine* et *Triste jeunesse*, qui a remporté le Prix de la Mamounia en 2012.

Votre personnage, lui, est complètement sobre et lucide...

C'est d'abord un acte de folie, complètement démesuré. Mon personnage est poète, mais est privé d'éditeur, aussi bien au Maroc qu'au Moyen-Orient. Personne ne veut lire, ni publier sa poésie. Un ami poète lui suggère alors de lire son poème le plus subversif à travers le minaret d'une mosquée pour faire entendre ses vers aux citoyens, les vrais destinataires de ce poème. La confrontation entre ces deux blocs, d'un côté la religion, de l'autre la littérature, et le rejet qui s'ensuit, est très paradoxale car le Coran est un texte très poétique. C'est malheureux, car l'imam ou le religieux qui ne connaît que le Coran est incapable de percevoir la dimension poétique du livre sacré. D'ailleurs, dans le Coran, les poètes sont maudits. Le religieux extrême a toujours été un danger pour les autres formes de pensée et de création. C'est aussi pour cela que dans le monde entier, on appelle à la formation des imams, afin qu'ils aient des savoirs non seulement religieux, mais aussi philosophiques et littéraires, et qu'ils puissent faire preuve d'une certaine ouverture d'esprit.

Vous parlez d'un acte de folie, mais n'est-ce pas aussi un acte de résistance ?

Il y a de la folie dans tout acte de résistance, car il en faut toujours pour affronter des forces adverses. Ici, il s'agit d'une forme de résistance avant tout contre l'ignorance à caractère religieux.

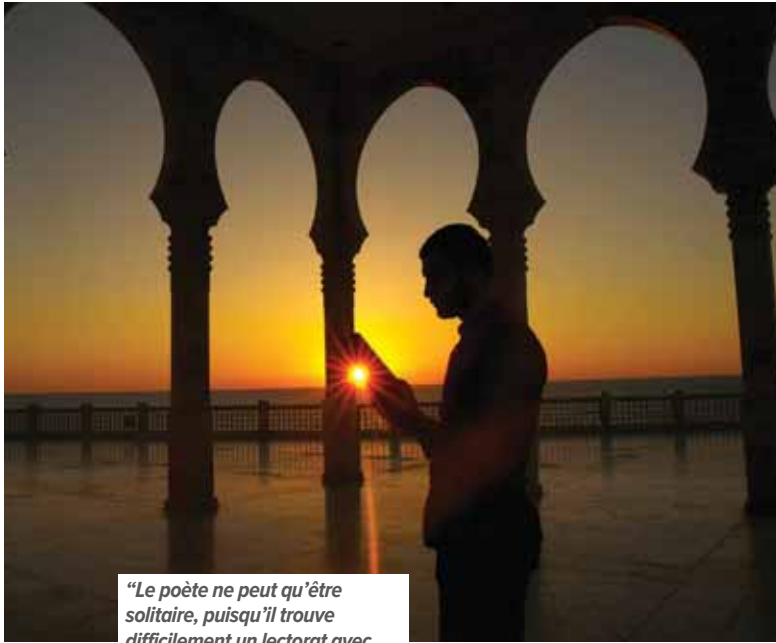
Avec *Evelyne ou le djihad*, vous abordez déjà la question de l'islamisation radicale. Un thème qui revient dans *Le poète de Safi*, à travers ceux que vous qualifiez, avec beaucoup d'humour, les "homo islamicus"...

C'est un thème omniprésent dans la société, je n'ai rien inventé. Il me suffit de regarder autour de moi pour voir que le radicalisme religieux est toujours là. Je le considère comme le résultat d'une inculture. Il n'existe pas d'intégriste cultivé par exemple, c'est impossible.

***Le poète de Safi* est jugé pour la profanation qu'il a commise, tout en étant complètement inconscient de la "gravité" de son acte. Un petit clin d'œil à Kafka ?**

Je n'y ai pas pensé, mais le lien est pertinent. Le poète est toujours seul, face à une horde de religieux qui ne le comprennent pas, mais que lui non plus n'arrive pas à comprendre. Il s'oppose donc à toute une société, à l'image d'un minuscule grain de blé face à une puissante meule dans un moulin. Le poète est toujours dans une position de faiblesse. Cela dit, même lorsqu'il disparaît, ses mots continuent de travailler la postérité. C'est d'ailleurs l'avantage de celui qui écrit, car il ne meurt jamais réellement.





“Le poète ne peut qu’être solitaire, puisqu’il trouve difficilement un lectorat avec qui partager ses vers”.

© AFP

» Pensez-vous que le poète soit par définition un être marginal ?

Aimer la poésie, c’est déjà assez rare de nos jours (rires). Dans notre pays, il y a encore quelques fous - on va les appeler comme ça - qui ont conservé ce penchant pour la poésie, ainsi que pour les belles lettres en général. Par conséquent, le poète ne peut qu’être solitaire, puisqu’il trouve difficilement un lectorat avec qui partager ses vers. Il y a près d’un siècle, que ce soit en France ou au Maroc, le roman a massacré tous les autres genres littéraires, y compris les nouvelles, y compris la poésie. Chez les Arabes préislamiques, les gens de tout âge venaient écouter les poètes déclamer leurs vers dans la rue. De nos jours, il y a très peu d’initiation à la poésie. Dans les manuels scolaires, par exemple, les élèves travaillent surtout sur des extraits de romans. Or, si on n’est pas sensibilisé à la poésie, on ne peut pas l’apprécier.

Comme c’est le cas de votre personnage. Qu’est-ce que cela peut signifier pour un écrivain d’être son seul et unique lecteur ?

C’est triste. C’est à la limite de l’insoutenable. C’est le cas des trois poètes de mon roman, qui vivent dans un désespoir absolu. On écrit un peu pour soi, c’est vrai, mais pas que. L’écriture n’est pas un acte d’égoïsme, mais de partage. On écrit pour transmettre et partager. L’écrivain est un être qui a besoin de reconnaissance pour survivre. J’ai toujours dit que le plus grand ennemi d’un écrivain, c’est l’indifférence.

Au Maroc, qu’est-ce qui différencie l’écrivain francisant de l’écrivain arabisant ?

C’est d’abord un problème de réception : les lecteurs des écrivains et poètes arabisants se comptent sur le bout des doigts. Ils perdent beaucoup d’argent, car beaucoup s’auto-éditent et s’auto-diffusent. Pour moi, ce sont des mili-

tants de la littérature : ils ne gagnent pas un sou avec leurs livres, et perdent le peu qu’ils ont à en publier d’autres. C’est d’ailleurs le cas de l’un des poètes dans mon dernier roman. Alors que l’écrivain de langue française, même s’il ne dispose pas d’un lectorat énorme, bénéficie d’un certain lectorat de base qui lui octroie une certaine reconnaissance. Je crois que cela vient du fait que la lecture n’est pas dans la tradition éducative des pays arabes. J’ai été enseignant pendant trente ans, et je n’ai cessé de dire que le moyen le plus efficace de sauver l’éducation marocaine est de remettre la lecture au centre de l’apprentissage.

Votre passé dans l’éducation nationale est palpable dans *Le poète de Safi*, où vous émettez une critique très acerbe de la manière dont les lettres sont enseignées dans le supérieur, que vous comparez même à l’école coranique...

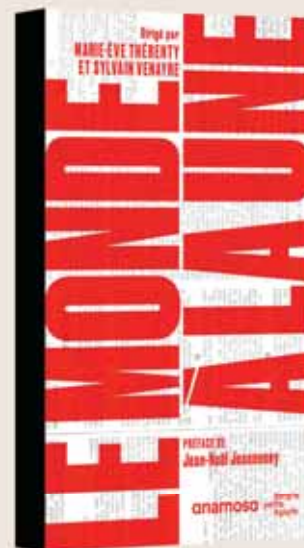
Il y a un proverbe arabe qui dit “ceux qui apprennent par cœur sont ceux qui détiennent le savoir”. Pour être un bon élève au Maroc, il ne faut pas être intelligent, mais avoir une très bonne mémoire. Il s’agit d’apprendre, d’ingurgiter, puis de restituer, mais jamais de réfléchir ou d’émettre une réflexion profonde sur le fondement des choses. C’est aussi à cause de la manière dont la littérature est enseignée que l’on a si peu d’écrivains, de critiques littéraire et d’hommes et femmes de lettres. Si on enseignait aux gens l’amour des lettres, si on remettait le livre au centre de l’éducation, si on apprenait aux gens à réfléchir la littérature et à la questionner, notre marché du livre se porterait nettement mieux. C’est incontestable.

Dans ce roman, vous racontez aussi en filigrane la déperdition d’une ville, d’une ancienne cité, à savoir Safi...

C’est un hommage. Depuis l’enfance, c’est la ville où je passe mes vacances. Je la connais comme ma poche. Safi est une ville que les gens n’aiment pas beaucoup, notamment à cause de toute la pollution qu’elle contient. C’est une ville mal-aimée, loin d’être touristique, laissée un peu à l’abandon, alors qu’on peut y vivre heureux, avec très peu. Pourtant, des choses s’y passent. Il y a quelques années, Driss Chouika y avait introduit un festival du cinéma. C’est une ville qui a un passé glorieux, principalement grâce à son port, mais qu’il faut faire revivre aujourd’hui. ■

L'art de la rubrique

EN RACONTANT L'HISTOIRE DE LA PRESSE SOUS L'ANGLE DE SES RUBRIQUES, LE COLLECTIF DIRIGÉ PAR MARIE-ÈVE THÉRENTY ET SYLVAIN VENAYRE DÉCRYPTE LES DIFFÉRENTS POINTS DE VUE SUR LE MONDE.



Cronique, roman-feuilleton, dépêche, fait divers, correspondance, interview, reportage, tribune, portrait, petites annonces, carnet, météo et même rectificatif... À chaque genre sa philosophie. À l'ours du livre (une fois n'est pas coutume), une quarantaine d'universitaires, chacun spécialiste d'une rubrique, à qui leurs rédacteurs en chef Marie-Ève Thérenty et Sylvain Venayre ont lancé un triple défi : en raconter l'histoire jusqu'à aujourd'hui ; partir d'un exemple précis pour expliquer comment cette rubrique forge un regard à même (ou pas) de rendre compte de la complexité du monde ; s'en donner à cœur joie pour l'écrire. Et c'est ce qu'ils ont fait : on lit le chapitre sur le feuilleton évidemment en épisodes, l'horoscope en injonctions par signe, les jeux en énigmes et anagrammes témoignant de la "performance littéraire"...

Les faces cachées du monde

Les auteurs sont attentifs à l'importance des techniques qui en deux siècles ont fait naître et mourir des rubriques, comme le souligne en préface l'historien Jean-Noël Jeanneney. Il est aussi question de l'argent qui configure le champ de la presse. Mais il est surtout question du rapport au monde : "Le journal, en imprimant quotidiennement les événements, se propose d'offrir une lecture médiatisée d'un monde qu'il devient de plus en plus difficile de déchiffrer immédiatement – c'est-à-dire sans le moyen de ces nouveaux dispositifs d'information que sont les médias." Le déploiement des rubriques spécialisées (justice, sciences, mode, cinéma, gastronomie, musique, sport, santé, jeu vidéo...) renvoie à la diversité des savoirs qui requièrent et revendiquent une approche spécifique. Elle témoigne aussi de l'émergence de préoccupations, comme l'environnement, ou de médias (Mauriac s'excusait d'écrire une chronique sur la télévision !), ou encore de déplacements de concepts : la rhétorique auto-promotionnelle du prospectus d'Ancien Régime existe aujourd'hui "sur les plateformes de financement participatif et les réseaux sociaux", tandis que le canard s'appelle aujourd'hui fake news, même si sa dimension de canular s'est perdue.

Faire l'histoire de la presse, c'est parler de son rythme de plus en plus frénétique : "La tartine a été grignotée par les exigences d'un journalisme qui vise désormais la brièveté et l'efficacité, pris dans une course effrénée à l'actualité chaude." À travers la gravure, la bande dessinée, la photo et la publicité sont retracées les relations entre l'écrit et l'image. Le livre fait aussi l'histoire des stéréotypes inévitables à ce "lieu de solidification des identités locales et nationales". Mais c'est surtout un livre qui parle d'émotion, de fantaisie, de créativité. Peu importe si ces écrits sont éphémères : cet ouvrage, facile à lire et souvent drôle, rappelle un fait que les évolutions actuelles de la presse tendent à faire oublier, voire à écraser : que celle-ci n'a de sens qu'en tant qu'"espace de liberté et d'invention". ■

Dans le texte. La critique littéraire

"La critique littéraire n'est pas seulement une des formes possibles de cette culture médiatique de l'argumentation, au côté du commentaire de l'actualité politique, sociale ou économique : elle est le lieu où se forment, en large part, les codes et le fonctionnement du débat moderne, entre violence surjouée et expertise, entre affectivité et pseudo-objectivité. En dépit de toutes les stratégies de légitimation professionnelles, et en dépit même des fonctions savantes, politiques, ou militantes que peut revendiquer la critique littéraire des journaux, il faut commencer par désamorcer son esprit de sérieux : elle est, par nature, un divertissement de salon à l'âge classique, converti en pratique médiatique de masse par le journal puis les médias audiovisuels. (...) C'est par le plaisir d'argumenter, d'échanger et de se disputer à propos de littérature que se sont instituées des formes majeures du débat démocratique (dialogue rationnel, polémique, jeu d'éreintement, satire, humour, culture d'admiration des "fans") et des chorégraphies médiatiques identitaires, relatives aux mutations de la mondialisation."



Marie-Ève Thérenty, professeure de littérature française à l'université Paul Valéry de Montpellier, est spécialiste des rapports entre presse et littérature. Sylvain Venayre est professeur d'histoire contemporaine à l'université Grenoble-Alpes.

Soleil amer : la république et les exilés

DANS CE DEUXIÈME ROMAN, LILIA HASSAINE DÉCRIT AVEC SUPERBE, PARFOIS EN PROSE, INSPIRÉE DE RIMBAUD, QU'ELLE CITE ET QUI INSPIRE LE TITRE DE SON LIVRE, TOUTE LA DIFFICULTÉ DE S'INTÉGRER POUR UNE PERSONNE ISSUE D'UNE CULTURE DIFFÉRENTE DANS UNE SOCIÉTÉ QUI NE FAIT PAS DE CADEAU, OÙ RIEN N'EST GRATUIT.

L'histoire commence en 1959. La France est présente en Algérie et ne compte pas s'en aller. Les Trente glorieuses battent leur plein et la France a besoin de bras pour son économie. Les recruteurs de l'Hexagone parcouraient les colonies pour dénicher des gaillards bien musclés pour effectuer les travaux que les Français ne veulent, ou ne peuvent, pas faire. Naja, n'était ni heureuse ni malheureuse. "L'absence de malheur suffisait à son bonheur. Elle avait à peine vingt-six ans, mais elle vivait déjà dans l'angoisse de la perte. Ici, tout était si fragile." Et voilà qu'elle perdait son mari, arraché à sa campagne pour aller travailler à l'usine en France. Pour panser l'absence, la poste se chargeait d'acheminer les courriers qu'elle lui adressait, et que l'institutrice du village se chargeait de lui écrire. Celle-ci traduisait en calligraphie savante ce que Naja lui dictait, tout et n'importe quoi, des détails qui sûrement doivent ennuyer le mari, voire l'énerver : "Je n'ai pas vu la pluie depuis des semaines, la récolte n'est pas bonne. Brahim dit que les grains sont trop petits pour être vendus au prix du blé, il me propose la moitié de la somme. J'ai essayé de négocier mais il ne veut rien entendre. Le tissage du tapis est presque terminé, mon cousin Kamel a trouvé un acheteur à Constantine, il va m'avancer l'argent. Les filles vont bien, mais Nour pleure toutes les nuits, ça devient difficile... reviens vite, s'il te plaît reviens...". Eh non, il ne reviendra plus. En 1964, la guerre d'Algérie est terminée depuis deux ans. Le regroupement familial permet à Naja de rejoindre son mari et à ses filles de retrouver leur père en France. "Naja imaginait que tout serait plus facile à Paris. Sur le bateau entre Alger et Marseille, elle avait donné aux oiseaux les dattes qui lui restaient, persuadée que ses enfants ne manqueraient plus de rien. L'horizon était dégagé. La vraie vie commençait." Mais c'est un mari et un père épuisé par le travail à l'usine et changé par l'alcool, comme beaucoup de ses compatriotes, qu'elle retrouve. Ce qui ne correspond pas à l'image qu'elle se faisait de cette patrie qui s'apprête à les accueillir.

Changer le monde

"Souvent, elle avait pensé à la France, à l'idée qu'elle se faisait du confort et de l'abondance. Mais très vite, elle avait déchanté. Surtout, son mari n'était



SOLEIL AMER
De Lilia Hassaine, Éd. Gallimard.

Commandez ce livre au prix de 211 DH
(+ frais d'envoi) sur qitab.ma ou par
WhatsApp au 06 71 81 84 60.

plus le même. Il avait vieilli brutalement, ses yeux avaient changé de couleur tant ils étaient devenus ternes et tristes. (...) Saïd avait connu les bidonvilles, puis écumé les foyers pour travailleurs immigrés, des dortoirs où les ouvriers s'entassaient à six ou sept sans intimité.

Considérés comme de simples outils de travail, ces hommes avaient été coupés de leur famille et des plaisirs de la vie. Ils étaient nombreux à avoir sombré dans l'alcool." Mai 68. Saïd pense que le monde allait changer. Donner un sens à sa vie, lui qui avait une notion abstraite de l'acte de vivre. "Vivre était pour lui un concept abstrait. Le mot lui évoquait des souvenirs lointains, le souvenir de ses montagnes, de l'air qui vivifie. Saïd était berger, dans sa vie d'avant. Vivre c'était l'inverse du béton, de l'odeur d'essence qu'il respirait chaque jour. Aujourd'hui, il voyait ses mains, il voyait comme elles étaient noires, comme elles étaient calleuses. Il voyait que l'horizon était bouché, incolore, inodore." Trois filles sur les bras, et voilà que son épouse tombe enceinte. Comme il ne peut subvenir aux besoins d'une bouche de plus, l'enfant à naître sera confié à son frère Kader et à son épouse Ève, qui ne peut concevoir. Sauf que Naja attend des jumeaux, Daniel et Amir. Lequel donner alors ? ■

Goncourt, Fémina... La sélection Qitab.ma des livres primés en 2021



Le père et la tragédie

Après plusieurs années d'absence, un homme resurgit dans la vie de sa compagne et de leur jeune fils. Il les entraîne dans une vieille maison isolée dans la montagne où lui-même a grandi auprès d'un patriarce impitoyable. Entourés par une nature sauvage, la mère et le fils voient le père étendre son emprise sur eux et édicter les lois mystérieuses de leur nouvelle existence. Hanté par son passé, rongé par la jalousie, l'homme sombre lentement dans la folie.

Jean-Baptiste Del Amo continue d'explorer le thème de la transmission de la violence d'une génération à une autre et de l'éternelle tragédie qui se noue entre les pères et les fils.

Le fils de l'homme, de Jean-Baptiste Del Amo, éditions Gallimard. **Prix du roman Fnac 2021, sélection Fémina 2021.**

Commandez ce livre au prix de 238 DH (+ frais d'envoi) sur qitab.ma ou par WhatsApp au 06 71 81 84 60



DRAME UNIVERSEL

Tout est parti de là : un faux billet de 20 dollars remis au gérant du magasin où George Floyd venait de faire ses courses. S'il avait su que son appel au fameux numéro d'urgence américain, 911, ou, dans le langage commun nine-one-one, le propriétaire aurait-il appelé pour dénoncer son client ? Depuis ce jour funeste de 2020, le gérant pakistanais de la supérette de Franklin Heights, un quartier au nord de Milwaukee, ne dort plus : ses cauchemars sont habités de visages noirs hurlant "Je ne peux plus respirer". Jamais il n'aurait dû appeler le numéro d'urgence pour un billet de banque suspect. Mais il est trop tard, et les médias du monde entier ne cessent de lui rappeler la mort effroyable de son client de passage, étouffé par le genou d'un policier. Alors que tout le destinait à devenir une star du football américain. La force de ce livre, inspiré à Louis-Philippe Dalembert par ce drame qui a bouleversé l'opinion au-delà des Etats-Unis, c'est de broser de façon poignante et tendre le portrait d'un homme ordinaire que sa mort terrifiante a sorti du lot.

Milwaukee Blues, de Louis-Philippe Dalembert, éditions Sabine Wespieser (2021). **Finaliste du prix Goncourt 2021.** Commandez ce livre au prix de 262 DH (+ frais d'envoi) sur qitab.ma ou par WhatsApp au 06 71 81 84 60



Après le viol, la vie

La narratrice a dix-neuf ans quand elle est victime d'un viol. Plainte, enquête, dépositions, interrogatoires ne conduisent à rien : l'affaire est classée sans suite. Douze ans après les faits, à la faveur d'autres enquêtes, un suspect est identifié : cette fois, il y aura bien un procès. Depuis, la narratrice a continué à vivre et à aimer : elle est mère d'une petite fille et attend un deuxième enfant. Aujourd'hui, en se penchant sur son passé, elle comprend qu'elle tient enfin la possibilité de dépasser cette histoire et d'être en paix avec elle-même. Elsa Fottorino livre ici un roman sobre et bouleversant, intime et universel, qui dit sans fard le quotidien des victimes et la complexité de leurs sentiments.

Parle tout bas, de Elsa Fottorino, éditions Mercure de France (2021). **Sélection Goncourt 2021, Fémina 2021 et Prix Temps Retrouvé 2021.** Commandez ce livre au prix de 188 DH (+ frais d'envoi) sur qitab.ma ou par WhatsApp au 06 71 81 84 60

Qitab
LE LIVRE PAR TELQUEL
LE NOUVEAU SITE DE VENTE
DE LIVRES PAR TELQUEL

Commandez ces livres et d'autres sur qitab.ma
Commandez aussi par WhatsApp au **06 71 81 84 60**


Livraison
partout
au Maroc



Une chronique juive entre les deux guerres

En 1911, fuyant les persécutions contre les juifs en Lituanie, Chaïm, le grand-père du narrateur, arrive en France. Afin d'obtenir la nationalité française, il s'engage dans l'armée et prend part à la Grande Guerre. Il est gravement blessé par une bombe chimique. Il passe vingt ans en hôpital psychiatrique, avant de mourir dans l'anonymat. En 1940, Albert, le père du narrateur, dénoncé comme juif, est fait

Les enfants de Cadillac de François Noudelmann, éditions Gallimard (2021). Sélection Goncourt 2021 et Fémina 2021. Commandez ce livre au prix de 238 DH (+ frais d'envoi) sur qitab.ma ou par WhatsApp au 06 71 81 84 60

prisonnier et déporté dans les camps nazis. Lors de la libération des camps, il met plusieurs semaines à rejoindre la France à pied depuis la Pologne. Il risque plusieurs fois d'être exécuté par des soldats nazis en déroute ou des militaires russes avides. Dans ce premier roman époustoufflant, François Noudelmann emporte le lecteur dans les tumultes des deux conflits mondiaux. Les destins de son grand-père et de son père sont de véritables épopées, à travers lesquelles l'auteur questionne son identité française.

Vivre à tout prix

A quoi ressemble une vie ? Pour la narratrice, à une déclaration d'amour entre deux enfants de quatre ans, pendant une classe de musique. Ou à leur rencontre en plein hiver, quarante ans plus tard, dans une rue de Paris. On pourrait aussi évoquer la mort d'une mère, une exposition d'art contemporain, un mariage pour rire, une journée d'été à la campagne ou la vie secrète d'un gigolo. Conjurant l'oubli : tel nous apparaît l'un des sens de ce roman animé d'une extraordinaire vitalité, alternant chutes et rebonds, effondrements et triomphes, mélancolie et exaltation. Œuvre



L'éternel fiancé de Agnès Desarthe, éditions de L'Olivier (2021). Sélection Goncourt 2021. Commandez ce livre au prix de 237 DH (+ frais d'envoi) sur qitab.ma ou par WhatsApp au 06 71 81 84 60

majeure d'une romancière passionnée par l'invention des formes, *L'Éternel Fiancé* confirme son exceptionnel talent.



Le voyage dans l'Est de Christine Angot, éditions Flammarion (2021). Prix Médicis 2021, finaliste Goncourt 2021. Commandez ce livre au prix de 244 DH (+ frais d'envoi) sur qitab.ma ou par WhatsApp au 06 71 81 84 60

Impunité insupportable

Que faire quand le crime est prescrit ? Prendre son mal en patience et attendre que la justice

passe, elle qui a décidé qu'elle ne passera plus ? Entendre le juge trancher, sans brocher : *"Vu l'ancienneté des faits, il sera sans doute compliqué de les faire établir, et vraisemblablement, votre père ne sera pas condamné..."* L'auteure était déjà majeure quand elle a dénoncé le père incestueux. Ça en restera là quand le juge tranche : *"Ça reste des viols par ascendant, madame. Et qui ont eu un commencement d'exécution quand vous étiez mineure."* Christine Angot, journaliste et écrivaine, revient sur l'inceste que lui faisait subir son père. Un livre douloureux.



Le dernier enfant de Philippe Besson, éditions Julliard (2021). Prix de Vannes 2021. Commandez ce livre au prix de 237 DH (+ frais d'envoi) sur qitab.ma ou par WhatsApp au 06 71 81 84 60

La maison se vide

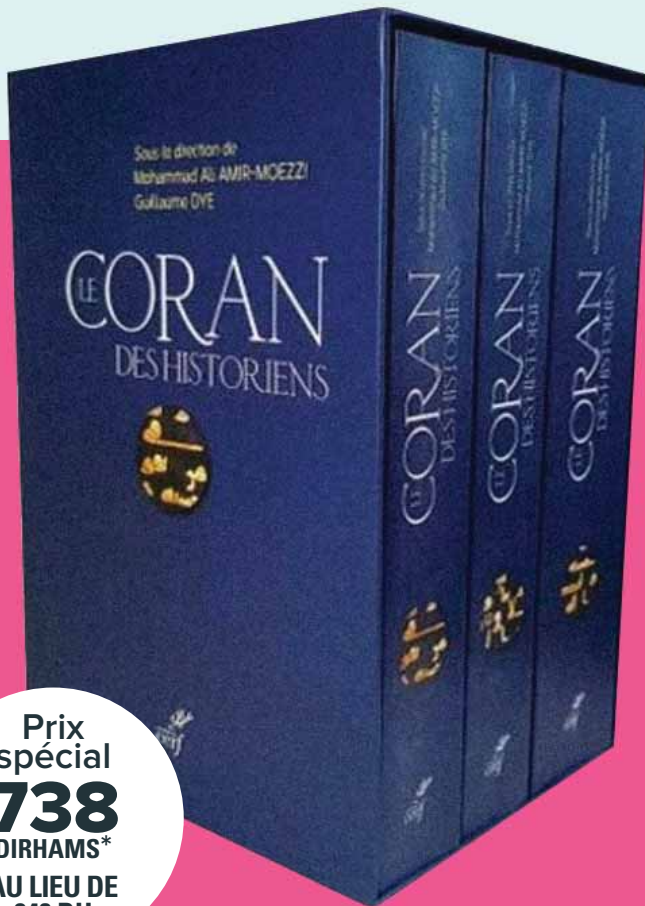
C'est l'histoire d'une femme dont le fils a décidé de quitter le cocon familial, pour aller vivre ailleurs. C'est le destin de toute maman, mais on s'accroche, on n'a pas envie d'y croire, et on essaye de repousser, en se disant ça n'arrive qu'aux autres. Eh bien non. Ça arrive, c'est même la règle. Comment s'y faire alors,

accepter que c'est dans l'ordre des choses. C'est ce qu'on appelle *"les choses de la vie"*. Un roman tout en nuances, sobre et déchirant, sur le vacillement d'une mère le jour où son dernier enfant quitte la maison. Au fil des heures, chaque petite chose du quotidien se transforme en vertige face à l'horizon inconnu qui s'ouvre devant elle.

PRIX DU MEILLEUR LIVRE 2020 DE L'INSTITUT DU MONDE ARABE



DE NOUVEAU
EN STOCK
—
QUANTITÉS
LIMITÉES



*Offre valable jusqu'à rupture des stocks

Prix
spécial
738
DIRHAMS*
AU LIEU DE
940 DH

Ce livre monumental, savant et accessible, qui réunit trente spécialistes internationaux, offre, en 3000 pages, une synthèse complète et critique des travaux passés et des recherches présentes sur les origines du Coran, sa genèse et son apparition, sa composition et sa canonisation.

Il comporte vingt études exhaustives sur le contexte qui a conduit à l'analyse circonstanciée du texte. Les éléments archéologiques et épigraphiques, les environnements géographiques et linguistiques, les faits ethnologiques et politiques, les parallèles religieux éclairant, verset après verset, en un commentaire total, les cent quatorze sourates du livre fondateur de l'islam, sont ici décortiqués.

Stock limité - Commander sur [QITAB.MA](https://www.qitab.ma)
ou par Whatsapp au **06 71 81 84 60**

Livraison dans tout le Maroc en 48h à 72h



E-COMMERCE

CTM Messagerie lance "e-tijar", une solution de livraison de colis

À l'heure où les consommateurs ont de plus en plus recours à la livraison à domicile, CTM Messagerie, acteur de référence du transport de marchandises au Maroc, lance "e-tijar", un nouveau service de livraison destiné aux e-commerçants. "e-tijar" est une solution qui permet aux professionnels de livrer des colis tout format à leurs clients à domicile, partout au Maroc et dans les meilleurs délais. De plus, elle offre la possibilité de suivre les différentes étapes de l'acheminement du colis jusqu'à la livraison à domicile, grâce à son système de tracking. "e-tijar" offre aussi aux professionnels la possibilité de choisir leurs créneaux horaires de livraison, du lundi au samedi, de 8 h à 20 h, en plus d'un service clientèle dédié joignable sur un numéro direct et opérationnel 6j/7. ■

Air Arabia dévoile ses nouveaux uniformes

Air Arabia célèbre ses 18 ans d'opérations réussies qui ont transformé l'industrie du transport aérien dans la région MENA. Air Arabia a dévoilé un nouvel uniforme, qui reflète la modernité et la jeunesse de la compagnie. Il sera porté par le personnel d'Air Arabia, y compris les pilotes, le personnel de cabine, l'ingénierie et la maintenance, en plus des membres de l'aéroport, des agents des opérations au sol ainsi que par des membres des magasins de vente.

Tenue à Tanger du 14^e FITUT

La 14^e édition du Festival international du théâtre universitaire de Tanger (FITUT) a eu lieu récemment au Centre culturel Ahmed Boukmakh, en présence d'un parterre d'universitaires, de dramaturges, d'artistes et d'étudiants marocains et étrangers. Le thème choisi pour l'édition de cette année est "Ravivons la flamme du théâtre". Le FITUT constitue l'un des rendez-vous culturels les plus importants de la région Tanger-Tétouan-Al Hoceïma.

AGROALIMENTAIRE

Les producteurs de riz américains s'ouvrent au marché marocain

La "US Rice Producers Association" (USRPA), qui représente les riziculteurs américains des États de l'Arkansas, de la Californie, de la Louisiane, du Mississippi, du Missouri et du Texas, porte son intérêt sur le marché de l'alimentation au Maroc, particulièrement sur celui du riz. Les États-Unis ont depuis toujours compté parmi les plus grands producteurs de riz au monde, et les producteurs de riz américains se distinguent par leur capacité à mettre en avant le caractère qualitatif et compétitif de leur produit. Pour rappel, au Maroc, le riz est de plus en plus présent dans les habitudes alimentaires et culinaires. ■



ACTION SOCIALE

Autocaz sensibilise au dépistage précoce du cancer du sein

Dans le cadre des efforts de lutte contre le cancer du sein, Autocaz (groupe Auto Hall) se mobilise pour apporter sa contribution à cette noble cause. À cet effet, Autocaz, consciente de sa responsabilité sociale, appelle toutes les femmes à se faire dépister, puisque la détection précoce de cette maladie facilite son traitement et sa guérison dans plus de 90% des cas. Autocaz diffuse ainsi de nombreux messages de sensibilisation ainsi que des conseils de prévention en distribuant des produits aux femmes pour leur rappeler l'importance du dépistage précoce de cette maladie. De plus, pour soutenir l'association "Les Amis du Ruban Rose", Autocaz verse 3000 dirhams comme don pour chaque voiture vendue pendant le live partagé chaque jeudi sur Facebook à 15 h baptisé JEU'DEALS.

DESIGN

Le savoir-faire portugais à l'honneur à Casablanca

En partenariat avec l'ambassade du Portugal et l'Agence pour l'investissement et le commerce extérieur du Portugal au Maroc, le magazine spécialisé Déco Actuelle a organisé, le 3 novembre à Casablanca, un évènement professionnel autour du design portugais (aménagement intérieur, décoration et matériaux de construction...). La fondatrice et directrice de publication de Déco Actuelle, Yasmine Idrissi Lahlou, s'est réjouie de la présence à cet évènement de Guta Moura-Guedes, une sommité internationale dans le monde du design. L'ambassadeur du Portugal au Maroc, Bernardo Futscher Pereira, a indiqué que cette rencontre, intitulée "Design portugais : entre qualité d'exécution et goût pour l'innovation", visait à faire découvrir la richesse et l'excellence du design portugais aussi bien dans ses aspects modernes que traditionnels.

**BRASSERIE**

Dom Petiscos, une adresse portugaise à Casablanca

Entre picanha et pasteis de bacalhau, Dom Petiscos, la nouvelle brasserie portugaise de Casablanca, vous accueille tous les jours de midi à 23 h pour une vraie escapade ibérique. Dom Petiscos est une brasserie portugaise 100% tradition. Azulejos, Superbock et playlist home made... tout est là : ambiance cosy et branchée, dans un mélange de musique et de convivialité, le tout à des prix accessibles à tous les portefeuilles. Située au JM Suite Hotel sur le Boulevard Rachidi, cette brasserie intimiste vous accueille entre terrasse couverte et espace intérieur, le parfait combo pour cette période de mi-saison ! ■



Chantiers et Ateliers du Maroc triplement certifiée

L'entreprise Chantiers et Ateliers du Maroc a parachevé la mise en œuvre de son système de management intégré de ses processus Qualité, Santé, Sécurité au travail et Environnement, en renouvelant sa certification à la norme ISO 9001, et en obtenant les certifications ISO 45001 et ISO 14001. "Cette triple certification est le fruit de l'implication de l'ensemble de nos collaborateurs, qui œuvrent au quotidien à l'atteinte de l'excellence".

My Pregnancy Journey sur HUAWEI AppGallery

Désignée meilleure application et meilleur impact social au Huawei HMS App Innovation Contest, My Pregnancy Journey est disponible sur HUAWEI AppGallery depuis 2020. Créée en 2018, cette application éducative aide les futures mamans à suivre toutes les étapes de leur grossesse tout en offrant un large éventail de contenus, dont des exercices de yoga spécifiques à la grossesse, ou encore des conseils gynécologiques.

**ENSEIGNEMENT**

Rabat Business School renforce son corps professoral international

Dans le cadre de son plan stratégique 2021-2026, Rabat Business School renforce son corps professoral en recrutant 14 nouveaux enseignants-chercheurs permanents. La business school est aujourd'hui composée de 45 professeurs permanents, dont 25 sont internationaux (18 nationalités). Les nouveaux recrutés viennent d'Allemagne, de Malaisie, d'Inde, du Pakistan, du Ghana, du Nigeria, du Gabon et du Brésil. Tous sont titulaires d'un doctorat ou d'un PhD en management et sont des chercheurs aguerris qui publient dans les revues scientifiques internationales. "Cette grande diversité du corps professoral (...) bénéficie à nos étudiants qui ont ainsi la chance d'étudier le management sous des angles de vue variés, principalement en langue anglaise". ■



NOM BOUALEM
PRÉNOM ZAKARIA
DATE DE NAISSANCE 1976
LIEU GUERCIF
SIGNE PARTICULIER MAROCAIN À TENDANCE PARANOÏAQUE

VOILÀ DIX-NEUF ANS QUE ZAKARIA BOUALEM TIÈNT CETTE CHRONIQUE. MISES BOUT À BOUT, ON N'EST PAS LOIN DE GUERRE ET PAIX, LE PAVÉ DE TOLSTOÏ, CE QUI EST UN PEU EFFRAYANT AU VU DE L'IMPACT COMPARÉ DES DEUX ŒUVRES

Arrêtez tout, les amis : il semble que l'estimable magazine qui abrite notre héros fête ses vingt ans d'existence, voilà qui mérite quelques festivités. Zakaria Boualem, pour être honnête, a débarqué ici même une année après le lancement dudit magazine, ce qui le condamne, s'il lui venait à l'idée de célébrer quelque chose, à se limiter à dix-neuf ans. Qu'importe, la passion pour les chiffres ronds ne doit pas brider les rares élans d'enthousiasme qui surgissent autour de lui. Dix-neuf ans de grognements, de sarcasmes, d'analyses foireuses et d'interrogations saugrenues, ce n'est pas rien. Imaginez que quand le bougre a commencé, il n'y avait pas de smartphones, c'était le Moyen-Âge. Dans cette page, il a geint, hululé, grogné, ricané et festoyé avec excès, certes, mais avec bonne foi aussi. Il souhaite donc, sans plus de formalités, rendre hommage ici même aux héros qui l'ont inspiré au cours de la longue période où il était sommé de produire une pleine page chaque semaine. Mises bout à bout, on n'est pas loin de *Guerre et Paix*, le pavé de Tolstoï, ce qui est un peu effrayant au vu de l'impact comparé des deux œuvres. Mais, encore une fois, rien n'aurait été possible sans le soutien de ceux-là mêmes qui ont inspiré ses pensées, listés ici-bas :

Le marcheur infatigable. Au cours de cette période mouvementée, les Marocains ont battu le pavé à moult reprises, demandant à peu près tout et en obtenant très peu. Ainsi, nous avons eu des manifestations contre la guerre en Irak ou un film, contre la Suède et pour le Sahara, contre la libération d'un pédophile et pour la justice sociale, contre le vaccin et la laïcisation suppo-

sée. Curiosité : il s'est même trouvé des marcheurs qui souhaitaient manifester leur amour du système sommé de rester chez eux, dans un paradoxe à l'ironie puissante. Certains d'entre eux ont marché sans savoir pourquoi, ils sont les plus admirables dans cette liste tant leur civisme force le respect. Merci à eux d'avoir fourni, dans les semaines creuses, de quoi remplir cette page.

Les responsables inspirés. Dans les semaines sans marche, il faut remercier la capacité de notre système à produire des saillies surprenantes, qui plongent le pays dans la confusion. Le propre de ces décisions réside dans leur brutalité, elles s'abattent sur la tête des gens sans aucune forme de préparation. Nous avons le plus bel exemple avec le dimanche des gnous, un des fleurons de la période récente, elle en regorge. Mais il faut se souvenir de l'interdiction soudaine des sacs plastique, de l'annulation surprenante de la CAN au Maroc, de l'instauration du service militaire, de l'obligation pour nos enseignants du supérieur de maîtriser l'anglais, tout ceci a bien eu lieu. On peut ajouter dans la même liste les annonces spectaculaires, elles améliorent aussi la qualité de cette page, comme celles d'une nouvelle CIN censée annuler le certificat de résidence, les plans d'urgence en tout genre et les commissions penchées, je vous laisse trouver les exemples tout seuls, ils sont nombreux tbarek allah.

Les Marocains. Oui, tous, Zakaria Boualem compris. Ils se sont indignés, réjouis, félicités, ils ont convulsé et pleuré, multiplié les bisous et les crises de nerfs. C'est à leur production foisonnante d'absurde qu'il faut rendre hommage, car ils sont bien les héros de cette page. Nous sommes formidables, telle est la vérité. On peut fustiger notre hypocrisie collective, ou louer notre sagesse sociale, applaudir notre créativité ou gémir sur notre passivité, selon les semaines, mais on ne pourra jamais, avec un minimum de bonne foi, saluer l'abondance de notre production. À tous ces gens, auxquels il faut ajouter les rappeurs patriotiques, les chauffeurs de taxi, les journalistes officiels, les moustaches en tout genre, Zakaria Boualem souhaite le dire simplement : merci. ■

أسابيع الفيلم الأوروبي



Une initiative de
l'Union européenne

SEMAINES DU FILM EUROPÉEN 2021

28^e édition الدورة

من 24 نوفمبر إلى 10 ديسمبر 2021
DU 24 NOV AU 10 DÉC 2021



Découvrez le programme sur :
www.eeas.europa.eu/delegations/morocco_fr



MARRAKECH
du 24 nov au 1^{er} déc
Cinéma Colisée - 19h

مراكش
من 24 نوفمبر إلى 01 ديسمبر
سينما كوليزي
السابعة مساءً

CASABLANCA
du 26 nov au 03 déc
Cinéma Rif - 20h

الدار البيضاء
من 26 نوفمبر إلى 03 ديسمبر
سينما الريف
الثامنة مساءً

RABAT
du 29 nov au 06 déc
Cinéma Renaissance
2 séances - 18h & 20h30

الرباط
من 29 نوفمبر إلى 06 ديسمبر
سينما رينيسانس
السادسة والثامنة
واللحظ مساءً - حطان

AGADIR
du 03 au 10 déc
Salle de la Chambre de Commerce,
d'Industrie et de Services
de Souss-Massa - 19h

أكادير
من 03 إلى 10 ديسمبر
غرفة التجارة و الصناعة
و الخدمات لسوس ماسة
السابعة مساءً

ORGANISÉES PAR L'UNION EUROPÉENNE AU MAROC, AVEC L'APPUI DES AMBASSADES ET INSTITUTS CULTURELS DES ÉTATS MEMBRES DE L'UE,
EN PARTENARIAT AVEC LE MINISTÈRE DE LA JEUNESSE, DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION ET LE CENTRE CINÉMATOGRAPHIQUE MAROCAIN



Fatym
Layachi



CHER JOURNAL

Tu as 20 ans et ça fait 20 ans que tu fais partie de ma vie ! Je me souviens de la première fois que j'ai entendu ton nom. C'était à la radio. Ahmed Benchemsi annonçait ton lancement. Ah la la qu'est-ce qu'il parlait bien. J'étais dans une voiture. Je buvais ses paroles. Tout me paraissait limpide. J'avais 17 ans, je n'avais encore jamais voté et il y avait dans ses mots tout plein de choses dont je rêvais pour ce pays. Il voyait le Maroc avec des yeux pleins de lucidité mais aussi pleins d'espoir. J'ai commencé à t'acheter religieusement chaque semaine. Il y avait dans tes pages pleins de revendications mais jamais de rage. Pas de colère, pas de rancœur, pas d'aigreur. De l'espoir. Toujours de l'espoir. Raconter ce pays tel qu'il est. Et vouloir l'améliorer. Un regard juste. Sans aveuglement ni hypocrisie. Tu m'as fait croire qu'il était possible de changer les choses.

Et puis un jour une amie me dit que tu recrutes et me propose d'envoyer mon CV. Ça me paraît surréaliste. On est en 2009, je viens de finir mes études. Je passe un entretien et tu deviens mon premier employeur. Première réunion de rédaction, j'étais impressionnée. Des personnalités incroyables avec des avis bien tranchés. Je crois que j'ai aimé cette maison dès ce moment-là. C'était il y a 12 ans, depuis, cette maison est devenue un peu la mienne. J'ai fait plein de choses dans tes pages. J'ai fait des piges, des brèves, des dossiers de couv'. Et puis ma chronique. La vie que je tutoie et que je mets en l'air toutes les semaines. C'est à Soulaïmane Bencheikh que je dois d'avoir été recrutée. C'est Karim Boukhari qui m'a confié mon premier papier. C'est Youssef Ziraoui qui m'a poussée à avoir confiance en moi. C'est Hassan Hamdani qui m'a entourée de bienveillance et qui continue de le faire. C'est Fahd Iraqi qui m'a offert ce beau cadeau qu'est cet emplacement. Ce n'est pas rien d'écrire sur ta dernière page. Et là

encore cette liberté. Une liberté totale. Jamais on ne m'a changé la moindre phrase. J'ai conscience de la chance que j'ai. D'être libre dans un pays où la liberté d'expression est loin d'être acquise. Merci à ceux qui portent la responsabilité de ça. J'ai aussi vu des trucs pas très cools ici. Des procès injustes, des boycotts incompréhensibles, des tensions. Et à chaque fois, le magazine sortait. Comme par magie. Parce qu'il y a dans ton ADN une part de magie.

Certaines de tes couv' m'ont fait t'aimer encore plus fort : cette enquête bouleversante qui interrogeait le fait d'être homosexuel au Maroc, ce reportage édifiant sur les précheurs de haine. Tu as plaidé pour la légalisation de l'avortement et tu as même proposé un

modèle de loi. Je me souviens aussi de cette Une qui osait rêver de consacrer la darija langue nationale. A chaque rendez-vous important tu étais présent. Au lendemain des attentats de Charlie Hebdo, ta Une en deuil, toute noire avec juste cette phrase de Charb, *"plutôt mourir debout que vivre à genoux"*, celle au moment du verdict des militants du Hirak avec ce *"Putain, 20 ans !"*, ton appel pour la défense des libertés individuelles

quand un vent liberticide soufflait de plus en plus fort et que deux jeunes filles dont le seul tort est d'avoir été en jupes ont été inculpées pour outrage public à la pudeur. J'ai grandi avec toi. Je ne sais pas si j'y resterai. Je ne sais pas si je continuerai d'y écrire. Mais je sais ce que je dois à cette maison. Je pourrais en écrire des pages. Je me contenterais d'un mot : merci. Merci à celui qui a rêvé ce journal. Merci à celles et ceux qui lui ont donné vie. Merci à celles et ceux, journalistes, personnel administratif, agents d'entretien, agents de gardiennage, infographistes, directeur de la publication, rédacteur en chef, actionnaire, secrétaires de rédaction, commerciaux de faire de ce magazine ce qu'il est. *"J'sais bien que j'l'ai trop dit mais j'lé dis quand même, je t'aime."* ■

**J'AI CONSCIENCE DE
LA CHANCE QUE J'AI.
D'ÊTRE LIBRE DANS
UN PAYS OÙ LA
LIBERTÉ
D'EXPRESSION EST
LOIN D'ÊTRE ACQUISE**



TÉLÉCHARGEZ EN TOUTE QUIÉTUDE VOTRE CERTIFICAT DE PROPRIÉTÉ

Paiement et téléchargement
via le portail

www.ancfcc.gov.ma



VOUS VENDEZ ? NOUS ACHETONS !



C'est le meilleur moment de vendre votre voiture, peu importe la raison !
Bénéficiez d'une estimation gratuite dans tout le Réseau Auto Hall et vendez votre
voiture directement à Autocaz quel que soit sa marque. Nous garantissons même
le paiement en 24 heures ainsi que la prise en charge administrative complète.
Rendez vous chez votre succursale Auto Hall ou sur www.autocaz.ma.

PAIEMENT EN 24H
SANS OBLIGATION D'ACHAT

ESTIMEZ-LA GRATUITEMENT À DOMICILE OU DANS TOUT LE RÉSEAU AUTO HALL
N° Vert 08000 0 8008 | www.autocaz.ma

*OFFRE SOUMISE À CONDITIONS.


Achat - Vente - Reprise
UN REGARD NEUF SUR L'OCCASION

DANS TOUT LE RÉSEAU AUTO HALL